



Contes en prose et en vers

Charles Nodier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

FLEUR DES POIS

COHTE DBS rÊB8.

Tout ce que la vie a de positif est maaTaii.

Tout ce qu'elle a de bon est imaginaire.

B&VSCAMBILL>.

n y avoit ane fois un pauvre homme et une pauvre femme qui étoient bien vieux , et qui n'avoient jamais eu d'en^eints : c'étoit un grand chagrin pour eux, parce qu'ils prévoyoit que dans quelques années ils ne pourroient plus yC p^ ver leurs fèves et les aller vendre au mar- II. l

2 TRESOR DBS FEVES

ché. Un jour qu'ils sarcloient leur champ de fèves (c'éloit tout ce qu'ils possédoient avec une petite chaumière ; je voudrois hien en avoir autant) ; un jour , dis-je , qu'ils sarcloient pour âter les mauvaises herbes, la vieille découvrit dans un coin , sous les touf« fes les plus drues , un petit paquet fort bien troussé , qui contenoit un superbe garçon de huit à dff mois , comme il paroissoit à son air, mais qui avoit bien deux ans pour la raison , car il étoit déjà sevré. Tant y a qu'il ne fit point de façon pour accepter des fèves bouillies qu'il porta aussitôt à sa bouche d'une manière fort délicate. Quand le vieux fut arrivé du bout de son champ aux acclamations de la vieille , et qu'il eut regardé à son tour le bel enfant que le bon Dieu leur donnoit, le vieux et la vieille se mirent à s'embrasser en pleurant de joie; et puis ils

firent hâte de regagner la chaumine , parce que le serein qui tom-
boiC pouvoit nuire à leur garçon.

Une fois qu'ils furent rendus au coin de l'âtre ce fut bien un
autre contentement, car le petit leur tendoit les bras avec des
rires charmants, et les appeloit maman et papa , comme

ET FLEUR DES POIS. è

s'il ne s'en étoit jamais connu d'autres. Le vieux le prit donc
sur son genou, et Ty fit sauter doucement, comme les demois-
selles qui se promènent à cheval, en lui adressant mille paroles
agréables, auxquelles Tenfant répondoit à sa manière , pour ne
pas être en reste avec le vieux dans une conversation si honnête.
Et pendant ce temps , la vieille allumoit un joli feu clair de
gousse» de fèves sèches qui éclairaient toute la maison , afin de
ré* jouir les petits membres du nouveau venu par une douce cha-
leur , et de lui préparer une excellente bouillie de fèves où elle dé-
laya une cuillerée de miel qui en fit un manger délicieux. Ensuite
elle le coucha dans ses beaux langes de fine toile qui étoient fort
propres, sur la meilleure couchette de paille de fèves qu'il y eût à
la maison; carde la plume et de l'édredon, ces pauvres gens n'en
connoissoient pas l'usage. Le petit s'y endormit très-bien. Quand
le petit fut endormi, le vieux dit à la vieille : Il y a une chose qui
m'inquiète, c'est de savoir comment nous appellerons ce bel en-
fant, car nous ne connoissons pas ses parents, et nous ne savons
pas d'où il vient. ^ La vieille^

i TRÉSOR DES FEVES

qui avoit de l'esprit, quoique ce ne fût qu'une simple femme
de campagne , lui répondit sur-le-champ : 11 faut rappeler Trésor
des Fèves, parce que c'est dans notre champ de fèves qu'il . nous

est venu , et que c'est un véritable trésor pour la consolation de nos vieux jours. — Le Yieux convint qu'on ne pouvoit rien imaginer de mieux.

Je ne vous dirai pas en détail comment se passèrent tous les jours suivants et toutes les années suivantes , ce qui alongeroit beaucoup l'histoire. Il suffit que vous sachiez que les^ vieux vieillirent toujours , tandis que Trésor des Fèves devenoit à vue d'œil plus fort et plus beau. Ce n'est pas qu'il eût beaucoup grandi,, car il n'avoit que deux pieds et demi à douze ans ; et qnanfd il travailloit dans son champ de fèves , qu'il tenoit en grande affection , vous l'auriez à grand'peine aperçu de la route ; mais il étoit si bien pris dans sa petite taille , si avenant de figure et de façons , si doux et cependant si résolu en paroles , si brave dans son sarrau bleu de ciel à rouge ceinture , et sous sa fine toque des dimanches au panache de fleurs de fèves , qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'ad-

ET FLEUa DES POIS. 5

mirer eomnie un vrai miracle de natate, en sorte quHl y avoit nombre de gens qai le croyoient génie ou fée.

Il ifiut avouer que bien des choses donnoient crédit à cette supposition du moyen peuple.

D'abord , la chaumine et son champ de fères, où une vache n'eût trouvé que brouter quelques années auparavant, étoient devenus un de» bons domaines de la contrée , sans que Ton pût dire comment ; car de voir des pieds de fèves qui poussent , qui fleurissent, qui passent fleur, et des fèves qui mûrissent dans leur gousse , il n'y a vraiment rien de plus ordinaire; mais de Toir un champ de fèves qui grandit sans qu'on n'y ait rien ajouté par ac-

quisition ou par empiétement méchamment fait sur le terrain d'autrui , c'est ce qui passe la portée de l'entendement. Cependant le champ de fèves alloit toujours grandissant et grandissant, grandissant à vent , grandissant à bise , grandissant à matin , grandissant à ponant ; et les voisins avoient beau mesurer leurs terres, leur compte s'y trouvoit toujours avec le bénéfice d'une sextérée ou deux , de manière qu'ils en vinrent à penser naturellement que tout le pays

6 TABSOR DES FBTES

étoit en croissance. B'un autre pûté, les fèves donnoient si fort, que la cbaumine n'auroit pu contenir sa récolte , si elle se s'étoit notablement élargie ; et cependant elles avoient manqué partout à plus de cfnq lieues à la ronde , ce qui les rendoit hors de prix , à cause du grand usage qu'on en faisQJt à la table des rois et des seigneurs. Au militu de cette abondance , Trésor des Fèves suffisoit à toutes eho^ ses , retournant la ferre , triffnt les semences , monnant les planta, sarclant, fouissant, serfouant, moissonnant, écosant, et, de surcroit, entretenant soigneusement les haies et les échaliers ; après quoi il employoit le temps qui lui restoit à recevoir les acheteurs et à régler les marchés , car il savoir lire , écrire et calculer sans avoir appris : c'étoit une véritable bénédiction.

Uoe nuit que Trésor des Fèves dormoit , le vieux dit à la vieille: Voilà Trésor des Fèves qui a porté un grand avantage à notre bien, puisqu'il nous a mis en état de passer douce^ ment, sans rien faire, quelques années qui nous restent à vivre encore. En lui donnant par testament l'héritage de tout ceci, nous

ET FLBUB MES POIS

n'avons fait que lui rendre ce qui lui appartient ; niais nous serions ingrats envers cet eniiaint, si nous n'avisions à lui procurer un rang plus convenable dans le monde que celui de marchand de fèves. C'est bien dommage qu'il soit trop modeste pour avoir brevet de savant dans les universités, et un tantôt trop petit pour être général.

— C'est dommage, dit la vieille, qu'il n'ait pas étudié pour apprendre le nom de cinq ou six maladies en latin ; on^le recevroit médecin tout de suite.

— Quant aux procès , continua le vieux, j'ai peur qu'il n'ait trop d'esprit et de raison pour en jamais débrouiller un seul. — Remarquez qu'on n'avoit pas encore inventé les philanthropes.

— J'ai toujours eu en idée , reprit la vieille, qu'il épou.seroit Fleur des Pois quand il seroit d'âge.

— Fleur des Pois, dit le vieillard en hochant la tête, est bien trop grande princesse pour épouser un pauvre enfant , trouvé , qui n'aura ^vaillant qu'une chaumine et un champ, de fèves. Fleur des Pois , ma mie , est un parti

8 TAESO& DES JFSYBS

pour le sous-préfet ou pour le procureur du roi , et peut-être pour le roi lui-même , s'il deyenot veuf. Nous parlons ici de choses sérieuses , et TOUS n'êtes pas raisonnable.

— Trésor des Fèves l'est plus que nous deux ensemble) répondit la vieille, après avoir un brin réfléchi. C'est d'ailleurs lui que l'affaire concerne , et il seroit de mauvaise grâce de la pousser

plus avant sans le consulter. — Là-dessus le vieux et la vieille s'endormirent profondément.

Le jour commençoit à poindre quand Trésor des Fèves sauta de son lit pour aller au champ selon sa coutume. Qui fut étonné ? ce fut lui , de ne trouver que ses habits de fête au bahut où il avoit rangé les autres en se couchant. — C'est cependant jour ouvrable ou jamais , si le calendrier n'est en défaut , dit-il à part lui ; et il faut que ma mère ait quelque saint à chômer , dont je n'ouïs parler de ma vie , pour m'avoir préparé durant la nuit mon beau sarrau et ma toque de cérémonie. Qu'il soit fait pourtant comme elle l'entend , car je ne voudrois pas la contrarier en rien dans son grand âge , et quelques heures perdues se re-

ET FLEUa DBS POIS. 9

trouveront aisément sur ma semaine, en me levant plus tôt et rentrant plus tard. Sur quoi Trésor des Fèves s'habilla aussi gaillamment qu'il le put , après avoir prié Dieu pour la santé de ses parents et la prospérité de ses fèves.

Gomme il se disposoit à sortir, afin d'avoir au moins un coup d'œil à donner à ses échaliers avant le réveil de la vieille et du vieux , il rencontra la vidlle sur l'huis , qui apportoit un boA brouet tout fumant , et le plaça sur sa petite table avec une cuiller de bois : Mange , mange , lui dit-elle , et ne te fais pas faute de ce brouet au miel avec une pointe d'anis vert, comme tu l'aimois quand tu étois encore tout en&nt ; car tu as du chemin , mon mignon , et beaucoup de chemin à laire aujourd'hui.

— Voilà qui est bien , dit Trésor des Fèves en la regardant d'un air étonné ; mais où donc m*envoyez-vous ?

La vieille s'assit sur une escabelle qui étoit là , et les deux mains sur ses genoux : — Dans le monde, répondit-elle en riant, dans le monde , mon petit trésor ! tu n'as jamais vu que nous, et deux ou trois méchants regrattiers auxquels tu vends tes fèves pour fournir aux

10 TRKSOA DES FEVES.

dépenses de la maisonnée , digne garçon que tu es ; et comme tu dois être un jour un grand monsieur, si le prix des fèves se soutient , il est bon , mon mignon , que tu fasses des connoissances dans Ija belle société. Il faut te dire qu'il y a une grande ville , à trois quarts de lieue d'ici , où l'on rencontre à chaque pas des seigneurs en habit d'or, et des dames en robe d'argent , avec des bouquets de roâes tout au* tour. Ta jolie petite mine si gracieuse et si éveillée ne manquera pas de les frapper d'admira»

tion ; et je serai bien trompée si tu passes le jour sans obtenir quelque profession honorable où l'on gagne beaucoup d'argent sans travailler, h la cour ou dans les bureaux. Mange donc, mange , mignon, et ne te fl[^]is pas faute de oe brouet au miel avec une pointe d'anis vert.

Gomme tu connois mieux la valeur des fève»

que celle de la monnoie , continua la vieille , tu vendras au marché ces six litrons de fèves choisies à la grande mesure. Je n'en ai pas mis davantage pour ne pas te charger ; avec cela , les fèves sont si chères au temps présent, que tu serois bien empêché d'en rapporter le prix, quand on te paieroit tout e» or. Aussi nous

entendons, ton père et moi, que tu en emploieras moitié à t'ébaudir honnêtement , comme il convient à ton âge , ou en achat de quelques bijoux bien ouvrés , propres à te récréer le dimanche , tels ^ue montres d'argent à breloques de rubis ou d'émeraudes, bilboquets d'i voire et toupies du Nuremberg. Le reste du montant , tu le verseras à la caisse.

Pars donc, mon petit Trésor, puisque tu as fini ton brouet , et avise de ne pas t'atarder en courant après les papillons, car nous mourrions de douleur si tu ne rentrois avant la nuit. — Garde aussi les chemins battus, crainte des loups.

— Vous serez obéie, ma mère, dit Trésor des Fèves en embrasant la vieille, quoique j*aimasse m^eux pour mon plaisir passer la jour-. née au champ. Quant aux loups, je n'en ai cure avec ma serfouette.

Disant cela, il pendit hardiment sa serfouette à sa ceinture, et partit d'un pas délibéré.

— Reviens de bonne heure, lui cria longtemps la vieille, qui regrettoit déjà de l'avoir laissé partir.

Trésor des Fèves marcha, marcha, faisant des enjambées terribles comme un homme de cinq pieds, et regardant de ci, de là, les choses d'apparence inconnue qui se trouvoient sur sa route; car il n'avoit jamais pensé que la terre fût si grande et si curieuse. Cependant , quand il eut marché plus d'une heure, ce qu'il jugeoit à la hauteur du soleil , et comme il s'étonnoit de n'être pas encore rendu à la ville au train qu'il étoit allé, il lui sembla qu'on le récrioit :

— Bou bon, bou bou, bon bou, tui I arrêtez^ monsieur Trésor des Fèves , on vous en prie.

— Qui m'appelle ? dit Trésor des Fèves, en mettant fièrement la main sur sa serfouette.

— De grâce , arrêtez-ci , monsieur Trésor des Fèves! Bou bou, bou bou, bou bou, tui! c'est moi qui vous parle.

— Est-il vrai ? dit Trésor des Fèves en dressant son regard jusqu'au sommet d'un vieux pin caverneux et demi-mort, sur lequel un maître hibou se berçoit lourdement au souffle du vent; et qu'avons-nous à démêler ensemble , mon bel oiseau ?

— Ce seroit merveille que vous me reconnus-

ET FL.BUR DES POIS

«iez, répliqua le hibou, car je ne vous ai obligé qu'à TOire insu , comme doit faire un hibou délicat, modeste et homme de bien, en mangeant y un à un , à mes risques et périls , les «anailles de rats qui grignotoient , bon an mal an, la moitié de TOtre récolte; mais c'est ce qui fiait que TOtre champ tous rapporte au* jourd'hui de quoi acheter quelque part un joli royaume, si tous savez tous contenter. Quant à moi, Tictime malheureuse et désintéressée du dévouement, je n'ai pas au crochet un mi* 8à*able rat maigre pour mes bons jours , mes yeux s'étant tellement afibiblis à TOtre service, que j'ai peine à me diriger, même de nuit. Je vous appellois donc , généreux Trésor des Fèves, pour TOUS prier de m'octroyer un de ces bons litrons de fèTCS que tous portez pendus à

Totre bâton , et qui suffiroit à soutenir ma triste existence jusqu'à la majorité de mon aine, que tous pouvez compter pour féal.

— Ceci , monsieur du hibou , s'écria Trésor des Fèves en détachant du bout de son bâton un des trois litrons de fèves qui lui appartenoient, c'est la dette de la reconnoissance , et j'ai plaisir à l'acquitter.

II

LA TftisoH DES wkyMS

Le hibou s'abattit dessus , le saint des serres et da bee , et d'un tire-d'aile il l'emporta sur son arbre.

— Oh ! que vous partez donc vite ! reprit Trésor des Fèves. Oserois-je vous demander> monsieur du hibou , si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie P

— Vous y entrez , mon ami , dit le hibou ; et il alla se percher ailleurs.

Trésor des Fèves se remit donc en chemin, allégé d'un de ses litrons , et comme sur qu'il ne tarderoit pas d'arriver ; mais il n'avoit pas fait cent pas qu'il s'entendit appeler encore.

— Bée-é, bée-é, bée-é, bekki! Arrêtez-oi , monsieur Trésor des Fèves , on vous en prie.

— Je crois connoitre cette vois , dit Trésor des Fèves en se retournant. Ehi oui, vraiment , c'est cette mièvre effrontée de chevrette de montagne , qui rôdoit toujours avec ses pe< tits autour

de mon champ pour me rafler quelque bonne lippée. Vous voilà donc , madame la maraudeuse 1

— Que dites-vous de marauder, joli Trésor!

Ah ! vos haies étoient bien trop frondues , vos fossés trop profonds , et vos échaliers trop ser-

ST PLEUm DES POIS. liS

tés pour cela ! Tout ce qu'on pouyoit feire étoit de tondre le bout de quelques feuilles qui for-issoient entre les joints de la claie , et c'est au grand bénéfice des pieds que nous émondons , comme dit le commun prorerbe :

Dent de mouton porte nuisance Et dent de cheirrette abondance.

— Voilà qui suffit, dit Trésor des Fè?es, et le mal que je tous ai souhaité puisse^t-il m'ad- ▼enir incontinent! Mais qu'avies-vous à m'arrêter , et que sauroiye faire qui tous fût à gré , dame che-vrette ?

— Hélas I répondit- elle en versant de grosses larmes... Bée<^, bée-é, bekki... c'est pour tous dire qu'un méchant loup a mangé mon mari le cherret, et que nous sommes en grande misère, l'orpheline et moi, depuis qu'il ne va plus fourrager pour nous ; de sorte qu'elle est en danger de mourir de male-faim , si tous ne lui portez aide , la malheureuse biquette ! Je tous appelois alors , noble Trésor , pour tous prier de nous feire la charité d'un de ces bons

16 TRÉSOA MES FEVES

litrons de fèves que tous portez pendus à votre bâton , et qui nous seroit un suffisant réconfort en attendant que nous ayons reçu des secours de nos parents.

— Ceci , dame chevrette , s'écria Trésor des Fèves , en détachant du bout de son bâton un des deux litrons de fèves qui lui appartenoient encore, c'est œuvre de bienfaisance et de compassion que je me tiens heureux d'accomplir.

La chevrette le happa du bout des lèvres»

et d'un bond disparut dans le hallier.

— Oh ! que vous partez donc vite ! reprit Trésor des Fèves. Oserois-je vous demander , ma voisine , si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie ?

— Vous y êtes déjà, cria la chevrette en s'enfonçant parmi les broussailles.

Et Trésor des Fèves se remit en chemin , allégé de deux de ses litrons, et cherchant du regard les murailles de la ville, quand il s'aperçut, à quelque bruit qui se faisoit sur la lisière du bois, qu'il devoit être suivi de près. Il s'avança soudainement de ce côté, sa ser<sup>* fouette ouverte à la main; et bien lui en prit, car le compagnon qui l'escortoit à pas de loup

BT FLEUR DES POIS

n'étoit autre qu'un vieux loup dont la phydo-» nomia ne promettoit rien d'honnête.

— C'est donc vous , maligne bête , dit Trésor des Fèves , qui me réserviez l'honneur de figurer chez vous au banquet de la soirée ? Heureusement ma serfouette a deux dents qui valent bien toutes les vôtres , sans vous faire tort; et il faut vous tenir pour dit , mon compère ^ que vous souperez aujourd'hui sans moi. Regardez-vous de plus comme bien chanceux , s'il vous plaît, que je ne venge pas sur votre vilaine personne le mari de la chevrette, qui étoit le père de la biquette , et dont la famille est réduite par votre cruauté à une piteuse misère. Je le devrois peut-être , et je le ferois justement , si je n'avois été nourri dans l'horreur du sang , jusqu'au point de ménager celui des loups I

Le loup, qui avoit écouté jusqu'alors en toute humilité , partit subitement d'une longue et plaintive exclamation , en élevant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin :

— Puissance divine qui m'avez donné la robe des loups, dit-il en sanglotant, vous savez si j'en ai jamais senti dans mon cœur les mau-

18 TRISCM BBS LÈTES

yaises inolinattons f Voas êtes tnattre oependant , moD«eig-B6ur , ajoata4*il ayec abandon » la tête respectueusement penchée ver» Trésor des Fèves , de disposer de ma triste vie , que je remets à votre merci , sans crainte et sans remords. Je périrai content de vos mains , s'il vous convient de m'immoier en expiation des crimes trop avérés de ma race ; car je vous ai toujours aimé tendrement, et parfaitement honoré , depuis le temps où je prenois un in* nocent plaisir à vous caresser au berceau , quand madame votre mère n'y étoit pas. Vous étiez dès lors de si bonne mine, et si impo* santé, qu'on auroit deviné^ rien qu'à voua voir,

que vous deviendriez un prince puissant et magnanime comme vous êtes, le vous prie seulement de croire , avant de me condamner, que je n'ai pas trempé mes pattes sanglantes à l'assassinat perpétré sur l'époux infortuné de la chevrete. Élevé dans les principes d'abstⁿenance et de modération auxquels je n'ai ^{£ii}li de toute ma vie de loup, j'étois alors en mission pour répandre les saines doctrines de la morale parmi les tribus lapines qui relèvent de ma communauté^ et pour les amener gra-

ET n.IUR DES POIS. 19

du^l^{emeni}, par l'enseigne^{it} et par l'exem-]> }e , à la pratique d'un régime frugal , qui «st le but essentiel de la pei^{ectibitié} des lons« ^ TOUS dirai mieux, monseigneur , l'époux de la chevrete fut mon ami ; je c^érissois en lui d'heureuses dispositions , et nous voyageâmes souvent ensemble en devisant, parce qu'il avoit beaucoup d'esprit naturel et de goût pour apprendre. Une malheureuse rixe de préséance (vous savez combien le caractère de sa nation est chatouilleux sur ce chapitre) occasiona sa mort en mon absence • et je ne m'en suis^ pas consolé.

Et le loup pleura, ce sembloit , du profond de son cœur, ni plus ni moins que la chevrete.

— Vous me suivies pourtant, dit Trésor des Fèvres, sans remboîter le double fer de sa serfouette.

— Il est vrai, monseigneur, répondit le loup en câlinant; je vous suivais dans l'espé^rance de vous intéresser à mes vues bénévoles et philosophiques en qu^{ue} endroit plus propre à la conversation. Las ! me disois-je , si monseigneur Trésor des Fèvres, dcmt la réputation estai étendue etsi accréditée dans le pays ,

vouloit eoQtribaer de sa part au plan dé rên forme que j'ai fait , il en auroit une belle oc« casiou aujourd'hui; je suis caution qu'il ne lui en coûteroit qu'un des litrons de bonnes fèves qu'il porte pendus à son bâton y pour affriander une table d'hôte de loups , de louvats et de Ion-* yeteaux , à la vie granivore, et pour sauver des générations innombrables de ehevrettes et dé chevrets, de biquettes et de biquets.

C'est le dernier de mes litrons, pensa Trésor des Fèves;' mais qu'ai-je afibire de bilbo« quet , de rulHs et de toupie ? et qu'est-ce qu'un plaisir d'enfant au prix d'une action utile ?

— Voilà ton litron de Fèves ! s'éeria-t-il en détachant du bout de son bâton le dernier des litrons que sa mère lui avoit donnés pour ses menus plaisirs, mais sans fermer sa serfouette.

— C'est le ré^te de ma fortune , ajouta-t-il ; mais je n'y ai point de regret , et je te serai reconnoissant , ami loup , si tu en fais le bon usage que tu m'as dit

Le loup y enfonça ses crocs , et l'emporta d*un trait vers sa tanière.

<r- Oh ! que vous partez donc vite ! reprit Trésor des Fèves. Oserois-je vous demander ,

BT FLBUR DES POIS. 21

messtre loop , si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie ?

— Tu y es depuis long-temps , répondit le loup en riant de travers , et tu y resterpis bien mille ans , sans voir autre chose que ce

que tu asYu.

Trésor des Fèves se remit alors en chemin , allégé de ses trois litrons, et cherchant toujours du regard les murailles de la ville, qui ne se montraient jamais. Il commençoit à céder à la lassitude et à l'ennui , quand des cris perçants qui partoient d'un petit sentier détourné ré* veillèrent son attention. Il courut au bruit.

— Qu'est-ce, dit-il, la serfouette à la main , et qui a besoin de secours ? Parlez , car je ne vous vois pas.

— C'est moi, monsieur Trésor dos Fèves; c'fst Fleur des Pois, répondit une petite voix pleine de douceur , qui vous prie de la délivrer de l'embarras où elle se trouve; il ne faut que vouloir, et il ne vous en coûtera guère.

— £h ! vraiment, madame , je n'ai point con^ tume de regarder à ce qu'il m'en coûtera pour obliger ! Vous pouvez disposer de ma fortune et de mon bien , continua-t-il , à l'exception

de ces trois litrons de fêT^ qae je porte pen^ dus à mon bâton , parce qu'ils ne m'appartien- Beat pas , mais à mon père et à ma mère , et que j'ai donné tont-à-l'heure ceux qui étoieet miens à mn yénéralable hibou , à un saint homme de loup qui prêche comme un ermite , et à la plus intéressante des chetrettes de montagne. Il ne me reste pas une seule fève que j'ak) lt>^ cenee de vous offrir.

— Vous vous moquez , reprit Fleur des Pois, un peu piquée. Qui tous parle de vos fèves, seigneur ? Je n'ai que faire de vos fèves , grâce à Dieu ; et on ne sait ce que c'est dans mou offtice. Le service- que je vouaf demande , c'est de mettre le doigt sur le

bouton de ma calèche pour en relever la capote , sous laquelle je suis près d'étouffier.

— Je ne demanderois pas mieux , madame , s'écria Trésor des Fèves, si j'avois l'honneur de voir votre calèche ; mais il n'y a pas ombre de calèche dans ce sentier, qui me paroît d'ail*leurs peu voyable aux équipages. Cependant je ne mettrai pas long-temps me^uy à la déeu«> vrir , car je vous entends de bien près.

— Eh quoi I dit-elle , en s'éclatant de rire,

IT VLEVa BIS H>|8. S8

votis ne Toyes pas ma calèche ! vous avez failli réems^r en courant comme un étourdi ! Elle , est devant vous , aimable Trésor des Fèves, et il est facile de la reoonnoitre à son apparence élégante y qui a quelque chose de celle d'un pois chiche.

— Tellement l'apparence d'un pois chiche, rumina Trésor des Fèves en s'accroupetonnant, que je me serois laissé pendre avant d'y voir autre chose qu'un pois chiche.

Un coup d'œil suffit pourtant à Trésor des Fèves pour remarquer que c'étoit un fort g;ros pois chiche, pjusrond qu'orange, et plus jaune que citron , porté sur quatre petites roues d'or, et muni d'un joli porte-manteau qui étoit fait d'une petite gousse de pois, verte et lustrée oomme maroquin.

Il se hâta de mettre la main sur le bouton, et la porte s'ouvrit.

Fleur des Pois en jaillit comme une graine de balsamine, et tomba leste et joyeuse sur ses talons. Trésor des Fèves se releva émerveillé , oar il n'avoit jamais rien imaginé d'aussi beau que

Fleur des Pois. C'étoit en effet le minois le plus açcompU qu'un peintre puisse inventer :

[^]4 TRESOR DES FBYES

des yeux longs comme des amandes , violets . comme des bet-traTCS[^], aux regards pointus comme des alênes , et une bouche fine et mo* queueuse qui ne s'entr'ouvroit à demi que pour laisser voir des dents blanches comme albâtre et luisantes comme émail. Sa robe courte, un peu bouffante, panachée de flammes roses, comme les fleurs qui viennent aux pois , parvenoit à peine à moitié de ses jambes faites au tour , chaussées d'un bas de soie blanc aussi tendu que si on y avoit employé le cabestan , et terminées par des pieds si mignons , qu'on ne pouvoit les voir sans envier le bonheur du cordonnier qui les avoit de sa main emprison[^] nés dans le satin.

— De quoi t'étonnes-tu? dit Fleur des Pois.

— Ce qui prouve , par parenthèses , que Trésor des Fèves n'avoit pas l'air extrêmement spirituel dans ce moment-là. —

Trésor des Fèves rougît ; mais il se remit bientôt. — Je m'étonne , répondit-il modeste«> ment , qu'une aussi belle princesse , qui est à peu près de ma taille, ait pu tenir dans un pois chiche.

— Vous déprisez mal à propos ma calèche,

ET FLEUR DES POIS

Trésor des Fèves , reprit Fleur des Pois. On y voyage très-commodément quand elle est ouverte; et c'est par hasard que je n*y

ai pas mon grand'-écuyer , mon aumônier , mon gouverneur , mon secrétaire des commandements, et deux ou trois de mes femmes. J'aime à m'en promener seule , et ce caprice m'a valu l'accident qui m'est arrivé. Je ne sais si vous avez jamais rencontré en société le roi des Grillons, qui est fort reconnoissable à son masque noir et poli comme celui d'Arlequin , à deux cornes droites et mobiles , et à certaine symphonie de mauvais goût dont il a coutume d'accompagner ses moindres paroles. Le roi des Grillons me faisoit la grâce de m'aimer ; il n'ignoroit pas que ma minorité expire aujourd'hui , et qu'il est de l'usage des princesses de ma maison de prendre un mari à dix ans. Il s'est donc trouvé sur ma route , suivant l'usage , pour m'obséder du tintamarre infernal de carillonnantes déclarations , et je lui ai répondu , comme à l'ordinaire , en me bouchant les oreilles.

— bonheur ! dit Trésor des Fèves enchanté ; vous n'épouserez pas le roi des Grillons 1

— Je ne l'épouserai pas^ répondit Fleur des II. S

26 TR^SOH DBS FETES

Pois avec dignité. Mon choix étoit fait. — Je ne lui eus pas plus tôt signifié ma résolution , que Todieux Cri-Cri (c'est le nom de ce monarque) s'élança d'un bond sur ma voiture, comme s'il avoit voulu la dévorer , et qu'il ^i fit brutalement tomber la capote. — Mariotoi maintenant, me dit-il, impertinente mi* jaurée ! marie-toi , si tu peux , et si jamais mari vient te chercher dans cet équipage ! Quant à moi , je ne fais pas plus de cas de ton royaume et de ta main que d'un pois chiche.

— Si vous pouviez me dire en quel trou le roi des Grillons s'est caché , s'écrivit Trésor des Fèves furieux , je l'aurois bientôt déterré

avec ma serfouette , et je l'amènerois pieds et poings liés, princesse, à votre discrétion. — Je comprends cependant son désespoir , ajouta-t-il en laissant tomber son front sur sa main. — Mais ne pensez-vous pas qu'il faut que je vous accompagne jusque dans vos états, pour vous mettre à l'abri de ses poursuites ?

— Il le faut droit en effet , magnanime Trésor des Fèves , si j'étois loin de ma frontière ; mais Voilà un champ de pois musqués où je ne compte que des sujets fidèles » et dont l'ap*

ET FLÛTE DES POIS. 27

proche est interdite à mon ennemi. — Ainsi parlant, elle frappa la terre du pied, et tomba suspendue des deux bras à deux tiges penchées qui s'inclinèrent et se relevèrent sous elle , en semant ses cheveux des débris de leurs fleurs parfumées.

Pendant que Trésor des Fèves se complaisoit à la regarder, et je vous réponds que j'y aurois pris plaisir moi-même, elle le fixoit des traits acérés de ses yeux , et le lioit des petits plis de son sourire, tellement qu'il auroit voulu mourir dans la joie de la voir ainsi , et qu'il y seroit peut-être encore si elle ne l'avoit averti.

— C'est trop vous avoir retenu, lui dit-elle, car je sais que le commerce des fèves est fort affairieux par le temps qui court; mais ma calèche, ou plutôt la vôtre, vous fera regagner les moments perdus. Ne m'offensez pas , je vous prie, du refus d'un si mince cadeau. J'ai des millions de calèches pareilles dans les greniers du château, et quand j'en veux une nouvelle, je la trie sur le volet au milieu d'une poignée, et je donne le reste aux souris.

— Le moindre des bienfaits de votre altesse feroit la gloire et le bonheur de ma vie , ré-

pondit Trésor des Fèves ; mais elle ne pense pas que je suis encore chargé de provisions.

Or, je conçois à merveille, si bien mesurées que soient mes fèves , qu'il y auroit moyen de faire entrer assez commodément votre calèche dans un de mes litrons ; mais mes litrons dans votre calèche, c'est une chose impossible.

— Essaie, dit Fleur des Pois en riant et en se balançant à ses fleurs ; essaie , et ne t'émerveille pas de tout, comme un enfant qui n'a rien vu. — En effet, Trésor des Fèves n'éprouva aucune difficulté à placer les trois li-

* trons dans la caisse de la voiture ; elle en auroit contenu trente et davantage. Il fut un peu mortifié.

— Je suis prêt à partir, madame, reprit-il en se plaçant lui-même sur un coussin bien rembourré dont l'ampleur lui permettoit de s'accommoder fort agréablement dans toutes les positions, jusqu'à s'y coucher tout du long s'il lui en avoit pris envie. Je dois à la tendresse de mes parents de ne pas leur laisser d'inquiétude sur ce que je suis devenu à notre première séparation , et je n'attends plus que votre cocher qui s'est enfui épouvanté, sans doute, à

ET FLEUR DES POIS. S

rincartade grossière du roi des Grillons» en reconduisant l'attelage et en emportant les brancards. Alors j'abandonnerai ces lieux avec réternel regret de vous avoir vue sans e^tpérer de vous revoir.

— Bon I répartit Fleur des Pois , sans avoir l'air de prendre garde à cette dernière partie du discours de Trésor des Fèves, qui tiroit fort à conséquence; bon! nia calèche n'a ni cocher, ni brancards , ni attelage : elle marche à la vapeur, et il n'y a pas d'heure où elle ne fasse aisément cinquante mille lieues. Je te demande si tu seras en peine de retourner chez toi quand cela te conviendra. Il suffira que tu retiennes bien le geste et le mot dont je me servirai pour la mettre en route. — Le porte-manteau contient différents objets qui peuvent te servir en voyage, et qui t'appartiennent sans réserve. En l'ouvrant à la manière dont tu ouvriras une gousse de pois verts, tu y trouveras trois éerins de la forme et de la juste grosseur d'un pois, suspendus chacun d'un fil léger qui les soutient dans leur étui comme des pois en cosse, de telle façon qu'ils ne puissent se heurter dommageablement dans les déménagements

et le transport : c'est un travail merveilleux. 17^ céderont à la pression de ton doigt comme le soufflet de ma calèche, et tu n'auras plus qu'à en semer le contenu en terre dans un trou fait à la pointe de ta serfouette , pour voir poindre, tressir, éclore tout ce que tu auras souhaité. N'est-ce pas miracle , cela ? Retiens bien seulement que, le troisième épuisé, il ne me reste rien à t'offrir , car je n'ai à moi que trois pois verts , comme tu n'avois que trois litrons de fèves , et la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a — Es-tu disposé à te mettre en route maintenant ?

Sur le signe affirmatif de Trésor des Fèves , qui ne se sentoit pas la force de parler, Fleur des Pois fit claquer le pouce de sa main droite contre le doigt du milieu, en criant : Partes, pois chiche !

Et le pois chiche étoit à plus de quinte cents kilomètres du champ musqué de Fleur des Pois, que les yeux de Trésor des Fèves la cherchoient encore inutilement. Hélas! dit-il.

C'est que ce seroit faire tort à la célérité du pois chiche que de dire qu'il parcouroit l'espace avec la célérité d'une balle d'arquebuse.

BT FLEUR DES POIS

Les bois, les yilles, les montagnes, les mers, dispa-roïssoient incomparablement plus vite sar son passage que les ombres chinoises de Séraphin sous la baguette du fameux magicien Roto-mago. Les horizons les plus lointains se dessi noient à peine dans une immense profondeur, qu'ils s'étoient précipités sur le pois chiche , et que Trésor êe» Fèves se seroit efforcé en vain de les retrouver derrière lui.

Pendant qu'il se retournoit , crac, ils n'y étoient plus. Enfin il avoit plusieurs fois repris l'avance sur le soleil ; plusieurs fois il l'avoit rejoint au retour pour le devancer encore, dans de brusques alternatives de jour et de nuit , quand Trésor des Fèves se douta qu'il avoit laissé de côté la ville qu'il alloit voir, et le marché où il portoit vendre ses litrons.

— Les ressorts de cette voiture sont un peu gais, imagina-t-il soudain ; car on n'oublie pas qu'il étoit doué d'un esprit très-subtil. Elle est partie à l'étourdie avant que Fleur des Pois eut achevé de s'expliquer sur ma destination , et il n'y a pas de raison pour

que ce voyage finisse dans tous les siècles des siècles, cette aimable princesse, qui est assez évaporée»

3â TRÉSOR DBS FÈVE»

comme le comporte sa jeunesse , ayant bien pensé à me dire en quelle sorte on mettoit sa calèche en route , mais non pas ce qu'il f ail oit faire pour l'arrêter.

Effectivement Trésor des Fèves s'étoit servi sans succès de toutes les interjections mal sonnantes qu'il eût jamais recueillies, pudeur gardée ^ de la bouche blasphématoire des voiturins et des muletiers , gens de pauvre éducation et de méchant langage. La diantre de calèche alloit toujours, elle n'alloit que de plus belle; et, pendant qu'il fouill oit dans sa mémoire pour varier ses apostrophes de plus d'euphémismes que n'en pourroit enseigner la rhétorique, madame la calèche coupoit des latitudes à la course, et passoit sur le ventre de dix royaumes qui n'en pouvoient mais. — Le diable t'emporte , chienne de calèche ! s'écrioit Trésor des Fèves ; — et le diable obéissant ne manquoit pas d'emporter la calèche des tropiques aux pôles, ou des pôles aux tropiques, et de la ramener par tous les cercles de la sphère, sans égard au changement insalubre des températures. Il y avoit de quoi rôtir ou se morfondre avant peu , si Trésor des Fèves n'avoit

ET FLEUR DES POIS. ^S

été doué , ainsi que nous l'avons dit souvent ^ d'une admirable intelligence.

Voire , dit-il en lui-même , puisque Fleur des Pois l'a lancée à travers le monde, en lui disant : Partez, pois chiche !.... on l'arrêteroit peut-être en lui disant le contraire. Gela étoit extrêmement logique.

— Arrêtez , pois chiche ! cria Trésor des Fèves en faisant claquer le pouce de sa main droite contre le doigt du milieu, comme il l'avoit vu faire à Fleur des Pois.

Voyez si une académie tout entière auroit aussi bien trouvé! Le pois chiche s'arrêta si juste , que vous ne l'auriez pas mieux arrêté , en le fichant sur terre avec un dou. Il ne bougea.

Trésor des Fèves. descendit de son équipage, le ramassa précieusement., et le laissa couler dans une bougette de cuir qu'il avoit à sa ceinture pour y serrer les échantillon^ de se^ fèves, mais après» en avoir retiré le porte-manteau.

L'endroit où la calèche de Trésor des Fèves s'étoit ainsi butée à son ordre n'est pas décrit par les voyageurs. Bruce le place aux sources da Nil , M. Donville au Congo , et M. Caillé à

s 4 TRÉSOR DBS FÈYBS

Tombouctou. C'étoit une plaine sans bornes, si sèche , si rocailleuse et si sauvage , qu'il n'y avoit pas un buisson sous lequel giter , ni une mousse du désert pour reposer sa tête endormie , ni une feuille nourricière ou rafaichissanté pour apaiser la faim et la soif. Trésor des Fèves ne s^nquiéta point. Il fendit proprement de l'ongle son porte-manteau, et il en détacha un des trois petits écrins dont Fleur des Pois fui avoit fait la description.

Ensuite, il Touvrit comme il avoit fait dç la calèche , et semant son contenu en terre , à la pointe de la serfouette : Il en arrivera

ce qui pourra , dit-il , mais j'aurois grand besoin d'un pavillon pour me couvrir celte uuit, ne fût-il que d'une plante de pois en fleur ; d'un petit régal pour me nourrir , ne fût-il que d'une purée de pois au sucre, et d'un lit pour me coucher , ne fût-il que d'une plume de colibri. Aussi bien , je ne saurois revoir mes parents d'aujourd'hui , tant je me sens pressé d'appé* tit, et courbattu de la fatigue du voyage.

Trésor des Fèves n'avoit pas fini de parler, qu'il vit sourdre du sable un superbe pavillon en forme de plante de pois , qui monta , gran-

ET FLKUR DBS POIS. 9 Et

dit , s'épanouit au loin , s'appuya, d'espace en espace, sur dix échalasd'or, se répandit de toutea paris en gracieuses tentures de feuillage , parsemées de fleurs de pois , et s'arrondit en arcades innombrables, dont cbacune sopporoit à la clef de son cintre un riche lustre de cristal chargé de bougies musquées* Tout le fond des arcades étoit garni de glaces de Venise , d'une hauteur démesurée, qui n'a- Toient pas le moindre 4léfaiit , et qui réfléchissoient Jes lumières à éblouie d'une lieue la Tue d'un aigle de sept ans.

Sous les pieds de Trésor des Fèves , une feuille de pois , tombée d'accident de la voûte, s'élargit en magnifique tapis diapré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et d'une multitude d'autres. Bien plus, ce tapis étoit bordé de guéridons de bois d'aloès et de sandal , qui sembloient prêts à s'affiiisser sous les poids des pâtisseries et des confitures ou sur lesquels des fruits glacés au marasquin oernoient élégamment dans leurs coupes de porcelaine surdorée une bonne jatte de purée de petits pois au sucre , mar-

brée à sa surface de raisins de Corinthe noirs comme le jais, de vertes pis*

taches , de dragées de coriandre et de tranches d'ananas.

Au milieu de toutes ces pompes, Trésor des Fèves ne fut cependant pas en peine de reconnoître son lit, c'est-à-dire la plume de colibri qu'il a voit souhaitée , et qui scintilloit dans un coin , comme une escarboucle tombée de la couronne du grand Mogol , quoiqu'elle fût si petite , qu'on l'auroit cachée d'un grain de mil. Trésor des Fèves pensa d'abord que ce sommier répondoit peu au reste des commo* dites du pavillon ; mais , à mesure qu'il regardoit la plume de colibri, elle se mit à foisonner tellement, qu'il eut bientôt des plumes de colibri à la hauteur de la main , couchette de molles topazes , de flexibles saphirs et d'opales élastiques où un papillon auroit enfoncé en s'y posant. — Assez, dit Trésor des Fèves , assez, plume de colibri ! je dormirai trop bien comme cela!

Que notre voyageur ait fait fête à son banquet, et qu'il eût hâte de se reposer, cela n'a pas besoin d'être dit. L'amour lui trottoit bien un peu dans la tête ; mais douze ans ne sont pas l'âge où l'amour ôte le sommeil , et Fleur

ET FLEUH DES POIS

des Pois, à peine vae, n*avoit laissé à sa pensée que rîopression d'an rêve charmant, dont le sommeil seul pouvoit lui rendre l'illusion. Raison de plus pour dormir , s'il vous en souvient comme à moi. Toutefois, Trésor des Fèves étoit trop prudent pour s'aban-

donner à cette joie paresseuse avant de s'être assuré de l'extérieur de son pavillon , dont l'éclat suffisoit pour attirer de fort loin les voleurs et les gens du roi. Il y en a en tous pays. Il sortit donc de Fenceinte magique» là serfouette ouverte à la main, comme d'habitude, pour iaie le tour de sa tente , et aviser au bon état de son campement.

Aussitôt qu'il fut parvenu à son extrême frontière (c'^toit un petit ravin creusé par les eaux , et que la biquette auroit franchi sans façon)» Trésor des Fèves s'arrêta, transi du frisson d'un homme de cœur ; car le vrai courage a les terreurs communes à notre pauvre humanité , et ne s'affermirait en lui-même que par réflexion. Il y avoit ma foi , de quoi réfléchir au spectacle dont je parle!

G'étoit un front de bataille où reluisoient dans l'obscurité d'une nuit sans étoiles deux n. 4

38 TRésOR DBS FEVES

cents yeux ardents et immobiles , au devant desquels couroient sans relâche de la droite à la gauche , de la gauche à la droite et sur les flancs, deux yeux perçans et obliques dont l'expression indiquoit assez la ronde d'un gé* néral fort actif. Trésor des Fèves ne connois* soit ni Lavater, ni Gall, ni Spurzheim; il n'ctoît pas de la société phrénologique , mais il avoit l'instinct de simple nature qui instruit tous les êtres créés à discerner de loin la physionomie d'un ennemi; et il n'eut pas regardé un moment le commandant en chef de cette louvetaille affamée , sans reconnoître en lui le loup couard et patelin qui lui avoit adroitement escroqué , sous couleur de philosophie et de vertu , le dernier de ses litrons.

— Mesâire loup , dit Trésor des Fèves , n'a pas perdu de temps pour rassembler son bercail et le mettre à ma poursuite ! Mais par quel mystère ont-ils pu me rejoindre , tous tant qu'ils sont , si ces vauriens de loups n'ont aussi voyagé en pois chiche ? — C'est probablement , reprit-il en soupirant, que les secrets de la science ne sont pas inconnus des méchants ; et je n'oserois jurer, quand j'y pense, que ce ne

ET VLEUR DBS POIS. S9

aôni pas eux qui les ont inventés pour mieux eogeigpner les bonnes créatures dans leurs dé« testables machinations.

Trésor des Fèves étoit réservé dans ses entreprises, mais soudain dans ses résolutions; il exhiba donc hâtivement de sa bougette le porte-manteau qu'il y a voit glissé à côté de sa calèche ; il en détacha le second de ses petits pob , l'ouvrit comme il avoit fait le premier et la calèche, et sema son contenu en terre, à la pointe de la serfoutte. — Il en arrivera ce qui pourra , dit-il ; mais j'aurois grand besoin cette nuit d'une muraille solide , ne fût-elle pas plus épaisse que celle de la chaumine, et d'une daie bien serrée , ne fût-elle pas plus forte que celle de mes échatiera, pour me défendre de messieurs les loups.

Et des murailles se dressèrent, non pas murailles de chaumine, mais murailles de palais; et de& claies germèrent devant tous les portiques , non pas claies en façon d'échaliers , mais hautes grilles seigneuriales d'acier bleu, à flèches et buissons dorés» où loup, ni blaireau, ni renard, n'auroit passé , sans se meurtrir ou se navrer la fine pointe de son

moseau. Au point où en étoit alors la stratégie des loups, l'année des loups n'y avoit que faire. Après avoir tenté quelques pointes , elle se retira en mauvais ordre.

Tranquille sur la suite de cet événement.

Trésor des Fèves regagna son pavillon ; mais ce fut cette fois sur des parvis de marbre , à travers des péristyles illuminés comme pour une noce , des escaliers qui montoient toujours et des galeries sans fin. Il fut tout aise de retrouver son pavillon de fleurs de pois au coeur d'un grand jardin verdoyant et florissant qu'il ne s© connoissoit pas , et son lit de plumes de colibri^ où je suppose qu'il dort plus heureux qu'un roi. On sait que je n'exagère jamais.

Son premier soin du lendemain fut de visiter la somptueuse demeure qu'il s'étoit trouvée dans un petit pois, et dont les moindres beautés le remplirent d'étonnement ; car l'ameublement répondoit très-bien à la bonne mine du dehors. Il examina en détail son muséeMe tableaux , son cabinet des antiques , son casier de médailles , ses insectes , ses coquillages , sa bibliothèque , délicieuses merveilles encore nouvelles pour lui. Ses livres le char-

BT FLEUm DSS POIS. 41

mèrent surtout par le goût délicat qui avoit présidé à leur choix. Ce qu'il y a de plus exquis dans la littérature et de plus utile dans les sciences humaines s'y trouvoit rassemblé pour le plaisir et l'instruction d'une longue Tie , comme les aventures de l'ingénieux don Quichotte de la Manche , les chefs-d'œuvre de la Bibliothèque bleue , de la fameuse édition de madame Oudot ; des Contes des fées de toute sorte, avec de belles images en taille-

doace; une collection de Voyages curieux et récréatifs, dont les plus authentiques étoient déjà ceux de Robinson et de Gulliver ; d'excellents Almanachs pleins d'anecdotes divertissantes et de renseignements infaillibles sur les phases de la lune et les jours propres aux semailles ; des Traités innombrables, écrits d'une manière fort simple et fort claire, sur l'agriculture , le jardinage, la pêche à la ligne, la chasse au filet , et l'art d'apprivoiser les rossignols; tout ce qu'on peut désirer enfin quand on est parvenu à connoître ce que Talent les livres de l'homme et son esprit : il n'y avoit d'ailleurs point d'autres savants, point d'autres philosophes , point d'autres poètes , par la raison

4!2 TK^SOH DSS FivES

incontestable que tout savoir, toute philoso* phie , toute poésie , sont là y ou ne seront jamais nulle part : c'est moi qui tous en réponds.

Pendant qu'il procédoit ainsi à Tinventaire de ses richesses, Trésor des Fèves se sentit frappé du reflet de son image dans un des miroirs dont} tous les salons étoient ornés. Si la glace n'étoit menteuse, il devoit avoir grandi, ô prodige! de plus de trois pieds depuis la veille; et la moustache brune qui ombrageoit sa lèvre supérieure annonçoit distinctement en effet qu'il commençoit à passer d'une ado* IcRcence robuste à une jeunesse virile. Ce phénomène le travailloitnn peu , quand une riche pendule placée entre deux trumeaux lui permit de réclaircir à son grand regret : une des aiguilles marquoit le quantième des années , et Trésor des Fèves s'aperçut , à n'en pas douter, qu'il avoit réellement vieilli de six ans.

— Six ans! s'écria-t-il , malheur à moi! Mes pauvres parents sont morts de vieillesse et peut-être de besoin I peut-être hélas ! sont-ils morts de la douleur de ma perte! et qu'auront-ils pensé en mourant de mon cruel abandon ou

ET PLEUR BBS POTS. 4S

de ma pitoyable infortune ? Je comprends , ca* lèche maudite , que tu fasses bien du chemin , car tu déyores bien des jours dans tes minutes l Partez donc , partez donc poids chiche ! cohtinua-t-il en tirant le pois chiche de sa bougette , et en le lançant par la fenêtre. Allez si loin , damné de pois chiche , que l'on ne vous revoie jamais! — Aussi n'a-t-on jamais revu, à ma connoissance , de pois chiche en façon de chaise de poste qui fit cinquante lieues à Theure.

Trésor des Fèves descendit ses degrés de marbre plus triste qu'il n'avoit jamais fait l'échelle du grenier aux fèves. Il sortit du palais sans le voir ; il chemina dans ses plaines incultes, sans prendre garde si les loups n'y avoient pas insolemment bivouaqué pour le menacer d'un blocus. Il révoit en marchant ^ se frappoit le front de la main , et pleuroit quelquefois.

— Et qu'aurois-je à souhaiter , maintenant que mes parents n'existent plus ? dit-il en tournant machinalement son portemanteau entre ses doigts... Maintenant que Fleur des Pois est depuis six ans mariée, car c'étoit le jour où je

L'ai vue qu'expiroit sa dixième année , et cette époque est celle du mariage des princesses de sa maison I D'ailleurs , son choix étoit fait. — Que m'importe le monde entier , le monde qui ne se composoit pour moi que d'une chaumine et d'un champ de fèTCs que vous ne me rendrez jamais , petit pois vert , ajouta-t-il en le détachant de sa gousse , car les jours si doux de l'enfance ne se renouvellent plus. Allez , petit pois vert, allez où Dieu vous portera, et produisez ce que vous devez produire à la gloire de votre maîtresse, puisque c'en est fait de mes vieux parents, de la chaumine, du champ de fèves et de Fleur des Pois ! Allez , petit pois vert , allez bien loin !

Et il le lança de si grande force , que le petit pois vert auroit facilement rattrapé le gros pois chiche , si cela avoit été de sa nature. — Après quoi , Trésor des Fèves tomba par terre d'accablement et de douleur.

Quand il se releva , tout l'aspect de la plaine étoit changé. G'étoit jusqu'à l'horizon une mer sans bornes de brune ou de riante verdure, sur laquelle se rouloient comme des flots confus , au petit souffle des brises, de blanches

ET FLEUB DBS POIS. 45

fleurs à la carène de bateau et aux ailes de pa* pillon, lavées de violet comme celles des fèves, ou de rose comme celles des pois; et quand le vent courboit ensemble tous leurs fronts ondoyants, toutes ces nuances se confondoient dans une nuance inconnue , qui étoit plus belle mille fois que celle des plus beaux parterres.

Trésor des Fèves s'élança , car il avoit tout revu , le champ agrandi , la chaumine embellie , son père et sa mère vivants , et qui accouroient au devant de lui , bien qu'un peu ca»sés, de toute

la force de leurs jambes , pour lui apprendre comment, depuis le jour de son départ , ils n'a voient jamais manqué de recevoir de ses nouvelles tous les soirs , avec quelques gracieusetés qui ameilleurotent leur vie, et de bonnes espérances de retour qui les avoient sauvés de mourir.

Trésor des Fèves , après les avoir tendrement embrassés y leur donna ses bras pour l'accompagner à son palais. A mesure qu'ils en approchoient , le vieux et la vieille s'ébahissoient de plus en plus, et Trésor des Fèves auroit craint de troubler leur joie. Il ne put

46 TB^OR DBS FÎTES.

cependant s'énapéeher de dire en soupirant :

Ah ! si TOUS aviez tu Fleur des Pois ! Mais il y a six ans qu'elle est mariée !

— Et que je suis mariée ayec toi , dit Fleur des Pois en ouvrant la grille à deux battants. Mon choix étoit fait alors , t'en souvient-il ? Entrez ici , continua-t-elle en baisant le vieux et la vieille qui ne pouvoient se lasser de l'admirer , car elle étoit aussi grandie de six ans^ et l'histoire indique par là qu'elle en avoit seize. — Entrez ici chez votre fils: c'est un pays d'ame et d'imagination ou l'on ne vieilli! plus et où l'on ne meutt pas.

Il étoit difficile d'apprendre une meilleure nouvelle à ces pauvres gens.

Les fêtes du mariage s'accomplirent dana toute la splendeur requise entre de si grands personnages , et leur ménage ne eessa jamais d'être un parfait exemple d'amour , de con^ stance et de bonheur.

C'est ainsi que finissent les contes de fées.

LE GENIE

de génie, qui ne siégeoit dans rassemblée des génies que par droit de naissance , et sauf le bon plaisir des génies titrés. Quand il s'y présenta pour la première fois , j'ai toujours envie de rire quand j'y pense , il avoit pris pour devise de son petit étendard de cérémonie :

Fais ce que dois; advienne que pourra. Aussi l'appela-t-on le génie Bonhomme. Ce dernier sobriquet est resté depuis aux esprits simples et naïfs qui pratiquent le bien par sentiment , ou par habitude , et qui n'ont pas trouvé le secret de faire une science de la vertu.

Quant au sobriquet de génie, on en a fait tout ce qu'on a voulu. Cela ne nous regarde pas.

A plus de deux cents lieues d'ici, et bien avant la révolution , vivoit , dans un vieux château seigneurial , une riche douairière dont ces messieurs de Técole des chartes n'ont jamais pu retrouver le nom. La bonne dame avoit perdu sa bru jeune , et son fils à la guerre. Il ne lui restoit pour la consoler dans les ennuis de sa ' vieillesse que son petit-fils et sa petite-fille , qui sembloient être créés pour le plaisir de les voir ; car la peinture elle-même , qui aspire toujours

à faire mieax quje Dieu n'a fait , n'a jamais rien (ait de plus joli. Le garçon, qui avoit douze ans, s'appeloit Saphir, et la fille, qui en avoit dix, s'appeloit Améthyste. On croit, mais je n'oserois

l'assurer , que ces noms leur a voient été donnés à cause de la couleur de leurs yeux, et ceci me permet de vous apprendre ou de vous rappeler deux choses en passant : fa première, c'est que le saphir est une belle pierre d'un bleu transparent, et que l'améthyste en est une autre qui tire sur le violet. La seconde , c'est que les enfants de grande maison n'étoient ordinairement nommés que cinq ou six mois après leur naissance.

On chercheroit long-temps avant de rencon- U*er une aussi bonne femme que la grand'mère d'ÀHÉiSTSTEEt de Safair ; elle l'étoit même trop , et c'est un inconvénient dans lequel les fem*mes tombent volontiers quand elles ont pris la peine d'être bonnes; mais ce hasard n'est pas assez commun pour mériter qu'on s'en inquiète. Nous la désignerons cependant par le surnom de Tropbohn . afin d'éviter la confusion , s'il y a lieu.

TROPBONHBaimoit tant ses petits-enfants qu'elle II. . 8

LK 6B9IB

les élevoit comme si elle ne les avoit pas aimés. Elle leur laissoit suivre tous leurs caprices, se leur parloit jamais d'études, et jouoit avec eux pour aiguïser ou renouveler leur plaisir quand ils s'ennuyoient déjouer. Il résultoit de là qu'ils ne savaient presque rien , et que , s'ils n'avoient pas été curieux comme sont tous les enfants , ils n'auroient rien su du tout.

Cependant Tropboiviie étoit de vieille date l'amie du génie Bonhomme , qu'elle avoit vu quelque part dans sa jeunesse. Il est probable que ce n'étoit pas à la cour. Elle s'accusoit souvent au-

près de lui , dans leurs entretiens secrets , de n'avoir pas eu la force de pourvoir à l'instruction de ces deux charmantes petites créatures auxquelles elle pouvoit manquer d'un jour à l'autre. Le génie lui avoit promis d'y penser quand ses affaires le permettroient , mais il s'occupoit alors de remédier aux mauvais effets de l'éducation des pédants et des charlatans, qui comme nous ont à être à la mode. Il avoit bien de la besogne.

Un soir d'été, cependant, Tbofbowhe s'étoit couchée de bonne heure , selon sa coutume :

le repos des honnêtes gens est si doux ! Amé-

THTSTS et S4PHI1 s'entretenoient dans le grand salon de quelques-uns de ces riens qui remplissent la fade oisiveté des châteaux , et ils auroient bâillé plus d'une fois en se regardant , si la nature n'avoit pris soin de les distraire par un de ses phénomènes les plus effrayants , et pourtant les plus communs. L'orage grondoit au dehors. De minute en minute les éclairs enflammoient le vaste espace , ou se croisoient en zigzags de feu sur les vitres ébranlées. Les arbres de l'avenue crioient et se fendoient en éclats ; la foudre rouloit dans les nues comme un char d'airain ; il n'y avoit pas jusqu'à la cloche de la chapelle qui ne vibrât de terreur , et qui ne mêlât sa plainte longue et sonore au fracas des éléments. Cela étoit sublime et terrible.

Tout-à-coup , les domestiques vinrent annoncer qu'on avoit recueilli à la porte un petit vieillard percé par la pluie , transi de froid et probablement mourant de faim , parce que la tempête devoit l'avoir écarté beaucoup de sa route. Akéthtste , qui s'étoit pressée dans son effroi contre le sein de son frère, fut la première à courir à la rencontre de l'étranger ;

mais comme Saphir étoit le plus fort et le plus leste , il l'auroit failement devancée , s'il n'avoit pas Youlu lui donner le plaisir d'arriver avant lui , car ces aimables enfants étoient aussi bons qu'ils étoient beaux. Je vous laisse à peii^ ser si les membres endoloris du pauvre homme furent réjouis par un feu pétillant et clair, sf le sucre fut ménagé dans le vin généreux qu'A- ■ÂTHTSTB faisoit cbaufier pour lui sur un petit lit de braise ardente , s'il eut enfin bon sou*per, bon gîte, et surtout bonne mine d'hôte.

Je ne vous dirai pas même qui étoit ce vieillard , parce que je veux vous ménager le plai-^ sir de la surprise.

Quand le vieillard fut un peu remis de s»

fatigue et de ses besoins , il devint joyeux et causeur , et les jeunes geus y prirent plaisir. Les jeunes gens de ce temps-là ne dédaignoient pas la conversation des vieilles gens, où ils pensoient avec raison qu'on peut apprendre quelque chose. Aujourd'hui , la vieillesse est beaucoup moins respectée , et je n'en suis pas surpris. La jeunesse a si peu de chose à apprendre !

• Vous m'avez si bien traité , leur dit-il r que

BONHOHnS. 5\$

» mon cœur s'épanouit à l'idée de vous savoir » heureux. Je suppose que dans ce château » magnifique , où tout vous vient à souhait , » vous devez couler de beaux jours? »

Saphib baissa les yeux.

— Heureux, sans doute, répondit Améthyste !

Notre grand'mère a tant de bontés pour nous et nous Taimons tant ! Rien ne nous manque , à la vérité , mais nous nous ennuyons souvent.

« Vous vous ennuyez! s'écria le vieillard » avec les marques du plus vif étonnement.

■ Qui a jamais entendu dire qu'on s'ennuyât à

• votre âge , avec de la fortune et de l'esprit ?

• L'ennui est la maladie des gens inutiles , des

■ paresseux et de sots. Quiconque s'ennuie > est un être à charge à la société comme à lui-

■ même , qui ne mérite que le mépris. Mais ce

• n'est pas tout d'être doué par la Providence

■ d'un excellent naturel comme le vôtre , si ou

■ ne le cultive par le travail. Vous ne travaillez » donc pas ? »

' — Travailler ? répliqua Saphib un peu piqué. Nous sommes riches , et ce château le fait assez voir.

« Prenez garde , reprit le vieillard en lais-

54 LE GLILFIB

» sant échapper à regret un gourire amer. La » foudre qui se tait à peine auroit pu le coq- » suroer en passant. »

— Ma grand'mère a plus d'or qu'il n'en faut pour suffire au luxe de sa maison.

« Les voleurs pourroient le prendre. »

— Si TOUS venez du côté que tous nous avez dit, continua Saphir d'un ton assuré, vous avez dû traverser une plaine de dix lieues d'étendue , tou^ chargée de vergers et de moissons. La montagne qui la domine du côté de l'occident est couronnée d'un palais immense qui fut celui de mes ancêtres , et où ils avoient amassé à grands frais toutes les richesses de dix générations !

« Hélas! dit l'inconnu, pourquoi me forcez- • vous à payer une si douce hospitalité par » une mauvaise nouvelle ? Le temps, qui n'é- » pargne rien , n'a pas épargné la plus solide » de vos espérances. J'ai côtoyé long-temps la » plaine dont vous parlez. Elle a été rempla- <t cée par un lac. J'ai voulu visiter le palais » de vos aïeux. Je n'en ai trouvé que les rui- » nés, qui servent tout au plus d'asile au- » jourd'hui à quelques oiseaux nocturnes et à

BOMHOMHB. 55

» quelques bêtes de proie. Les loutres se dis- » putent la moitié de votre héritage , et Vautre

- appartient aux hiboux. C'est si peu, mes
- amis , que l'opulence des hommes ! »

Les enfants se regardèrent.

« Il n'y a qu'un bien ^ poursuivit le vieillard

- comme s'il ne les avoit pas remarqués , qui
- mette la vie à l'abri de ces dures vicissitudes ,

> et on ne se le procure que par l'étude et le » travail. Oh! contre celui «la, c'est en vain » que les eaux se débordent, et que

la terre se » soulève, et que le ciel épuise ses fléaux.

> Pour qui possède celui-là , il n'y a point de

• revers qui puisse démonter son courage , » tant qu'il lui reste une faculté dans Famé ou » un métier dans la main. L'aimable science

> des arts est la plus belle dot des fiancées. » L'aptitude aux soins domestiques est la cou-

> ronne des femmes. L'homme qui possède

> une industrie utile, ou des connoissances

• d'une application commune , est plus réel-

• Jement riche que les riches, ou plutôt il n'y

• a que lui de riche et d'indépendant sur la

• terre. Toute autre fortune est trompeuse et

• passagère. Elle vaut moins et dure peu. •

56 LB GÉHIK

Amtnmn et Saph» n'avoient jamais entendu ce langage. Ils se regardèrent encore et ne répondirent pas. Pendant qu'ils gardoient le silence , le vieillard se transfiguroit. Ses traits décrépits reprennoient les grâces du bel âge, et ses membres cassés , l'attitude saine et robuste de la force. Ce pauvre homme étoit un génie bien&isant avec lequel je vous ai déjà (àà faire connoissance. Nos jeunes gens ne s'en étoient guère doutés, ni vous non plus.

« Je ne vous quitterai pas , ajouta-t-il en » souriant, sans vous laisser un faible gage de > ma reconnaissance, pour les soins

dont vous » m'avez eomblé. Puisque l'ennui seul a jus- » qu'ici troublé le bonheur que la nature vous » dispensoit d'une manière si libérale, recev^ » de moi ces deux anneaux qui sont de puis- » sants- talismans. En poussant le ressort qui » en ouvre le chaton, vous trouverez toujours

■ dans l'enseignement qui y est caché un re- » mède infailible contre cette triste maladie » du cœur et de l'esprit. Si cependant l'art « divin qui les a fabriqués trompoit une £i>ii » mes espérances , nous nous reverrons dans

■ un an , et nous aviserons alors à d'aulres

> moyens. En attendait, les petits cadeaux » entretiennent l'amitié, et je n'attache à

> celui-ci que deux conditions faciles à rem- » plir : la première , c'est de ne pas*consulter

> l'oracle de l'anneau sans nécessité , c'est-à- » direayant que l'ennui vous gagne. La seconde, » c'est d'exécuter ponctuellement tout ce qu'il » Itou» prescrira. »

En achevant ces paroles , le génie Bohhohhe s'en alla , et un auteur, doué d'une imagination plus poétique, vous diroit probablement qu'il disparut. C'est la manière dont les génies prenoient congé.

Ahéthtste et Saphir ne s'ennuyèrent pas cette nuit-là , et j' imagine cependant qu'ils dormirent peu. Ils pensèrent probablement à leur fortune perdue , à leurs années d'apltude et d'intelligence plus irréparablement perdues encore. 1^1 regrettèrent tant d'heures passées dans de vaines dissipations , et qui auroient pu devenir profitables et fécondes s'ils avoient su le* employer. Ils se

levèrent tristement , se cherchèrent en craignant de se rencontrer , et s'embrassèrent à la hâte en se cachant une larme. Au bout d'un moment d'embarras , la

ISS LE GélflK

force de rhAbitude l'emporta pourtant encore une fois. Us retournèrent à leurs amusements accoutumés , et s'amusèrent moins que de coutume*

— Je crois que tu t'ennuies ? dît AitrirsTi.

— J'alloisVadresser la même question, répondit ZâPHiR; mais j'ai eu peur que l'ennui ne servit de prétexte à la curiosité.

— Je te jure , reprit Améthyste en poussant le ressort du chaton , que je m'ennuie à la mort !

Et au même instant , elle lut f artistement gravée sur la plaque intérieure, cette inscription que Saphtii lisoit déjà de son côté :

TRATAILLIZ

POCR VOUS RENBBE UTILES.

FUYEZ AIMÉS

POSR ÊTRE HEUREUX.

— Ce n'est pas tout, observa gravement Safhtr. Ce que l'oracle de l'anneau nous prea-

BOffBOMME. 159

crit , il faut l'exécuter ponctuellement. Essayons , si tu m'en crois. Le travail n'est peut-être pas plus ennuyeux que l'oisiveté.

— Oh ! pour cela , je l'en défie ! répliqua la petite fille. Et puis l'anneau nous réserve certainement quelque autre ressource contre Pennui. Essayons , comme tu dis. Un mauvais jour est bientôt passé.

Sans être absolument mauvais, comme le craignoit ÂHTi-TSTB, ce jour n'eut rien d'agréable. On avoit fait venir les maitres, si souvent repoussés , et ces gens-là parlent une langue qui paroît maussade parce qu'elle est inconnue , mais à laquelle on finit par trouver quelque charme quand on en a pris l'habitude.

Le frère et la sœur n'en étoient pas là. Vingt fob, pendant chaque leçon, le chaton s'étoit entr'ouvert au mouvement du ressort , et vingt fois l'inscription obstinée s'étoit montrée à la même place. Il n'y avoit pas un mot changé.

Ce fut toujours la même chose pendant une longue semaine ; ce fut encore la même chose pendant la semaine qui la suivit. Saphir ne se

60 LE ciniE

sentoit pas d'inipatience : « On a bien rai- » son de dire, murmuroit-il en griffonnant » un pensum , que les génies de ce temps- » ci se répètent! Et puis, ajoutoit-il , on en » conviendra, c'est un étrange moyen pour » guérir les gens de l'ennui, que de les » ennuyer à outrance ! »

Au bout de quinze jours, ils s'ennuyèrent moins , parce que leur amour-propre coramençoit à s'intéresser à la poursuite de

leurs études. Au bout d'un mois , ils s'ennuyèrent à peine , parée qu'ils avoient déjà semé assez pour recueillir. Ils se divertissoient à lire à la récréation , et même dans le travail , des livres fort instructifs , et cependant fort amusants , en italien , en anglois , en allemand; ils ne prenoient point de part directe à la conversation des personnes éclairées , mais ils en faisoient leur profit , depuis que leurs études les mettoient à même de les comprendre. Ils pensoient enfin, et cette vie de l'ame que l'oisiveté détruit , cette vie nouvelle pour eux leur sembloit plus douce que l'autre , car ils avoient beaucoup d'esprit naturel. Leur grand'mère étoit d'ailleurs si beureuse de les

BDirnoMMfi. 01

voir étudier sans y être contraints , et jouissoit si délicieusement de leurs succès ! Je me rappelle fort bien que le plaisir qu'ils procurent à leurs parents est la plus pure joie des enfants.

Le ressort joua cependant bien des fois durant la première moitié de l'année ; le septième, le huitième , le neuvième mois on exerçoit encore de temps à autre. Le douzième , il étoit rouillé.

Ce fut alors que le génie revint au château comme il s'y étoit engagé. Les génies de cette époque étoient fort ponctuels dans leurs promesses. Pour cette nouvelle visite, il avoit déployé un peu plus de pompe , celle d'un sage qui use de sa fortune sans l'étaler en vain appareil , parce qu'il sait le moyen d'en faire un meilleur usage. Il sauta au cou de ses jeunes amis qui ne se formoient pas encore une idée bien distincte du bonheur dont ils lui étoient redevables. Ils l'accueillirent avec tendresse, avant d'avoir récapitulé dans leur esprit ce qu'il avoit fait pour eux. La bonne

reconnaissance est comme la bonne bienCaisance. Elle ne compte pas.

62 liB GBKIE

« Eh bien! enfants, leur dit-il gaiment, « vous m'en avez beaucoup voulu, car la science » est aussi de l'ennai. Je Tai entendu dire sou^ « vent , et il y a des savants par le monde qui^ » m'ont disposé à le croire. Aujourd'bni plus » d'études , plus de science , plus de travaux » sérieux I Du plaisir, s'il y en a, des jouets, » des spectacles , des fêtes I Saphib , tous m'en- » seîgnerez le pas le plus à la mode. M ademoi- » selle, j'ai l'honneur de tous retenir pour la » première contre-danse. Je me suis réservé » de vous apprendre que vous étiez plus riches » que jamais. Ce maudit lac s'est retiré , et le » séjour de ces conquérants importuns déci]q>le » la fertilité des terres. On a déblayé les ruines » du palais , et on a trouvé dans les fondations • un trésor qui a dix fois plus de valeur !... »

-^ Les voleurs pourroient le prendre , dit

AflÉTfTBTE.

— Le lac regagnera peut-être le terrain qu'il a perdu ! dit Saphik.

i Le génie avoit perdu leurs dernières paroles, ou il en avoit l'air. Il étoit dans le salon.

— Ce brave homme est bien frivole pour un vieillard! dit Saphib.

bouhomme. 63

— Et bien bête pour un génie, dit Amé- TflYsra. Il croit peut-être que je ne finirai paa le vase cle fleurs que je peins pour la fête de grand'maman. Mon maître dit qu'il voodroit ravoir fait, et qu'on n'a jamais approché de plus près du fameux monsieur Rabel.

Je serois fâché, bonne petite sœur, reprit

Saphis, d'avoir quelque avantage sur toi ce jour là ; mais j'espère qu'elle aura autant de joie qu'on peut en avoir smm mourir, en comptant mes six couronnes.

— Encore faudra-t-il travailler pour cela, repartit Améthyste, car tes cours ne sont pas

finis.

— Aussi faudra-t-il travailler pour finir ton vase de fleurs, répliqua Saphib, car il n'est pas fini non plus.

Tu travailleras donc ? dit Améthyste d'une

voix caressante, comme si elle avoit voulu implorer de l'indulgence pour elle-même.

— Je le crois bien , dit Saphir , et je ne vois aucune raison pour ne pas travailler , tant que je ne saurai pas tout.

— Nous en avons pour long-temps , s'écria sa sœur en bondissant de plaisir.

64 LE GBVIB

Et en parlant ainsi, les jeunes gens arrivèrent auprès de Teopbohri, qui étoit alor:»

trop heureuse. Saphii s'avança le premier, comme le plus déterminé, pour prier sa grand'mère de leur permettre le travail , au moins pour deux ou trois années encore. Le génie « qui essayoit des entrechats et des ronds de jambe, en attendant sa première leçon de danse, partit d'un éclat de rire presque inextinguible , auquel succédèrent pourtant quelques douces larmes.

« Travaillez, aimables enfants, leur dit-il, » votre bonne aïeule le permet, et vous pouvez « reconnoître à son émotion le plaisir qu'elle » éprouve à vous contenter. Travaillez avec » modération , car un travail excessif brise les » meilleurs esprits, comme une culture trop » exigeante épuise le sol le plus productif.

» Amusez-vous quelquefois , et même souvent , » car les exercices du corps sont nécessaires à » TOtre âge, et tout ce qui délasse la pensée » d'un travail suspendu à propos la rend plus » capable de le reprendre sans effort. Revenez t au travail avant que le plaisir vous ennuie; » les plaisirs poussés jusqu'à l'ennui dégoûtent

■ do plaisir. Rendez-?ou8 utiles enfin pouf

■ TOUS rendre dignes d'être aimés, et, comme

> disoit le talisman, sonz aimés povi étib » uoBiux. S'il existe un autre bonheur sur la

> terre, je n'en sais pas le secret. »

APOLOGUE PRIMITIF

Quand l'homme arriva sur la terre , les animaux y vivoient depuis des siècles sans nombre, chacun selon ses mœurs, et ne reconnoissoient point de maîtres.

L'année n'avoit alors qu'une saison qui surpassoit en douceur les plus beaux printemps.

Toute la terre étoit chargée d'arbres qui produi-

soient quatre fois par an leurs fleurs aux pa-

pillons, leurs fruits aux oiseaux du ciel, et sous lesquels s'étendoit un ample et gras pâturage, infini par son étendue, perpétuellement vert dans sa riche verdure , dont les quadrupèdes , grands et petits , avoient peine à émonder la luxuriante abondance.

Le sol étoit parfaitement égal et uni, comme s'il eût été poli à la roue du tourneur , parce qu'il n'avoit encore été ni remué par les tremblements de terre , ni bouleversé par les volcans , ni ravagé par les déluges. Il n'y avoit point de ces sites âpres qui font naître de tristes pensées , comme il n'y avoit point de ces besoins dévorants qui développent des passions farouches. Il n'y avoit point de bêtes féroces ni malisantes d'aucune espèce. Pour quiconque se seroit trouvé une âme , c'étoit alors plaisir de vivre. Le monde étoit si beau avant que l'homme fût venu !

Quand l'homme arriva sur la terre, nu, inquiet , peureux , mais déjà ambitieux , convoiteur , impatient d'agitation et de puissance , les animaux le regardèrent avec surprise , s'éparpillèrent devant lui , et le laissèrent passer. Il

diercha de noit un lieu solitaire; les anciennes histoires racontent qu'une femelle lui fut donnée dans son sommeil ; une race entière sortit de lai , et cette race, jalouse et craintive , tant qu'elle étoit foible , se parqua dans ses domaines et disparut long-temps.

Un jour enfin , l'espace qu'elle occupoit ne suffit plus à la nourrir. Elle fit des sorties furtives autour de ses enceintes pour surprendre l'oiseau dans son nid , le lièvre dans son gîte du soir , le chevreau sous ses buissons , le chevreuil sous ses grands ombrages. Elle les emporta palpitants au fond de son repaire , les égorgea sans pitié, et mangea delà chair et du sang.

Les mères s'en aperçurent d'abord. On en* tendit pour la première fois dans les forêts un bruit immense de gémissements qui ne pouvoit se comparer à rien , car on ne connoissoit pas les tempêtes.

L'homme étoit doué d'une faculté particulière, ou; pour s'exprimer plus justement, Dieu l'avoit frappé , entre toutes ses autres créatures, d'une infirmité propre à sa malheureuse espèce. Il étoit intelligent. Il pressentit bientôt

70 l'homme

que les animaux irrités deviendroient dangereux pour lui. Il inventa des pièges pour traquer les imprudents et les maladroits , des amorces pour duper les foibles, des armes pour tuer les Ibarts. Comme il tenoit surtout à se défendre , il s'entoura de palissades et de remparts.

Le nombre de ses enfants s'accroissant de jour en jour , il imagina d'élever leurs deraeu'^ res au-dessus de la surface des basses terres. Il bâtit des étages sur des étages, il con« Mruisit les premières maisons , il fonda la pre«> mière ville que les Grecs ont appelée Biblos , par allusion au nom de Biblion , qu'ils don« noient au livre , et il est probable qu'ils firent ainsi pour représenter par un seul mot l'origine de toutes les calamités du monde. Cette ville fut la reine des peuples.

On ne sait rien d'ailleurs de son histoire, si ce n'est qu'elle vit danser les premiers baladins, approvisionner la première boucherie^ et dresser le premier échafaud.

Les animaux s'effrayèrent en effet des accroissements de cette espèce ennemie qui avoit inventé la mort, car, avant elle, la cessation

ET LA POUBMI. 71

de l'existence ne passoit que pour ce qu'elle est réellement , pour un sommeil plus long et plus doux que l'autre , qui arrivoit à son terme , et que chaque espèce alloit goûter à son tour dans nn liou retiré , au jour marqué par la nature.

Depuis ra?ènement de l'homme , c'étoit au- M chose. L'agneau manquoit au bêlement d'appel de sa mère , et , quand elle cherchoit à retrouver sa trace aux débris de ses toisons, elle flairait du sang sur les herbes à l'endroit où il avoit cessé de les brouter.

Elle se disoit : l'homme a passé là.

On s'assembla pour remédier aux malheurs qu'amenoit avec lui ce nouvel hôte de la créa- ^on, destiné par un instinct fatal à en troubler l'harmonie. Et comme les idées les plus indulgentes

prévalaient toujours dans le sage conseil de ces peuples innocents , on avisa d'envoyer vers l'homme des ambassadeurs choisis parmi les plus intelligents et les plus graves; l'éléphant , le cheval , le bœuf, le faucon et le chien. On chargea ces notables personnages d'offrir au nouveau venu la domination de la moitié du monde , sous la condition qu'il s'y

L'HOMME

renfermerait avec sa famille , et qu'il cesserait d'épouvanter le reste des êtres vivants de son aspect menaçant et de ses sanglantes excursions.

« Qu'il vive , dit le lion , mais qu'il respecte » nos droits et notre liberté , s'il ne veut pas » que je fasse sur lui , comme il l'a fait sur » nous , l'épreuve de mes ongles et de mes » dents ! C'est le meilleur parti qu'il puisse » prendre , si j'en crois ma force ; car les lâches » avantages qu'il a usurpés jusqu'ici reposent » sur des artifices indignes du vrai courage. » —

Et en même temps le lion apprit à rugir et à battre ses flancs de sa queue.

« Il n'a point d'avantages que nous ne possédions bien mieux , dit la biche. Il s'est vainement » fatigué à poursuivre le plus petit de » mes faons Y celui dont la tête s'élève à pareille » hauteur au-dessus des plus modestes bruyères , «t je » l'ai vu tomber, haultant et rebuté, après » quelques efforts maladroits. » —

« Je construirai comme lui » quand il me » plaira, dit le castor, des maisons et des » ta » délices. ■ —

ET LA FOURBU

« Je lui opposerai une cuîrsisse qui ne re* > doute pas ses atteintes , dit le rhinocé- » ros. » —

« J'enlèverois , sUl m'en prenoit envie , ses » nouveau-nés dans les bras de leur mère» dit ■ le vautour. » —

« Il ne me suivra pas dans les eaux, dit * l'hippopotame. ■ —

« Ni moi dans les airs, dit le roitelet. Je suis p foible et petit , mais je vole. »

Les ambassadeurs , assurés des dispositions de leurs commettants , se rendirent à la de* meure de l'homme qui les attendoit , et qui s'étoit tenu en mesure de les recevoir.

Il les accueillit avec cette perfidie caressante et fordée qu'on a depuis appelée de la politesse.

Le lendemain , il mit un chaperon au fau* oon , un mors et une bride au cheval , au bœuf un joug , des ceps à l'éléphant , et il s'occupa de construire sur son dos une tour pour la guerre. C'est ce jour-là que cet exécrationnel mot fat inventé.

Le chien » qui étoit de son tempérament pa* resseux, glouton et couard, se coucha aux n. 7

74 l'homue

Un pied de rhomme y et lécha indignement la main qui alloit renehaîner. L'homme jugea le chien assez méprisable pour le trouver bon à devenir son complice. Mais, comme tout mé* chant que fût le dernier des animaux créés , il avoit du moins apporté avec

lui quelque vague sentiment du bien et du mal , il imprima au nom de son vil esclave un sceau éternel d'infamie qui ne s'est effacé dans aucun langage.

Ces conquêtes achevées, il s'enhardit au crime par la facilité de le commettre. Il fit profession de la chiïse et de la guerre , inonda du sang des animaux la riante parure des prairies, et n'épargna pas même dans sa rage ses frères et ses enfants. Il avoit travaillé un métal meurtrier qui perce et coupoit la chair ; et il lui avoit donné des ailes en le munissant des plumes de l'oiseau. Il ne négligeoit pas, pendant ce temps-là , de s'envelopper de nouvelles forte-^{*} resses , et les enfants qui sortoient du monstre alloient plus loin construire d'autres villes et porter d'autres invasions.

Et partout où l'homme arrivoit , la création désolée pousoit des hurlements de douleur.

La matière inorganisée elle-même parut sen-

ET LA FOURMI. 7J

sible à l'affreuse détresse des créatures. Les éléments se déchaînèrent contre l'homme avec autant de fureur que s'ils avoient pu le connoître. La terre qu'il avoit vue encore si paisible et si magnifique fut incendiée par des feux souterrains , foudroyée par les météores de l'air, et noyée par les eaux du ciel.

Et quand le phénomène avoit disparu, l'homme se retrouvoit debout.

Le petit nombre d'animaux qui s'étoient soustraits à ces désastres , et qui ne faisoient pas partie de ceux que l'ennemi commun avoit soumis , n'hésitèrent pas à se soustraire à son dangereux voisinage par tous les moyens que leur donnoient leur instinct et leur génie.

L'aigle , heureux d'avoir vu surgir des rochers inaccessibles, se hâta de placer son aire à leur sommet; la panthère se réfugia dans des forêts impénétrables ; la gazelle, dans des sables mouvants qui auroient aisément saisi des pieds moins vites et moins légers que les siens ; le chamois dans les franges bleues des glaciers; l'hyène dans les sépultures. La licorne , l'hippogriphes et le dragon firent tant de chemin qu'on ne les a jaipais revus depuis. Le bruit commun dans

L HOMME

l'Orient est que le griffon s'en alla d'un vol se cacher dans la i^meuse montagne de Kaff , qui est la ceinture du monde , et que les navigateurs cherchent encore.

L'homme croyoit avoir asservi tout le reste.

Il fut content.

Un jour qu'il marchoit en grande pompe dans son orgueil insolent (c'étoit un dieu de ce temps-là) , un jour donc , fatigué de carnage et de gloire , il s'assit sur un cône assez grossier que ses ouvriers paroissoient avoir élevé à dessein dans la campagne. La construction en étoit régulière , solide , assez compacte pour ré-

sister au marteau , et rien n'y manquoit pour seoir commodément le maître du monde.

c £h bien ! dh-il , que sont devenus Jes ani- « maux que mes pères ont rencontrés ? Les 9 uns ont fui ma colère, et je m'en inquiète » peu ! Je les retrouverai bien avec mes chiens t et mes faucons , avec mes soldats et mes vais-

- seaux, quand j'aurai besoin de leur duvet » pour mes somniers ou de leur poil pour mes » fourrures. Les autres se sont dévoués de » bonne grâce au pouvoir de leur maître légi-

- time. Ils ouvrent mes sillons, traînent mes

ET LA FOURMI. 77

* chars , ou servent mes plaisirs. Ils fournis* 9 sent leurs niol-lea toisons à mes yétements , » lenrs plumes diaprées à ma parure, leur sang » à ma soif et leur chair à mon appétit. Je n'ai » pas trop à me plaindre. Je suis l'homme et 9 je règne. Est-il un seul être animé , sur tout

- l'espace où je daigne étendre mon empire , V qui m'ait refusé son hommage et sa foi ?...

— « Oui , » dit une voix grêle , mais aigre et sifflante , qui s'élevoit en face de lui du haut d'un grain de sahle ; « oui , tyran , tu n'as pas » encore dompté la fourmi Termes qui se rit 9 de ton pouvoir , et qui te forcera peut-être 9 demain à t'enfuir de tes cités , et à te livrer » nu y comme tu es arrivé , à la mouche de » Nuhie ! Prends garde , roi des animaux , car » tu n'as pensé ni à la mouche, ni à la » fourmi!... »

C'étoit une fourmi en effet ; et l'homme s'élançoit pour la tuer, quand elle disparut dans un trou. Long-temps il le cerna de la pointe de son fer ; mais il eut beau soulever le sable à une grande profondeur : la galerie souterraine se prolongeoit en s'élargissant , et il s'arrêta d'épouvante et d'horreur en sentant le sol s'é-

78 l'homme

branler sous ses pieds , tout près de rentrer dans un abime horrible* à enoevoir, pour y servir de pâture à la famille de la fourmi Termes. Il appela ses gardes et ses esclaves. L'homme en avoit déjà ; car l'esclavage et l'inégalité sont les premières choses qu'il ait inventées pour son usage. Il fit retourner , il fit labourer , il fit creuser la terre. Il fit renverser à grand'peine tous ces monticules artificiels sur l'un desquels il s'étoit reposé. La bêche et la sape lui découvrèrent partout des trous pareils à celui où la fourmi Termes s'étoit précipitée à ses yeux. Il calcula en frémissant de terreur que le nombre de ses sujets rebelles excedoit dans une proportion infinie celui des grains de sable du désert, puisqu'il n'y avoit pas un grain de sable qui n'eût son trou , pas un trou qui n'eût sa fourmi, pas une fourmi qui n'eût son peuple* Il se demanda sans doute avec un ressentiment amer pourquoi le vainqueur des éléphants n'avoit point de pouvoir sur le plus vil des insectes de la nature. Mais il étoit déjà trop avancé en civilisation pour être resté capable d'attacher une solution naturelle à une idée simple.

ET LA. FOURMI

« Que me peut-elle enfin « s'écria-t-il , cette » fourmi Termes qui abuse de sa bassesse et • de son obscurité pour insulter à ma juste

> domination sur tout ce qui respire ? que

> mHmporte qu'elle murmure dans les retraites

> où elle se sauve de ma colère, et où je suis » peu jaloux de la suivre ? Toutes les fois

> qu'elle se retrouvera sur mon chemin , je ■ Técraserai du talon. C'est à moi que le

> monde appartient. »

L'homme rentra dans son palais. Il s'endor-

mit à la vapeur des parfums et au cbant des femmes.

La femme,. c'est autre chose. C'étoit la femelle de l'homme ; une créature ingénue , vive et délicate , irritable et flexible ; un autre animal plein dediarmes dans lequel l'esprit créateur avoit suppléé à la force par la finesse et par la grâce , et qui caressoit l'homme sans l'aimer , parce qu'elle croyoit l'aimer ; une espèce crédule et tendre que Dieu avoit déplacée à dessein de sa destinée naturelle pour éprou- Ter jusqu'au bout son dévouement et sa pureté ; un gage tombé par excès d'amour qui achevoit son expiation dans l'alliance de l'homme , pour

80 l'homme

subir tout le malheur de sa faute. L'amour d'une femme pour un homme ; Dieu lui-même ne l'auroit pas compris,! IHais il se jouoit , dans les ironies de sa haute sagesse , des déceptions d'un cœur qu'il avoit formé à se laisser surprendre aux apparences de quelque beauté , à la foi de quelques serments, à l'espérance d'un faux bonheur.

La femme n'étoit pas de ce monde matériel ; c'est la première fiction que le ciel ait donnée à la terre.

L'homme parvint donc à se distraire ainsi y entre les molles voluptés et les jeux cruels qui se partageoient sa vie, du regret de n'avoir pas assujéti une fourmi à sa puissance, et il se reprocha même le mouvement passager de douleur qu'il en avoit ressenti, comme une foiblesse indigne de la majesté souveraine.

Pendant ce temps , la fourmi Termes , des-»

cendue dans ses chemins couverts , avoit convoqué son peuple entier ; elle continuoit, avec une infatigable persévérance, à ouvrir de loin mille voies convergentes vers la principale ville de l'homme. Elle arriva, suivie d'un monde de fourmis , sous les fondations de ses édifices,

BT Lk FOURMI. 8t

et cent mille noires légions , plus pressées que des troupeaux de moutons, s'introduisirent de toutes parts dans les pièces de charpente , ou allèrent fouiller la terre autour de la base des colonnes. Quand les pierres angulaires de tous les bâtiments ne s'appuyèrent plus que sur les plans inclinés d'un terrain mobile et perfide ; quand les poutres et les solides , rongées intérieurement jusqu'à leur épiderme, et vides comme le chalumeau flétri

d'une paille sèche , n'offrirent plus qu'une vaine apparence d'écorce , la fourmi Termes se retira subitement avec son armée de mineurs en bon ordre.

Et le lendemain , tout Bibles tomba sur ses habitants.

Elle poursuivit ensuite son dessein , en diri-* géant ses troupes d'impitoyables ouvriers snb tous les points où l'homme avoit bâti des villes ; et , pendant qu'il fuyoit , éperdu , devant sou invisible vainqueur , il n'y eut pas une de ses villes qui ne tombât comme Biblos. Après cela, l'empire de l'homme ne fut plus qu'une solitude, où s'élevoient seulement ça et là des constructions de peu d'apparence > qui annon* çoient aux yeux la demeure du conquérant

83 LHOMMB

définitif de la terre. Ce grand ravageur decitcs^ cet envahisseur formidable à qui demeueroit , du droit royal de dernière possession, la propriété des immenses pays qu'il avoit parcourus, ce n'étoit ni Bélus ni Sésostris; c'étoit la fourmi Termes.

Les foibles débris de la famille humaine qui échappèrent à la ruine des villes , aux obsessions opiniâtres de la mouche homicide , et aux ardeurs du seymoun , furent trop heureux de se réfugier dans des contrées disgraciées qui ne reçoivent du soleil que des rayons obliques, pâlis par d'incessantes vapeurs, et de relever des villes pauvres , fétides , pétries de fange ou d'ossements calcinés délayés avec du sang , et fières, pour toute gloire, de quelques ignobles monuments qui trahissent partout l'orgueil^ l'avarice et la misère.

Dieu ne s'irrite que dans le langage des orateurs et des prophètes auxquels il permet quelquefois d'interpréter sa parole ; il sourit aux erreurs qu'il méprise, aux fureurs mêmes qu'il sait réparer ; car rien de tout ce qui a été n'a cessé d'être qu'en apparence ; et il ne crut pas que la création eût besoin d'un autre vengeur

T LA FOURMI

qu'une pauvre fourmi eu colère. « Patient, » parce qu'il est éternel, » il attendit que la fourmi Termes se fut creusé des routes sous les mers, et qu'elle vint ouvrir des abîmes sous les cités d'une espèce qu'il ne daigneroit pas haïr, s'il étoit capable de haine ; il la croit assez punie par sa démence et ses passions.

L'homme bâtit encore , et la fourmi Termes marche toujours.

IE

ET

LA NOUVELLE MARGUERITE

OD

Ne Toui effrayez pas, âmes déboaoaires et pienses , du titre incendiaire de cette histo* riette.

Je Toas atteste que je ne me crois pas damné, II. 8

et qa'il s'agit tout au plus ici d'un cas de conscience que le moindre absolvo du curé de votre village régleroit à l'amiable; mais enfin je vieillis vite et bien vite, puisque le monde ne m'amuse plus ; et je ne suis pas fâché d'avoir le cœur net du dernier de mes scrupules.

Je confesse donc que j'ai eu deux grandes et puériles passions dans ma vie, et qu'elles l'ont absorbée iouA entière.

La première des deux grandes et pnériles passions que j'ai eues de ma vie, c'étoit l'envie de me trouver le héros d'une histoire fantastique 9 de coifier le chapeau de Fortunatus, de chausser la botte de l'Ogre, ou de percher sottement sur le Rameau d'or, à côté de l'Oiseau bleu.

Vous me direz quie ce ^poAt n'est pas excusable dans une créature intelligente qui a fait d'assez bonnes études; mais c'étoit ma manie.

La seconde des deux grandes et puériles passions que j'ai eues dans ma vie, c'étoit l'ambitkm ^e faire, avant de moucîr, quelque bonne histoire ilBitttaslique, bien extravagante et bien innocente , dans le goût de mademoiselle de Lubert ou de madame Daulnoy ,

ET LA KOmrELLB MABGUBEITB. B7

parce qne H. Perrask me paroîssoit trop fort , et d'en muser, aa moins pendant quelqaes générations^ une petite postérité d'enfant» badins et jouflus, aux joues roses, à Pœil éreillé, qui se soufiendroient joyeusement de mes întontions pendant les

heures les plus r[^]mtantea du travail, et même aui heures déli-
cieuses où Von ne fait rien !

Quant à l'autre postérité que tous sares, figure pâle, efflan-
quée, insignifiante, stnpîde, qu'on TOUS montrera au prochain
salon, et qui tîeat suspendues , au bout de deux vilains bras, deux
vilaines couronnes de lauriers en plâtre , je tous jure sur l'hon-
neur que je n'y ai jamais pensé.

Quoi qu'il en soit , je ne saurcns me dissimuler que ces deux
frénésies ont singulièreK ment déteint sur ma vie réelle et sur
mon triste métier de conteur de fariboles.

Il fout bien qu'il en aille ainsi.

Défense à moi de réciter un fait patent , un événement qui
s'est passé corâm populo , semUu et pairilmê , une de ce» his-
toires sur la sincérité desquelles on se donneroit au diable sans
qu'on crie à la fantaisie.

8ft LB NOUVEAU FAUST

Je parle de troia fibmiiies charmantes qcre j[^]ai aimées en tout
hien, tout honneur, et que j'ai Yu mourir en quinze ans[^]

— Trois femmes mortes en quinze ans ! mais c'est une fable à
dormir debout ! fantastique !

— Attendez, monsieur, s'il tous piaf t !

c'est que j'en ai ai[^]ié sept cents pendant ce temps-là , et cela
rend un peu moins hyperbolique le chifi&*&e de la mortalité.

D'ailleurs, je vous ai parlé à dessein et très^{ex}clusivement de
mes amours posthumes, parce qu'un autre genre de confidences

auroit été de mauvais goût dans ma jeunesse , et que je ne suppose pas qu'on ait rien changé aux bienséances.

La pudeur de ces mystères ne s'aflranchissoit de ses voiles qu'en prenant ceux du deuil et du veuvage , et c'est alors seulement qu'on permettoit à la douleur du survivant l'effusion respectueuse et délicate d'un sentiment longtemps caché !

^^ £h bien , raison de plus ! fantastique , morbleu! fantastique s'il en fut jamais !

Fantastique si vous le voulez : fantastique, puisqu'il le faut!

BT LA VOUYELLB MARGUERITE. 89'

Hélas! je ne demanderois pas mieux; je voudrois! Men en trouver dans mes soavenirs^ du fiintastique \

£h! que n'aurois-je pas éckangé contre un peu de fantastique , surtout quand j'ai connu le vrai de ce monde « quand rexpérience me l'a iait perceiroir et absorber par tous les pores?

Du fiintastique, mon Dieu! mais j'aurois donné dix ans de ma vie , et j'aurois fait un grand marché, pour la rencontre d'un sylpbe, d'une fée, d'un sorcier, d'une somnambule qui sât ce qu'elle disoit , d'un idéologue qui se comprit ; pour celle d'un gnome aux che^ TOUX flamboyants , d'un revenant à la robe de Cambre de brouillards, d'un follet grand comme rien , du diablo-tin le plus succinct de corps et le plus pauvre d'esprit qui ait jamais grêlé sur le persil depuis le diable de Papefiguière.

Pas possible , monâeur ! s'il y avoit eu du fiintastique à trois mille lienes à la ronde, il auroit été pour moi ; mais il n'y en avoit pas !

Et je ne sais ce qui seroit arrivé de ma foi poétique dans le monde merveilleux , si je

90 LB irooTBAr faust

n'avois cédé un jour à Pétfange idée que je vous disois, celle de me donner au diable.

C'est, à parler franchement, une résolution un peu dure , mais elle simplifie admirablement la question.

A Fépoque dont je parle j'aurois été bien fâché de ne pas passer pour un mauvais sujet; d'abord parce que c'étoit la mode, et puis parce qu'il est agréable d'occuper les femmes qui ne s'occupoient jamais que des mauvais sujets.

Je m'étois donc fait mauvais sujet, et j*ei. avois pris les licences au grand regret de mon excellent père, qui payoit chèrement mes professeurs pour me faire prendre des licen-^ ces plus honorables; mais je dois le dire tout de suite, afin de prémunir le lecteur contre l'infailible dégoût qui s'attache à la renommée de Lovelace et de M. le chevalier de Faublas, oh! je n'étois rien de pareil; j'en avois bien garde , vraiment. Vous ne trouve^ riez pas dans toute mon histoire trois pages qui puissent faire envie aux bonnes fortunes de votre valet de chambre , si vous en aret ma , ce que je ne vous souhaite pas , car c'est un grand embarras.

ET LA irOQTELLB XASGITIUTB* 91

J'élois mauvais sujet mm préjudice de la Borale et du sentiioent, mauvaïi sojet tinoré peur Krat ce qui peut imposer le respect, pour tout ce qui peut effaroucher la bienséance, un de ces conquérants à Paasiable, qui ne tentent leurs iuTasious que dans les pays de IXHine Tolonté.

Cependant on savoit que j'étois mauvais su* jet, parce que j'étois mauvais sujet à découvert, libertin affiché, séducteur en titre de Umt ce qui vouloit être séduit, et cela pour me £iire honneur.

A cet énorme déCaut près, j'ose dire que personne n'avoit des principes plus arrêtés Biir les mœurs , et que je les portois en tout at partout à uu degré d'observance judaïque , dout la combinai-son, incroyable avec mes désordres expansifs, n'avoit pas de nom de mon temps.

On pourroit appeler cela maintenant de la débauche éclectique, un libertinage doctrir aaire, mais ce n'est pas la peine, parce que cela ne se rencontrera plus; les jours sont devenus trop mauvais.

Pour faire comprendre ma philosophie,

W liB NOVYBAU FAUST

car c'étoit une philosophie st on yent ^ il laul mettre l'exemple a côté de la définition , et j'ai peur encore qu^on ne me comprenne pas.

L'idée de porter un moment de trouble dans un cœur innocent que la société me refusoit, l'idée de relâdier le moins du mond«, par un effort criminel , un Hen que la société aToit formé , auroit suffi à me faiVe subir une anticipation très- réelle des maux de l'enfer.

Je me serois sauvé de Glarens au premier sourire significatif de Julie d*Étanges , de peur de ses acres baisers.

J'aurois laissé mon manteau dans les mains de la jolie épouse de Putipbar, eût-il valu celui d'Élie , par qui on devenoit prophète ; mais rien ne m'arrêtoit pour goûter un fruit qui avoit perdu sa fleur , et qui étoit tombé de sa branche nourricière sans être recueilli par la main dédaigneuse du jardinier.

— Ma foi , disois-je , il «st agréable et doux, et je le savoure sans en faire tort à personne.

De sorte que si le maître s'étoit trouvé là de fortune , j'aurois pu répondre" à ses reproches : — Pardon , maître \ je ne maraude pas J c'est que je glane.

ET JLA KOUVSLK HA&GUBRITE. 9\$*

Et celle conviction m'a-t-elle procuré l'inappréciable sécurité de cœur , qui est la première récompense de la vertu.

Voilà précisément pourquoi j'étois alors un mauvais sujet et ce qui m'avoit fait appeler maître sujet par excellence, comme un véritable prototype de Pespèce,

Je viens de dire de moi des choses si flatteuses, que j'ai quelque pudeur d'y ajouter encore.

Cependant t je me le dois à moi-même, comme on dit, pour l'exactitude de ce récit, qui est presque la seule chose du genre mer^ veilleux que j'aie écrite: la seule chose merveilleuse^ c'est une autre affaire, et cela dépend des goûts.

Le plus extraordinaire des résultats de mon système , c'est que j'avois fait des élèves parmi de bons et dignes jeunes gens de mon âge , nés avec une singulière aptitude à la perfectibilité , et que j'étois heureusement parvenu à détourner du crime par la facilité

du vice , en attendant que mes leçons portassent de meilleurs fruits et les convertissent tout-à-fait

Une vingtaine d'années après , o'étoient des hommes-modèles.

94 LB VG0lEàV WkWt

Le temps n'y a pas nui , mais e^est peut-être à moi qa'ils doivent de n'avoir point de re*. mords, douce et précieuae allégeance fionr lenr vieillesse.

Je ne sais pourtant comment cela se isisoit, mais les femmes de bonne compagnie now avoient en exécution.

L^ premier de mes acolytes s'appeloît Amendas.

G'étoit mon Meutenant en pied, mon ménechme ^ mon alter ego dans toutes ces afibires de eœuF' où le cœur n'est pas intéressé, qui se multiplient par le seul acte de la volonté, qui se ccmpliquent par les moindres condescendances de la politesse « et qui réduiroient un pacha sans auxiliaire à se rendre de guerre lasse en huit jours.

Amandns étoit à la vérité un joli garçon complet.

Avec une tournure à peindre, un jargon à étourdir, une suflK-sance accablante, il jouoit tons les jeux dans la perfection , et ne jouoit jamais sans perdre ; montoit à cheval comme un centaure , et se rompoit quelque membre tous les mois ; tiroit dse armes comme SaiYit-

ET LA 9<M}YBUiB MABfiVEBJTE. W

HeQvgeg^ et aortoaA régutièremeiit de ses duels ayeo un bras en écharpe.

Béntier d'une asses beUe fortuaeil l'avoit dissipée en six mois , ce qui pvouve beaucoup d'esprit^ et il troiiToit encore des dettes à bkre , ce ^«i prouve bien davanlage.

Enfin il n'y avoit qu'un eri sur son coaipte fuand il traversoil nft salon ; c'^t qu'Àrea»dus ét^l Gharinant.

Ainaadiis n'aveît pas le saais oMnœun.

L'excellente éducation d'Amandus a?oit été néglifée sur un poiat que certaûis esprits i8«tiaiaQs tiennent pour oapitsd.

U y a 4es taches dans le soleil.

Soit incapacité I soki préoccupation, Amaadus n'aToit jamais pu apprendre à écrire.

J'incline à croire que c'est parce qu'il n'en seotoîtpaBla-néAesnté, et 43e dédain eache «ne idée bien philosophique.

Ce n'est pas qn'Amandus n'eût écrit, s'il Mrpit Tonla, mais il «iir<Ht mieux yaln qu'il n'écrivit point.

Ce -n'est pas qu'Amandus n'eût une orAographe à l<û , tant s'en fiint !

Elle étoit si bien à lui que personne n'aroit

"96 LB KOUTEAU f AUST

rien à y prendre : à y reprendre, je tie dKs pas.

Si je TOUS disois que c'étoit l'orthographe de M. Marie, qui sera Tan prochain celle «le rAcadémie , vous me répondriez 'saiis

doute qu'il n'y a pas grand mal à écrire comme l'Académie, surtout si vous êtes de l'Académie, comme cela peut arriver à tout le monde; mais ce n'étoit pas l'orthographe de l'Académie, c'étoit l'orthographe d'Amandus, une orthographe miraculeuse !

Amandus s'étoit avisé, au contraire de M. Marie, que le génie de réécriture consistoit à déguiser le mot parlé sous toutes les figures qu'il avoit vues éparses dans son syllabaire.

A lui , sur tous les articles , sur tous les pronoms, sur toutes les particules, toutes les lettres très parasites de la dernière personne du pluriel des verbes ; à lui l'accent sur les lettres muâtes ou ^toniques ; à lui le tréma ^ur les diphthongues , à lui l'apostrophe au milieu des mots , à lui de belles majuscules ornées , et des virgules , bon Dieu , des virgules partout ! jamais on n'a vu tant de virgules! — Dans les

ET JjJL iro1]YELLB MARGUERITE. 97

habitudes de l'amour vulgaire dont j'ai parlé , cela ne tiroit pas à conséquence ; la plupart de nos héroïnes ne savoient pas lire, mais si ç'elles avoient su lire , elles auroient été dans un cruel embarras!

Il y a voit cependant des occasions difficiles , des chances de notabilités galantes, dans lesquelles je devenois d'un immense secours avec mon orthographe triviale que je n'avois pas jugé à propos d'enrichir de toutes ces magnificences.

Le seul des amis d'Amandus qui lui fût resté fidèle depuis qu'il étoit ruiné , je me dévouai bravement à l'interprétation de ces hiéroglyphes dont l'impénétrable obscurité feroit tressaillir l'ombre savante de GhampoUion.

Je venois de quitter l'hébreu , je me mis à l'Àmandus ; je réussis à le lire assez couramment au bout de trois ou quatre mois , et je me hasardai enfin à mettre mes propres idées à la place , quand un texte scabreux et rebelle déroutoit mon érudition ou fatiguoit ma patience.

Les traducteurs prennent souvent le même parti quand ils n'entendent plus leur auteur» n. 9

98 LE nOUYBAV FAUST

Aniandtts, dépouillé de son luxe grammatical , copioit ensuite mot pour mot et lettre pour lettre , comme l'Homère de l'anthologie sous la dictée d'Apollon.

La comparaison est un peu fière, mais elle n'est pas trop disproportionnée.

Ce temps , je l'avouerai , ne fut pas perda pour mes études , car j'appris ainsi à tourner convenablement une lettre d'amour, et je m'étois obstiné jusqu'alors à n'en pas écrire une seule.

Les écrits restent.

Nous ne fréquentions pas ce qu'on appelle la mauvaise société, mais la nature de nos occupations nous conduisoit rarement dans ce qu'on appelle la bonne.

yoyageurs nomades au milieu de la vie, nous plantions tous les soirs notre tente av^iturière entre deux mondes auxquels nous par* ticipions également , retenus au premier par les liens de l'éducation et de l'babitude , rappelés à tout moment vers le second par des plaisirs commodes et des conquêtes sans alarmes.

Si la topographie de ce double hémisphère ne vous est pas exactement connue , j'aurai l'a-

ET LA KOVYELLE MARGUJUTE. 99

vaDtage de vous apprendre que le point contingent en est occupé par le théâtre , et pour mieux caractériser la localité, par la galerie des premières dans les bonnes villes de préface.

A peine la toile étoit levée d'une part qu'une douzaine d'yeux noirs ou bleus — je parle des scènes d'ensemble — venoient nous chercher sur notre divan , et nous accueillir de délicieux reproches et de séduisantes promesses.

Le regard furtif d'une beauté qui soupироit à la cantonade avant de faire son entrée nous épíoit en tapinois derrière le manteau d'Arlequin , ou jaillissoit par éclairs à travers les énormes bâillements d'un châssis mal ajusté, entre deux touffes de roses, en toile peinte.

Elle entroit enfin en déployant les richesses d'un gosier de rossignol , ou de tout autre gosier qu'il vous plaira de mettre à la place de celui-là.

Elle entroit aux murmures flatteurs d'une assemblée qui sembloit n'applaudir que pour nous, car nous remportions la moitié de toutes les ovations.

272SiSi^

100 LE NOUVEAU FAUST

Il me semble que nous avons aussi quelquefois notre part dans les sifflets, mais il faut savoir s'accommoder aux circonstances.

Je me crois même sûr que j'étois de nous deux le plus intéressé dans les disgrâces, parce que mon caractère impatient et mobile me rendoit fort chanceux , mais nous partagions en frères , Amandus et moi , et nous ne comptons pas.

Il me souvient , sans aller plus loin , que ma mauvaise destinée m'avoit imposé ce moislà une Bugazon de cinq pieds sept pouces et d'un embonpoint à l'avenant, mieux taillée pour le frac surdoré du tambour-major des Suisses que po^ur le corset des bergères.

Quand elle jouoit Babet , — tudieu , quelle Babet ! — et qu'il lui arrivoit de me foudroyer d'une œillade aimable , en fouillant un panier de vilaines fleurs avec de grosses mains , et en chantant d'une voix heureusement plus déliée que sa formidable personne ,

C'est pour toi que je les arrange

oh ! vous pouvez m'en croire ! j'aurois béni le

ET LA KOirVELLB MARGUERITE. 101

poignard bienfaisant qui seroit yenu me percer le sein !

Hais qu'y faire ?

C'étoit une des conditions essentielles de mon bonheur, parce que c'étoit une des sauvegardes inexpugnables de mon innocence.

J'ai oublié de dire qu'elle étoit fort laide, mais elle louchoit horriblement.

L'autre partie du monde étoit dans les loges , et ceci est fort clair si l'on a eu la complaisance de suivre ma métaphore.

Les loges, notre moralité nous défendoit d'y regarder , mais non pas d'y voir , et à force d'avoir vu ce qui est bon à voir , on y regarde.

C'est qu'il y avoit alors dans une des loges de ce petit théâtre d'une petite ville , et je ne vous dirai pas au juste quelle ville c'étoit , sinon que vous êtes parfaitement libre de la chercher à l'ouest, il y avoit, dis-je, dans la troisième loge de droite une de ces figures d'ange qui font damner les hommes et rêver les saints.

Je ne sais pas peindre , mais vous peignez à merveille quand vous avez une palette.

1^2 LE TfOUTKAU FAUST

Mettez seize ans, une tailie de roseau, une peau blanche et cependant animée^ sous laquelle le sang circule comme un esprit de vie, colorant tout et ne rougissant rien , des che-> veux blonds qui se fioonnent comme une vapeur sur des épaules où le regard coule comme feroit la main ; relevez cela de je ne sais quoi de pur et de céleste qui ne peut pas ^se décrire, dé traits qui auroient forcé le sculpteur de la Vénus à se couper la gorge avec son ciseau, et d'un regard large et bleu qui enchante comme le ciel, et qui brûle comme le soleil , vous n'aurez pas d'idée de la millième partie des perfections de Marguerite.

Marguerite avoit perdu fort jeune son père et sa mère.

La pauvre petite étoit restée avec quatrevingt mille francs de rentes aux soins d'une tante maternelle , veuve encore agaçante, qui passoit de si peu la quarantaine que ce n'est pas la peine

d'en parler , et qu'on n'accusoit pas d'être insensible aux soupirs d'un cœur bien épris.

Je m'en étois trouvé très-vivement et même

ET LA KOUYBLbB MAEGOEBITE. 103

très-signifibativement amoureux un ou deux ans auparavant — c'est de la tante que je parle — et oela m'avoit coûté je ne sais combien de mortelles heures de projets, d'angoisses et d'e«pérances , mais sans autre rc^ultat , parce que cette passion ra'étoitjustement survenue la veille du joar auquel remonte l'ère mémorable de mes amours philosophiques.

Depuis, je n'y avois pas pensé une fois, même dans ces moments extatiques où Tame se berce entre deux sommeils , et mon imperturbale mémoire , si fidèle au nom des mouches et des papillons , auroil peut-être perdu jusqu'an nom de la tante , si la tante n'avoit pas eu de nièce.

Je n'ai pas besoin de dire que l'âge et l'innoeence de cette charmante en&ni — c'est de la nièce qu'il est maintenant question -^ jetoient entre elle et moi un espace infranchissable.

Quatre-vingt mille francs de rentes , c'étoit Uen pis! j'en avois à peine le capital en passif.

— Tu manques à nos conditions, me dit un jour Amandus , tu regardes aux loges !

— Comme les enfants morts sans baptême regardent le ciel depuis les limbes , lui répon-

dis-je , et sans appeler de si haut un regard pour un regard.

D'ailleurs , j'ai mes raisons, et je ne t'en fais pas mystère.

Le temps marche impitoyablement, pendant que nous croyons éterniser le présent dans quelques heures de folie»; et , tout jolis garçons que nous voilà , nous risquons fort de vieillir aussi bien que les sept sages de la Grèce.

Tu as encore en perspective une assez douce vie à couler entre les aimables loisirs de la paresse et le galant exercice de la chasse au renard dans les halliers de la Yulpinière , si ton oncle , désarmé par une conduite plus exacte, veut bien te laisser à sa mort , qui ne se fera pas attendre long-temps, son castel délabré, son colombier et ses broussailles.

Moi , je n'ai ni oncle , ni castel « ni colombier , ni broussailles , ni renards en espérance : trop heureux quand mes créanciers se seront partagé mes tristes dépouilles , de trouver un public d'assez bonne composition pour lire mes romans , et surtout pour les acheter !

J'ai donc besoin de m'inspirer de quelque

ET LA KOUYBLLB MARGUERITE. IOS

type qui vire à jamais dans mes souvenirs, de rêver , de caresser , de nourrir dans ma pensée quelque adorable figure, et , quand je la rencontre , je la prends.

— La petite Marguerite, dit Amandûs, en épanouissant son binoche et en le tournant effrontément sur cette figure divine devant laquelle ma paupière s'abaissoit d'admiration et de respect.

C'est qu'elle est véritablement angélique, divine , presque inimaginable , une apparition , un phénomène.

Ravissant privilège de Finnocence ! étrange sympathie des belles âmes !

Hélas ! mon vertueux ami ! quelle perle, quel diamant dans un comptoir de modistes ou dans un groupe de figurantes !

La fortune aveugle a tout gâté , mais elle n'en fait jamais d'autres.

Il faut avouer que la destinée fit une sottise bien amère de jucher ce minois délicieux dans un carrosse » au lieu de nous le montrer ce soir entre deux quinquets dans la coulisse des soupirs. —

Je frissonnai d'indignation....

La coulisse d^ soupirs étoit la quatrième à gauche.

— Eh bkn y. inspire -toi , reprit Arnaud us en appuyant sa tête sur mon épaule , et en s'étalant sur la banquette, à mon grand scandale » car Marguerite pouvoit nous voir.

— Inspire-toi de Marguerite , si cela te convient ^ car j'ai plus affi^ire que jamais de te» inspirations.

Fais des romans , Maxime, fais des romans. ** Le mien ^ si je ne me trompe, toache à ua dénouement heureux.

Mon oncle ne manque pas de bonne volonté pour moi , et je le sais décidé à m'assurer sa mince fortune le jour où je ferai mon premier acte de sagesse en me mariant honorablement.

— Te marier honorablement ! m'écriai-je. Y penses-tu, Aman-dus? penses-tu à te marier?

— Pourquoi pas? continua >t-il avec un éclat de rire. Me erois-tu incapable d'une idée grave et d'une ferme résolution ? — Mon Dieu , qu'Aglaé est mal faite aujourd'hui , et que sa toilette de mauvaise grâce est convenablement assortie à ses minauderies d'éléphant! — Il faut faire une fin, Maxime, une fin raison-

ET LA ROUTELLS MABCHIERITE. 107

nable , line fin sérieuse et très-sérieiise , quand on n'a plus d'argent.

C'est rayk de mon oncle et celui de la sagesse. Tu ne sais pas, toi^ ce que c'est que la sagesse^ mais cela te viendra. — Tiens, Toilà qu'elle chante faux, maintenant! — Inspire-toi donc pour me tourner une petite déclaration Inen expresse , bien passionnée, bien sincère; un aveu sans détour de mes ibiblesaes, de mes erreurs, de tout ce que tu voudras; je n'y regarde pas. Taille , trandie, augmente si tu peux, retranche si tu Tosesl Tu es ma conscience, tu es mon cœur, tu sais tout ce qui repose de tendresse et de bons sentiments dans ce sein fraternel qui bat contre le ti^i! — Remarques-tu cette possédée de Laure qui ne m'a pas perdu de vue de la soirée.... mais elle a beau se pincer les lèvres 1 il lui manque deux deuts.

— Encore seroit-il à propos, repris-je sans avoir égard à ses disgresnons , que j'eusse quelqu'idée de l'heureuse fille qui a fixé ton choix , pour assortir ma correspondance aux convenances de ta proposition. Est modus in rébus ;

sunì certi denique fines.,,,.

108 LE KOUYBAU FAUST

£t puis je ne devine pas....

— Il n'y a ni finesse ni rébus, Maxime; et si tu devinois, tu en saurois vraiment plus que moi stir l'avenir où je me précipite la tête baissée pour me sauver du présent.

Si tu devinois , je te prierois de me dire à qui je pense , et quel est l'objet auquel le premier de mes amours raisonnables s'est attaché.

Je ne te demande pas de deviner, de par tous les diables ! je te demande une circulaire gracieuse et formaliste en beaux termes, comme Télémaque ou la Princesse de Clèveê, qui puisse s'introduire sous l'adresse de tout le monde , un passe-partout épistolaire , un extrait de ton invention que je me hasarde à jouer à la loterie du mariage. Parle de candeur, de vertu , de beauté ; ne te mêle pas de la couleur des cheveux, parce que cela pourroit nous faire tomber dans quelques méprises.

Je copierai tout avec exactitude; la poste et mon étoile se chargeront de mes espérances , et mon digne oncle, qui veut absolument que je prenne une femme, n'aura rien à me reprocher quand je pourrai lui démontrer que j'ai été refusé par cinquante.
— Ou bien il en

ET LA KOUVELLB MARQUERITE. 109

viendra deux , trois y une douzaine , je ne sais combien; et alors tu choisiras tout de suite après moi , mieux que moi , peut-être I tu as la main si heureuse. — Le traître ! Aglaé chantoii cependant !

— Moil laisse donc, répondis-je avec aigreur , je n'ai pas le domaine de la Yulpinière !

— Eh quoi ! cette foible espérance te tiendrait-elle à cœur ? je vais la jouer contre ton cheval ou contre Aglaé , à la première rafle.

— J'ai vendu mon cheval hier ; je te donne Aglaé ce soir, si tu la veux; quant à la lettre, je la ferai si j'y pense. —

La correspondance alla son train, car, à ma grande surprise et à celle d'Amandus sans doute, il n'en fut pas pour les frais de son initiative.

Je ne jagebis pourtant de ses progrès que par ses importunités , car il étoit devenu discret , et je n'ai jamais été curieux.

Quand nous en fûmes aux grands parents , je tombai de mon haut.

LesdifiBcultésne procédoient plus que d'eux, et je m'abimois dans l'idée qu'il se fût trouvé II. 10

une femme assez intrépidement résolue pour croire aux incroyables serments d'Amandus.

Nous allions encore au spectacle , mais trèsrarement; Amandus surtout, qui commençât à garder, suivant sa promesse, un certain quant à soi fort respectable.

J'étois malheureusement retenu comme on sait par un autre lien ; ma colossale bergère n'aToit pas encore enfoncé les planches, et il ne s'étoit pas rencontré d'homme assez hardi pour me débusquer, quoique ce lût un beau temps de passage pour la cavalerie.

Je ne me seutois pas d'aise à l'arrivée d'un régiment de dragons , tout brillant d'épaulettes , de poussière et de gloire , dont

les chevaux piaffoient sous sa fenêtre.

Vaine espérance I les hussards les suivirent , et ces papillons de plaisir et de guerre qui butinent partout ne daignèrent pas effleurier Aglaé d'un coup d'aile.

Je comptai inutilement sur le courage éprouvé des cuirassiers : Aglaé conserva dans cette longue épreuve tous les honneurs d'une fidélité sans nuages et en fit valoir tous les droits. G'étoit une femme inexpugnable , une

ET LA irOUELLE BTikRGUERITE. 111

eoflstance à faire mourir. Sa vertn est de toutes les eofUrariétés que j'ai subies en amour celle qui m'a donné le plus d'envie de mo brûler la cervelle.

Je ne cherchois qu'un prétexte pour m'exiler à jamais du monde, et ce fut le plus pur de mes sentiments moraux qui me le fournit , au moment où je m'y attendois lé moins.

J'avois déjà remarqué que Marguerite faisoit plus d'attention à nous que je ne l'aurois toulu.

Cette préoccupation avoit même pris depuis quelque temps un caractère qui m'inquiétoit ^ l'expression d'un intérêt affectueux, d'tme sensibilité réTCuse , de ce jo ne sais quoi de isague, de tendre et d'idéal qui annonce an front pudique d'une jeune fille le développement d'un penchant secret. — « Infortune et désolation, me dis- je en moi-même! serois-tu « condamnée par ta mauvaise étoile , pauvre et « gracieuse enfant , à aimer l'un de nous deux ? « Ah ! je ne sera^ du moins pas complice de sa » rigueur ! Le temps des examens va venir , et

- je n'ai pas ouvert un livre pour m'y prépa-
- rer. Eh bien! je renonce pour le travail à i toutes ces déceptions passagères qu'on ap*

H) LB XIOOTBAU FAUST

» pelle des voluptés ^ Je lirai , s'il le faut , les » dix Tolumes de Jacobus Cujacius dans l'é-

- dition d'Annibal Fabroti, eum promptuariiê;
- je les lirai — korreseo referens — avant de
- m'oceuper d'une femme, et j'en prends à
- témoin l'ombre de Justinien ! > Là-dessus , je sortis de la salle , et je ren^^

traï chez moi pour expédier un congé définitif à Aglaé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette résolution m'afiranchit d'un grand fardeau.

Il y avoit probablement une assurance persuasive dans la communication cpie je fis le lendemain à mon père de ce nouveau plan de vie, car il me fit présenter Tinstant, pour reeonuoitre mes sacrifices, de sa bibliothèque tout entière, et du joli pavillon qui la contenoit.

C'étoient les deux choses qu'il aimoit le mieux après moi.

Je passai le jour à y disposer tout ce qui pou voit servir à mes études ou embellir mon exil volontaire , et je m'aperçus , à la satisfaction dont me comblèrent ces soins agréables, que le bonheur avoit plus d'un aspect.

ET LA ROUVÏLLS MARGUERITE. Itl^

Qae dis-je ! le bonheur pur d'une ame contente d'elle-même l'emporte sur nos bonheurs imaginaires par sa durée comme par son objet.

Je fus heureux jusqu'au 'soir : il ne m'en étoit jamais, tant arrivé.

Le soir je bâillai ; je regardai vingt fois à ma montre dans dix minutes; le premier coup d'archet ^e l'orchestre me poursuivait; le bruit presque aussi discord des loges ouvertes et fermées retentissoit dans mon oreille ; mes narines sollicitoient en vain dans un air, hélas l trop pur , le maussade arôme qui se compose de la vapeur des lampes fumantes et de l'exhar laison des essences.

Je demandois le délicieux regard de Marguerite à tous les at-tiques , à tous les lambris ; je le demandois à toutes les tablettes de ma bibliothèque y et mes yeux ne rencontroient que le Jaco-bus Gujacijs d'Annibal Fabroti.

« Je serois curieux, m'écriai-je enfin, de » savoir si ses regards étoient ponr lui — ou » s'ils étoient pour moi , — et comme il a em- » prunté ce matin une chaise de poste , il faut • lui en qu'il soit en voyage.

» Une meilleure occasion d'éclaircir mes

111 LB WOTJVBAU FAUST

» doutes ne se présentera jamais , et je n'en » serai que mieux confirmé , quel que soit le » résultat de cette épreuve , dans les raison- • nabi es desseins que j'ai formés.

• Je traToilleraï demain ! »

Cette fois-là je n'eus pas à m'y tromper : je TOUS le déclare avec toute la suffisance que peut inspirer à un sot la plus inespérée des aubaines de l'amour : ces regards, ils étoient pour moi , pour moi seul ! Vous me direz que j*étois seul, et que, semblable à ce fossile mer- Tcilleux dont les pores amoureux de la lumière en recèlent encore quelques pâles atomes longtemps après le coucher du soleil, je n'étois peut-être pour Marguerite que la pierre de Bologne d'Amandus.

Cette idée ne me Tint pas; et puis, d'ailleurs, si je m'y oonnoissois , et quel homme ne croit pas s'y connohre, il y avoit dans l'expression intelligente et significative de cette physionomie céleste une pensée qui ne pouvoit se rapporter qu'à moi, et qui n'at- tendoit que de moi l'échange d'une pensée.

J'essayai , je frémis de comprendre, je m'armai d'un courage héroïque, et je m'enfuis la

ET LA IfOUVBLLLE MARGUERITE. î 1 iv

mort dans le cœur , à force de me croire heureux!

— l^on , non ^ Marguerite ! je ne violerai pas le sanctuaire de i<m ame innocente pour y allumer ou pour y entretenir une passion qui nous perdrait tous les deux

Non , je ne transplanterai pas dans le stérile désert de ma vie ta tige si fraîche et si délicate avec ses fleurs embaumées !

Et cependant quel autre que moi t'aimera comme tu dois être aimée !

J'aurais été l'autel de tes pieds, la harpe de tes soupirs, le vase de tes parfums ! j'aurais brûlé devant toi comme l'encens! je me serois*anéaiiti dans un rayon de tes yeux comme une goutte de rosée dans les feux du midi !

Oh ! ne crois pas que j'eusse dénoué les cordons de ta robe virgineale avec des mains d'homme! je me serois purifié au cratère d'un volcan avant d'approcher de toi , et mes lèvres elles-mêmes ne se seroient collées à ton sein qu'à travers un voile, de crainte de le profaner,..

Mais tu es riche, Marguerite, et il n'y a point d'événement possible qui puisse te dé-

Ï16 LK ICOUVEAU FAUST

pouiller assez complètement de tant de biens inutiles pour te réduire à l'égal de ma fortune ! Tu ne serois encore que trop audessus d'elle et trop digne des rois !...

Non , Marguerite , non , je ne vous reverrai

jamais — à moins que le diable ne s'en

mêle. —

En finissant cette a|>ostrophe poétique , dont la fin triviale gâte un peu le commencement, je tombai d'accablement dans mon fauteuil, qui étoit pat bonheur souple, élastique et profond.

Bine alluma sur mon bureau trois bougies , luxe inaccoutumé de mes nuits , qui me^ témoignoit par une preuve de plus la satisfaction de ma famille , et je restai livré à ma studieuse solitude.

Je me penchai un moment sur mon balcon.

Le ciel étoit limpide comme un lac , éinailé comme une prairie.

On entendoit à peine le souffle de l'air dans les rameaux de mes jeunes arbres , et il sembloit ne les traverser, en se jouant, que pour en rapporter des émanations suaves.

Le rossignol chantoit dans le lointain ; les

ET Là. KOUVELLB HARGUEBITE. 117

phalènes bruissaient doucement en valetant sous les feuilles.

C'étoit une belle soirée pour un autre amour que celui qui m'étoit connu, un magnifique empyrée dont j'aurois voulu parcourir le»

sphères innombrables avec la rapidité des feux qui s'y croisoient de toutes parts , mais dont mon ame ne pouvoit pas plus sonder la pro« fondeur que mes yeux.

Je fermai tout pour me délivrer de ces disk traction» immenses-^ et je m'assis, dans l'intention de me mettre tout de bon à la besogne , après avoir laissé tomber un dernier sourire de satisfaction sur l'admirable ordonnance de mon cabinet.

Sa description n'est pas moins nécessaire ici que la carte du Latium à l'Enéide de Yir* gile.

Mon père avoit iisît oonstruire ce pavillon , dans des temps plus heureux , entre sa cour et son jardin, au-dessus d'une vaste allée-cochère, qui auroit pu aisément remiser dans.

ses flancs spacieux le cabriolet que je n'eua jamais.

Tout le bâtiment ne oontenoit qu'une lon-

gue chambre en parallélogramme , éclairée à Test et à l'ouest par des fenêtres ogives, et qui s'ouvroit au midi sur un jardin de peu d'étendue, mais assez bien eonçu dans sa distribution.

Ce point étoit le seul par lequel on pût arriver à ma chambre, soit qu'on y vînt de la cour, soit qu'on y entrât du jardin, ce qui n'étoit pas difficile , son étroite enceinte com* muniquant de toutes parts et par des portes toujours ouvertes aux larges enclos de nos.

voisins.

C'étoit entre d'excellents vieillards , accoutumés à se voir depuis l'enfance, le rendezvous philosophique d'Académus et de ses amis..

Le double escalier tournant qui conduisoit au balcon n'avoit pas plus de six ilegrés, parce qu'il s'élevoit d'une terrasse.

Le second des côtés étroits du carré long qui faisoit face à l'entrée étoit occupé par mon lit, couchette modeste de l'étudiant , autour de laquelle s'arrondissoit en cloche le rideau blanc aux longs plis, passé sur une flèche dorée.

Tout le restS' de l'intérieur des murailles

ET LA NOIJVBLLE MARGUERITE

n'offroit rien à Tœil qui ne fût le dos d'un vieux livre.

Ma table noire, taillée, dans une plus petite proportion , sur la même figure que ce petit édifice monoïque dont le souvenir me charme encore , en formoit le juste milieu ; mais il restoit toute la place nécessaire pour circuler commodément autour d'elle, et pour en mesurer les quatre faces en vingt-quatre ou vingt-cinq pas, dans un espace de temps qui se précipite et se ralentit tour à tour, au gré des émotions du promeneur.

J'y fis bien du chemin ce jour-là.

Toutefois je m'assis , et , jetant négligemment la main derrière moi à la tablette ou s'appuyoit mon fauteuil , j'essayai d'en tirer le premier volume du beau Traité de la procédure civile , par Robert-Joseph Poihier, et je ramenai devantrai V Histoire des apparitions de D. Calmet, qui est , comme tout le monde le sait, un des meilleurs recueils de *Æcéties* infernales qu'on puisse lire.

La page étoit curieuse.

Je tournai six fois le feuillet,

« Quelle misère, pensai-je enfin, qu'un

> homme aussi docte ait pu donner à plein

• collier dans de pareilles balivernes , comme » une vieille femme de village , qui rêve es- « prits et démons en ramassant des feuilles

> mortes et quelques bouts de ramées à la H*

> sière des bois !

» Je voudrais bien vraiment que le diable » m'apparût , et il ne tient qu'à moi de Févo- » quer, puisque j'ai ici la Clavicule du roi

■ Salomon et Vefichiridion de Léon pape en « manuscrit authentique , héritage précieux » d'un dominicain de notre famille , qui s'est » servi mille fois de ce grimoire pour la déli-

- vrance des possédés.

> La conversation du diable en personne

- naturelle seroit aussi amusante et aussi in- » structive, si je ne me trompe, que celle de » Pothier et de Gujas ; et s'il est difficile d'ob- » tenir de lui cette faveur qu'Agrippa et Car-

- dan payèrent un peu cher, elle mérite au » moins d'être tentée par un esprit résolu. >

Cela dépendoit en effet d'un simplp acte de ma volonté; car j'avois justement ce méchant grimoire sous les yeux, entre mon écritoire et mon sablier.

ET LA NOUVELLE MARGUERITE. lâl

Je ne sais qui diable l'avoit mis là.

J'allongeai sur lui des doigts tremblants, comme si le seul contact du parchemin éraillé avoit dû fiaire passer dans mes sens quelque influence de malédiction.

Il n'étoit que froid , sale et grippé.

Je développai ses huit plis sans qu'il s'en exhalât le moindre atome de souffre ou de bitum:e brûlant.

La terre ne tressaillit point; la flamme de mes bougies continua de reposer calme et blanche sur ses lumignons bleus; mes volumes inébranlables restèrent endormis sous les doctes tissus de leurs araignées biiliophiles.

Je m'enhardis, j'essayai de lire, je lançai è haute voix dans l'air les formules solennelles de l'esprit de Python, dont je commençois à être animé, jusqu'à en faire résonner mes Titres innocentes, qui n'avoient jamais vibré sous de telles paroles.

— Mais c'étoit bien un autre grimoire que je ne l'avois pensé.

Je n'avois pas parcouru douze lignes du livre fatal que je me trouvai arrêté par des signes inintelligibles et vraiment diaboliques , II. 11

132 LE NOUVBA.U FAUST

par des symboles impénétrables et par des lettres innommées dans les alphabets de la terre , qui me coupèrent la parole..

Un autre auroit perdu courage à l'aspect de ces monogrammes hétéroclites, de ces hiéroglyphes de l'autre monde , qui pouvoient bien n'être, au bout du compte, que le caprice d'un charlatan de copiste.

Imprudent, mais décidé, je me campai fièrement parmi mes bougies, en m'écriant d'une voix énergique : \

« Venez à moi , saint et crédule Sperberus , » savant Khunrath, immortel Knorr Ton » Rosenroth! et toi, bon Gabriel de Gol- » lange, qui usa jadis une si digne vie à te » rendre l'indéchiffrable traducteur de l'in- » déchiffrable Trithème! Venez, et dévelop- > pez-moi ces mystères dont l'ignorance seule » peut s'effrayer !... »

Le diable ne bougea pas plus qu'auparavant , car il faut que j'en avertisse mes lecteurs : ce ne sont pas des noms de démons

que je viens de prononcer; ce sont tout bonnement des noms de cabalistes.

Pour la première fois jpeut-être , ces braves

ET LÀ IfOUBLLE MARGUERITE. 12^

aatears virent flotter leurs signet» jaunis sur des pages exposées au jour des flambeaux , et dont les angles rompus a?oient vieilli sur la poussière.

Je ne me sentis pas de surprise en comprenant , à travers ce long labyrinthe d'une folle science^ tout ee qu'il avoit fallu de loisir, de patience et surtout de bonne volonté , pour retrouver tant de langues perdues, sans en excepter celle des anges, qui est la plus sûre; mais la besogne ne m'épouvante pas quand elle m'amuse.

Je vins à bout de celle-là en vingt minutes, qui suffiroient pour savoir tout ce qu'il y a d'utile à savoir si on les employoit bien.

Je déclamai le grimoire nettement, et, j'oso le dire, sans fautes.

Minuit sonna comme je finissois, et le diable, qui est essentiellement rebelle, le diable ne vint pas.

Le diable vient fort rarement , il ne vient même plus sous la figure que vous savez , et cependant il ne faut pas s'y fier; car il a tout l'esprit nécessaire pour en prendre de plus se-

I^A LB KOUVEAIT FAUST

daisantes, quand il est bien sur d'avoir quelque chose à Y gagner.

« Il faut convenir, dis-je en rae repon- > géant dans mes cous-
sins, que j'ai joué gros »• jeu à cette- expérience d'étourdi.

» Quel embarras pour moi s'il m'étoit ap- 1 paru en me de-
mandant, suivant l'usage, ■ d'une voix creuse et terrible, ce que
j'exi- » geois de lui ? On ne l'appelle pas irapuné- » ment. Ses
questions veulent des réponse», ete » c'est une adverse partie
dont on ne se dé- » barrasse pas comme d'un plaideur mala* »
droit, avec quelque méchante fin de non- » recevoir.

» Quelle grâce aurois-je essayé d'impêtrer » de sa noire puis-
sance, en échange de ma » pauvre ame que j'avois jetée sur le ta-
pis de » la damnation , ainsi qu'un enjeu de peu de » valeur ?

» De l'argent ? A quoi bon ?

» Les cartes m'ont été si favorables cette a. semaine , que le
prix de mon cheval s'est » presque décuplé dans ma bourse ; une
pièce » d'or de plus n'y tiendrait pas, et je paye- » rois trois de
mes créanciers, si je le voulois.

ET LA irOUTELLE HitRGUERITE. 125

» Du savoir ?

> J'en ai plus qu'il ne m'en faut , sans » vanité , pour mon
usage particulier , et

> les honnêtes gens qui ont la bonté de » prendre un peu d'in-
térêt à mes succès » à venir ne se gênent pas de prédire qu'il » ré-
pandra sur mes ouvrages, si j'en fais

> jamais, un vernis pédantesque d'assez mau-

> vais goût.

» Du pouvoir?

» Dieu m'en préserve ! on n'arrive à en obtenir qu'au prix du repos et du bonheur.

» Le don de prévision , peut-être ?

« Avantage fatal , qu'il faut payer de toutes » les douceurs de l'espérance et de toutes les

> délices de l'incertitude ! le vague de la vie , » voilà ce qui en fait le charme!

« Des femmes et des aventures ?

» Ce seroit abuser de sa complaisance; le » pauvre diable ne s'est que trop bien exécuté

> sur ce chapitre-là.

* — Et cependant, continuai-je en sommeillant à demi, s'il m'avoit présenté cette

> jeune Marguerite , si fraîche , si déliée y si » blonde, si rosée...

It6 LE 50tJVEA.U FAUST

» Diable ! c'est une autre paire de manche», » comme disoit Bl. de Baffon....

» Si Marguerite, émue , palpitante , un peu » décoiffée^ une mèche de cheveux pendante » sur le sein , et le sein presque affranchi d'un » fichu mal attaché...

» — Si Marguerite, la belle Marguerite, » avoit tout à coup monté mon escalier d'un » pas furtif; si, arrivée à ma porte, elle y

» avoit frappé d'une main timide , qui désire » et qui craint d'être entendue, trois petits » coups discrets... tac, tac, tacî.... »

Je dormois à moitié , comme on sait , et je répétois vaguement.... tac, tac, tac... enm'endormant tout-à-fait.

— Tac, tac, tac... — Ceci, A merveille incompréhensible ! ne se passoit plus dans les ténébreuses régions de ma pensée assoupie.

Je le crus cependant un moment ; je me mordis les doigts jusqu'au sang pour m'assurer que je veillois.

— Tac, tac, tac... — On a frappé, m'écriai-je en grelottant de tous mes membres.

Ma pendule sonna une heure.

— Tac, tac, tac... — Je me levai , je mar-

ET LA 90UYELLE MARGUERITE

rhai précipitamment ; je rappelai , je recueillis nies esprits épouvantés.

— Tac, tac, tac... — Je m'armai d'une de mes bougies ; je m'avançai résolument du côté du balcon; j'ouvris le volet...

terreur ! jamais la nature n'a rien montré de plus ravissant aux yeux de l'amour ; je crus que je mourrois de peur.

C'étoit Marguerite, appuyée aux glaces de la porte, plus belle mille fois que je ne l'a vois vue , plus belle qu'on ne peut la rêver ; Marguerite, émue, palpitante, un peu décoiffée, une mèche de

cheveux pendante sur le sein , et le sein presque affranchi d'un fichu mal attaché.

Je me signai ; je me recommandai à Dieu ^ et j'ouvris.

C'étoit bien elle; c'étoit sa main douce ^ veloutée, délicate; c'étoit sa main tremblante que je touchai sans me brûler.

Je la conduisis, tout interdite, jusqu'à mon fauteuil , et j'attendis un signe de ses yeux pour m'asseoir à quelques pas de là sur un pliant.

Elle appuya son bras sur un des bras du

fauteuil , sa tête sur sa main , et voila son front de ses jolis doigts.

J'attendois qu'elle parlât; elle ne parla point; elle soupira.

— Oserois-je vous demander, mademoiselle, — c'est moi qui commençai , — à quel inconcevable hasard je suis im redevable d'une démarche si faite pour m'étonner?...

— Eh quoi! monsieur, reprit-elle vivement , ma démarche vous étonneroit! n'étoit-ce pas une chose convenue ?

— Convenue, mademoiselle, convenue, cela est vrai , quoique la convention n'ait pas été stipulée selon toutes les formes requises en pareil cas , et qu'elle soit loin d'être aussi positive et aussi valable en bonne justice que vous paraissez le croire; — Il survient des idées si étranges dans un esprit malade qu'un amour imprudent a égaré... Enfin, pour vous dire vrai , je ne comptois pas, du tout sur le bonheur... qui m'accable... —

Je ne savois plus ce que je disois.

— Je vous comprends , monsieur , le dénouement vous rebute de l'entreprise. Accoutumé à des plaisirs brillants , mais faciles, vous

ET LA IfOUTELLE HABGUERITE. 129

n'aviez jamais mesuré la portée des sacrifices du véritable amour...

— Arrêtez, MarguerUe, et n'outragez pas mon cœur.

La portée des sacrifices du véritable amour, je la eonnois... je m'en flatte!

(Je trouvois pourtant celui-là un peu fort.)

— Mi^is encore , pourquoi n'est-il pas venu ? pourquoi ne vous a-t il pa» accompagnée ! Il falloît au moins entre nous cet échange de paroles qui est la première condition du contrat synallagmatique.

Je ne sais pas si vous le savez.

— Après, m'avoir enlevée il m'a quittée au bas de l'escalier, et il ne viendra me prendre qu'au point du jour.

— Vous prendre ? ma chère enfant ; mais je vous prie de croire que je n'ai traité que pour moi... si j'ai traité.

Je le lui dirois bien s'il étoit là.

— Il n'a pas osé monter auprès de vous^ parce qu'il prévoyoit vos scrupules.

— Il n'a pas osé monter , dites- vous ? Pas, possible! je ne le croyois pas si timide.

— Je suppose qu'il a pu s'effrayer de l'irri-

180 LE NOUYSAV FAUST

tabilité de tos sentiments , et de hi délicatesse de TOS principes...

— Je lui en suis bien obligé ; cela fait toujours plaisir ; mais il faudra enfin que je le voie...

— Au le?er du soleil , dans trois on quatre heures d'ici.

— Trois ou quatre heures , dis-je avec ex-]!Hinsion, en me rapprochant d'elle...

Trois ou quatre heures , Marguerite !

— Et pendant ce temps-là , Maxime , repritelle avec douceur , en se rapprochant de moi , je n'ai d'abri et de protecteur que vous, puisqu'il faut que les portes soient ouvertes pour laisser passer sa chaise de poste.

— Ah ! il faut que les portes soient ouvertes pour laisser passer sa chaise de poste , répliquai-je, en me frottant les yeux comme un homme qui se réveille.

— Il vous auroit épargné l'inquiétude et la responsabilité du service que vous nous rendez à tous deux , si sa respectable mère n'étoit morte l'année, dernière d'une fluxion de poitrine.

— Attendez, mademoiselle, m'écriai-je en

ET LA IfOUTELLB KARGUERITE. 181

repoussant moQ pliant d'un coup de pied jusqu'à Tautre extrémité de mon cabinet , sa mère est morte d'une fluxion de poi-

trine ! mais de qui me parlez-vous donc ?

— Je vous parle d' Amandus , bon Maxime , d'Amandus, qui tous est si attaché et que TOUS aimez tant. — Puisque vous ignorez ces détails, vous apprendrez qu'il est venu me chercher ce soir à l'heure indiquée entre nous pour m'enlever de la maison de ma tante, parce qu'elle s'obstinoit à lui refuser ma main. C'étoit le seul moyen , vous en conviendrez, d'obtenir d'elle une résolution plus favorable; mais comme il y avoit soirée, la cour étoit pleine d'allants , de venants et de domestiques qui auroient épié notre fuite , et nous nous sommes sauvés par les jardins. A peine a-t-il vu votre croisée éclairée qu'il m'a dit avec joie : — Vois-tu-, Marguerite , le sage et studieux Maxime travaille encore; Maxime qui est mon frère, mon confident, ma providence; Maxime qui n'ignore aucun de mes secrets, et qui sera trop heureux, je connois son cœur, de te donner un asile jusqu'au jour. Monte et frappe avec assurance, Marguerite, pendant

132 LE NOUVEAU PAUST

que je vais tout disposer pour notre départ.

Là-dessus, il m'a quittée; j'ai monté, j'ai frappé plusieurs fois sans reproche... et vous savez tout.

— Je n'en sais que trop ; mais à tout prendre j'aime encore mieux cela qu'autre chose.

Le principal , Marguerite , c'est que vous puissiez être heureuse. — Vous avez donc une passion bien décidée pour Amandus ? —

C'est pour lui , n'est-il pas vrai ?

— Pour qui donc ? Je ne lui ai parlé que trois fois; mais il écrit avec une chaleur si pénétrante, avec une tendresse si persuasive!

il exprimait avec une énergie si passionnée les sentiments qu'il éprouvait pour moi, Amandus, mon cher Amandus!

— Attendez , attendez ! C'est de ses lettres que vous parlez ?

Et au même instant je m'arrêtai tout court, parce que j'allois dire , selon toute apparence , une sottise énorme.

Je méditai lyia pensée; je me réfugiai comme un personnage de mélodrame dans un à parte mystérieux.

« Pion, non, mon ami, dis-je au démon;

ET LA NOUVELLE MARGUERITE. ISS

» VOUS n'êtes pas entré par le côté foible de » l'amour ; vous n'entrerez pas , je vous le si- » gnifie , par celui de la vanité. »

— Vous trouvez donc qu'Amaudus écrit bien, murmurai-je avec une insouciance affectée en clouant ma langue entre mes dents ?

C'est qu'en vérité , pensai-je tout bas , elle est aussi spirituelle que jolie !

— Vous étiez distrait par une autre idée, Maxime , et ce n'étoit pas cela que vous vouliez me répondre.

— Votre observation est juste, mademoiselle. — Je faisais ce que vous auriez dû faire , souffrez que je vous le dise , avant de

prendre une résolution aussi hasardée , aussi téméraire que la vôtre !

— Et quoi donc ?

— Je réfléchissois. — Arnaud us perdoit la tête, et il y a bien de quoi, quand il s'est avisé de vous faire passer une nuit, belle et sage Marguerite, dans la chambre d'un écervelé de mon espèce, d'un homme sans principes, qui n'a ni foi ni loi, et qui a failli se donner au diable il y a une demi-heure, — d'un mauvais sujet enfin,

II

154 LE HOUYEAU FAUST

— Vous parlez trop rigoureusement, par ironie peut-être, de deux ou trois étonneries de jeune homme qui ne compromettent pas le caractère, et qui ne vous ont rien fait perdre dans . l'estime des honnêtes gens. Amandns, qui a quelques fautes du même genre à se reprocher, s'en justifie dans ses lettres avec une éloquence dont ma tante elle-même a été touchée, quoiqu'elle soit extraordinairement rigoriste.

Un mauvais sujet, Maxime i oh! vous n'en avez pas l'air ! —

— Je vous remercie, mademoiselle, de la bonne opinion que vous daignez avoir de moi.

— Mais cette entrevue longue, mystérieuse, embarrassante à l'excès, tranchons le mot, po|ii^ Ja vertu que vous voulez bien me supposer , est au moins de nature à rendre votre innocence

suspecte devant ce misérable vulgaire qui porte un jugement moins favorable de ma pureté juvénile; et je frémis pour vous d'y penser. Permettez, au nom de votre réputation , et par compassion pour la mienne, que je vous cherche une autre retraite jusqu'au matin. Je reviens à vous dans un roo-^

ET LA IVOUVBLLE MARGUERITE. 13è

ment , et je tous laisse maîtresse souveraine de toutes vos actions^ si ce n'est de sortir seule et d'ouvrir à quelqu'un.

J'attendois son consentement; je l'obtins et je fis mieux.

Je m'en assurai, ne varietur, en fermant la porte à double tour.

Ma résolution étoit prise, car j'avois les idées vives et soudaines du jeune âge.

G'étoit soirée chez la tante de Marguerite , je venois de raprendre, et les soirées de province sont d'une longueur démesurée sous tous les rapports.

Quand j'approchai, les derniers équipages s'éloignoient; je me glissai, leste et subtil comme un oiseau, entré deux laquais qui alloient fermer.

— Où va monsieur ?

— Chez madame.

— Tout le monde est parti.

— J'arrive.

— Madame se couche.

— C'est égal.

A cette réponse décisive il n'y avoit point d'objection , et dix secondes après j'étois dans

136 LE KOUVEAU FAUST

la chambre à coucher de madame, où je n'a* TOis jamais mis le pied , ni si tard ni si matin y quoique j'y eusse pensé quelquefois.

Le bruit que je fis la força à se détourner, comme elle alloit détacher, Bieu me pardonne! ravant-dernière de ses agrafes.

— Quelle horreur!... s'écria- t-elle. Vous, monsieur î — chez moi î — à cette heure ? — dans ma chambre à coucher ! ! ! sans être annoncé, sans égard pour les plus communes bienséances!...

— Gomme vous dites , madame ; je n'en connois point quand j'obéis à l'impulsion de mon cœur.

— Eh! monsieur, allez-vous en revenir à vos anciennes frénésies? Gardez, je vous en supplie, tout cet étalage de sentiments qui s'expriment avec tant de véhémence et qui s'oublient si vite , pour un moment plus convenable.

— Il seroit difficile , madame , de le mieux choisir , si j 'a vois à vous entretenir du sujet auquel vous attribuez ma visite , mais je suis appelé chez vous par des motifs plus sérieux et qui ne souffrent aucun retard.

ET LA NOUVELLE MARGVERITE

Au nom du ciel, continuai-je, en saisissant yi?eraent sa main ,
Glarice, écoutez-moi !

— Des motifs sérieux , dites-vous ! quelque résolution désespérée dont vous n'êtes que trop capable!.... Vous m'épouvantez, monsieur, vous me faites une peur affreuse !

Je connois vos emportements, j'ai des violences à redouter , monsieur , je vais sonner.

— Gardez-vous-en bien, madame, reprisje en m'emparant de celle de ses mains qui étoit encore libre, et en la contraignant assez brusquement à s'asseoir sur son canapé.

Ceci doit se passer entre nous , madame , dans le mystère le plus profond, loin de toutes les oreilles et de tous les yeux ; et c'est à vos genoux que je vous conjure de m'écouter un seul instant !

Nous n'avons point de temps à perdre I

— Malheur à moi, sanglota-t-elle d'une ' voix étouffée ; il faut que j'aie renvoyé mes

femmes!

— Elles seroient de trop, encore une fois, et si elles étoient ici j'exigerois qu'elles sortissent ; le moindre éclat vous perdoit.

— Mais c'est un guet-apens, c'est un assas-

sinat , c'est ud crirae inimaginable* — Honirtre, qu'exigei-vous donc ?

— Presque rien ; et si fous m'avies écouté y vous sauriez déjà ce que c'est. — Faites-moi seulement la grâce de me dire où est Marguerite ?

— Marguerite ? ma nièce ? quelle étrange question ! — Qu'a Marguerite à démêler avec la scène outrageante que vous me faites ? — Marguerite se retire de bonne heure , surtout quand j'ai du monde. — C'est une des pratiques scrupuleuses de l'éducation tendre, mais régulière , que je lui ai donnée. — Marguerite est dans sa chambre , Marguerite est dans son lit ; Marguerite dort , j'en suis sûre comme de ma propre existence I

— Dieu, qui est le maître de tout, pourroit l'avoir permis , comme tant de choses inexplicables qu'il est impossible de nier , mais cela seroit bien curieux!

Au reste , voilà sa porte , si j'ai bonne mémoire : il TOUS est facile de vous convaincre qu'elle n'est pas sortie de chez elle , si eUe n'en est réellement pas sortie , et de nous tirer tous les deux d'un doute affligeant qui intéresse de

BT LA HOVVLLB MARGOBRITB. 189

plus près la responsabilité d'une tante que celle d'un Yoisîn...

— Éveiller cette enfant, Maxime, et Vé- Teiller quand il y a un homme dans mon ap*parlement !

— Oh ! que vous ne l'éveillerei pas, répondîs-je en m'assurant que ma clef n'étoit pas absente de ma pocbe.

Elle est , parbleu, bien éveillée, je vous en réponds , éveillée s'il en fut jamais ; et si vouf» la trouvez endormie dans son Ut, le diable en sait plus long aujourd'hui que du temps deJ). Galm^

Elle prit une bougie , entra , fit qudques pas, et revint juste à point pour s'évanouir sur le canapé.

Gomme je m'attendois à l'événement, je m'étois muni sur sa toilette d'un flacon de seU

Je détachai l'agrafe retardataire , je frappai légèrement sur dix doigts potelés qui se crispoient sous les miens , et j'en baisai l'extrémité plus légèrement encore avec toute la modestie dont je suis capable.

J'avois à cœur d'éviter l'attaque de nerfs, parce que l'attaque de nerfe tire en longueur.

<— Nous n'avons pas le temps de nous livrer à des émotions inutiles, trop belle et trop adorable Glarice ! — où diable va-t-on prendre ces choses-là? — les circonstances nous demandent une prompte résolution.

— Hélas ! je le sais bien ! mais à qui s'adresser , si ce n'est à vous qui avez pénétré dans cet horrible mystère, à vous, Maxime, le complice de cet attentat!... le coupable, peut-être !

— Ma foi non , dis-je en soupirant.

— Vous savez où elle est , Maxime ! vous le savez , mon ami ! vous ne pouvez le nier !.... rendez-la moi !

— Ceci, madame, est interdit à ma loyauté :

j'ai son secret, mais il ne sortira pas de mon cœur, et vous me mépriseriez si j'en abusois.

Ce que j'atteste, c'est qu'elle est sous la garde d'un homme d'honneur , qui ne la remettra que dans vos mains , quand vous aurez consenti à la laisser passer dans celles d'un époux, comme vous le devez, Glarice! Hier, c'étoit question, aujourd'hui c'est nécessité: voilà ce que j'avois à vous dire.

— Un époux ! Amandus , sans doute ! un fou ,

ET LA irOUYELLB HARGUERITB. 141

an débauché , un dissipateur! beau itiariage, en vérité !

— On ne se marie pas comme on yeut^ madame, quand on a été enlevée ; et Thomme qui passe à la légère sur ce scrupule , en considération d'une dot opulente , est mille fois pire qu'un fou : c'est un misérable.

Amandus n'est pas un personnage fort exemplaire, j'en conviens, mais un noble amour doit le corriger. — Mon cœur n'a jamais mieux compris qu'aujourd'hui la facilité de cette métamorphose. — Je ne crois pas ses dettes considérables ; c'est un homme d'ordre : depuis qu'il n'a plus rien , il est fort réglé sur sa dépense. Je sais da bonne part , car c'est lui qui me l'a dit , que la fortune de son oncle lui sera assurée au contrat de mariage. Le domaine n'est pas très-productif, mais c'est un beau pays de chasse. — Quant à la dot de la mineure, continuai-je , il est aisé de l'assurer contre les di- . lapidations d'un mari extravagant, par cinquante précautions que je me ferai un devoir de vous indiquer, aussitôt que j'aurai achevé mes immenses travaux sur Gujas , et cela ne sera pas long ; j'y passe les jours et les nuits ;

il y a quelques minutes que j'y travaillois encore.

L'alliance est , sous tout autre rapport , aussi convenable qu'on puisse le désirer , et les défauts mêmes d'Aroandus n'obscurcissent pas en lui des qualités brillantes et honorables : il est franc , loyal , obligeant , brave ! —

— Et il écrit à merveille ; il tourne une lettre dans la perfection , c'est une justice qu'il faut lui rendre.

— Comment, madame, vous daignez penser... c'est un effet de votre indulgence !

— Ne seriez- vous pas de cette opinion ? j'ai peur, Maxime, que vous n'en parliez par envie.

— Au contraire, madame, je m'en rapporte aveuglément à votre goût , répliquai-je en me reprenant : je souhaite seulement que vous ne lui trouviez pas , par la suite , le style un peu inégal. — Mais son style ne fait rien à l'affaire, si j'entends quelque chose aux bienséances matrimoniales : il s'agit ici d'autres précautions et d'autres convenances que les convenances et les précautions oratoires.

Vous jugerez en dix minutes de réflexion, et

BT LA NOUVELLE MARGUERITE. H

Fargence de la position actuelle ne vous en laisse pas davantage , de la nature des moyens à prendre pour détourner de votre mai-

son le scandale qui la menace.

D'abord ceci ne change rien à l'état de votre fortune.

Marguerite se formoit , comme vous voyez ; elle est très-avancée , mais extrêmement avancée pour son âge !

Il auroit bien fallu tôt ou tard vous décider à la marier , quand vous la verriez fille à se marier toute seule.

Oh! c'est une aimable enfant! c'est grand bonheur qu'elle soit devenue amoureuse d'un étourdi que sa vie passée soumet d'avance à toutes les concessions , au lieu de se jeter à la tête d'un homme d'argent ou d'un homme de loi. Le procès seroit entré chez vous par la même porte que le sacrement , si elle avoit eu le guignon de se passionner d'un avocat:

vous auriez été obligée d'y mettre du vôtre.

Je ne vous dis pas pour cela qu'on puisse se passionner d'un avocat : c'est une supposition. Avec Amandus, pas un embarras à subir! il est si coulant en affaires, ce digne

Amandus, qu'il y a des joars où il voas doniieroit acquit de toute la succession pour un rouleau de louis rognés ; encore seroit-il * homme à payer le notaire et à faire une grosse gratification au maître clerc : un caractère sublime !

D'un autre côté, la petite grandissoit à vue d*œil. Sa beauté d'enfant, qui est très-remarquable, auroit fini par afficher l'impertinente prétention de rivaliser avec la vôtre, et j'ai déjà entendu des sots se crier d'une loge à l'autre : « Cette jolie personne a dû se marier bien jeune!... » — Ils vous prenoient pour la mère !

— Fi donc ! Maxime , je n'étois pas encore en pension quand elle vint au monde !

* — A qui le dites-vous I — Enfin l'événement prononce, et je lui sais gré de mettre un terme à vos irrésolutions.

— Vous en parlez à votre aise ! l'événement , l'événement ! il ne sera pas connu si elle revient, et je compte assez sur votre discrétion....^

— Ma discrétion, madame, est à toute épreuve; — mais Marguerite ne reviendra pas, et l'événement sera ébruité demain.

BT LA HOUVBLLB MARGUBBITE. 145

Et si Marg;uerite revenoit, et que Téténement ne fût pas ébruité demain par hasard , il le seroit probablement d'ici à....

Permettez, continuai-je en feig;nant de supputer sur mes doigts, car ce n'étoit ici qn'ua effort d'imaginative , l'argument captieux de la péroration, recommandé par les rhétenrs...

Je me penchai ensuite à son oreille, et j*y chuchotai deux ou trois mots.

— Quelle horrible idée ! s'écria-t-elle en se laissant presque défaillir sur son coussin.

— C'est comme j'ai pris la liberté de vous le dire : le monde marche d'un pas effrayant !

— Monsieur, reprit-elle en se levant avec dignité , vous connoissiez la retraite de Marguerite: allez la chercher, et promettez-lui sur ma foi qu'elle sera dans quinze jours la femme

d'Amandus , puisqu'elle l'a voulu. — Eh bien ! TOUS n'êtes pas parti ?

— Sur votre foi, madame?... Que ne peuton y compter pour son bonheur comme pour celui des autres !

— Allez, allez, Maxime, baissez ma main, — et ramenez ma nièce. — Eh bien ! ne sor-

146 LE NOUVEAU PAUST

tez-TOus pas sans rattacher mon agrafe? je paroitrais à ses yenx dans un bel état ! —

Je reconduisis Marguerite après l'avoir convaincue par un nouveau plaidoyer de la sincérité des promesses que je venois de recevoir pour elle.

La tante fut austère mais raisonnable, la petite, respectueuse mais résolue.

Les choses se passèrent dans la perfection de part et d'autre ; Marguerite m'embrassa , je l'en aurois volontiers dispensée.

— Vous avez accommodé bien des difBcultés en peu de temps , me dit la tante en me reconduisant; vous êtes un homme admirable pour terminer les débats de famille ; j'espère que nous vous verrons à la noce ?

— Oui, madame, et nous y reprendront la conversation de cette nuit an momenjt où elle a commencé*

— Si vous le voulez... mais vous ne perdrez rien à la reprendre où elle a fini.

Gela étoit fort joli , mais il y a des mots délicieux qui perdent beaucoup de leur agrément à n'être pas mimés.

« Il faut convenir, dis-je en regagnant mon

ET LA NOUVELLE MARGUERITE

» pavillon, que j'ai en effet accompli dans » quelques heures de* entreprises d'intelli- » gence et des o&uvres d'héroïsme qui n'ont pas ■ beaucoup à céder aux travaux d'Hercule : — » D'ahord j'ai appris le Grimoire sans y man- » quer un mot ni une lettre, un esprit ni un » séphiroth ; secondement , j'ai marié avec son » amant, cpntre toute espérance, une jeune

> fille dont j'étois passionnément amoureux , » et qui ne paroissoit pas trop mal disposée » de son côté à me vouloir du bien, puis-

> qu'elle me faisoit la grâce de venir passer la

> nuit sans façon dans ma chambre à coucher;

> troisièmement , j'ai fait la cour à une femme

> de quarante-cinq ans , si plus ne passe ; — » quatrième- ment, je me suis donné au diable, » ce qui est à peu près le seul moyen d'expli- » quer comment je suis venu à bout de tant 9 de merveilles. » — Cette dernière idée me chiffonnoit tellement Tesprit au moment où j'achevois de tourner ma clef dans la serrure , que je n'eus pas la force de faire deux pas sur le tapis : je trouvai à propos à l'intérieur de la porte le pliant que j'y avois brutale- ment lancé en recevant la confidence inopinée de

Marguerite, et je m'y assis les jambes croisées, les mains croisées, la tête pendante sous le poids d'une méditation chagrine, en soupirant de temps à autre comme une âme en peine qui attend son jugement.

Mes paupières fatiguées de veilles et de soucis ne se soulevèrent que lentement. Deux de mes trois bougies étoient éteintes ; la dernière se mouroit en jetant çà et là des lueurs blafardes et vacillantes qui prétoient à tous les objets des mouvements étranges et des couleurs ou des ombres inaccoutumées. Tout à coup je sentis mes cheveux se hérissier sur ma tête, et mon sang se figer d'horreur ! Mon fauteuil étoit occupé comme celui de Banquo dans la tragédie de Macbeth ; il n'y avoit pas à en douter.

Ma première pensée fut de courir directement à l'apparition ; mais mes membres enchaînés par la peur refusèrent leur office à ma volonté impuissante.

Je fus réduit à mesurer d'un regard éfibré le spectre grêle, décharné, livide, qui étoit venu prendre la place de Marguerite, comme pour me punir du péché par une hideuse parodie des illusions qui l'avoit produit.

ET LA NOUVELLE MARGUERITE

— Ce devoit être effectivement un fantôme de femme, à en juger par les longues barbes de sa noire coiffure, sous laquelle se dessinoit confusément je ne sais quoi de vague et d'épouvantable qui tenoit à peu près la place d'un visage. —

De l'endroit où Ton auroit dû chercher les épaules dans la conformation d'une créature régulière, descendoient sur les deux bras du fauteuil deux espèces de bras minces et inarticulés qui se cramponnoient de part et d'autre à leur extrémité par une paire de griffes pâles dont l'éclat du maroquin relevoit la blancheur ; l'accoutrement de cette larve funèbre consistoit d'ailleurs dans le simple appareil

D'une beauté qu'on 'vient d'arracher au sommeil.

— Protection du Seigneur! m'écriai-je en élevant les mains au ciel, m'abandonnerez-vous dans cette terrible extrémité ! Ne daignerex-vous pas descendre par pitié sur l'infortuné Maxime qui a , sans le savoir et sans te vouloir, ô mon Dieu! appelé le diable en personne dans la maison de son père !

150 LE NOUYIAU FAUST

— Voilà précisément, ce que j'imaginois, répondit le fantôme d'une voix aigre , en 8e dressant de toute sa hauteur , et en retombant comme foudroyé sur le dossier !

Que le ciel ait pitié de nous !

— Sh quoi 9 Dîne , est-ce vous qui avez parlé ?

Par quel miracle êtes-vous ici, à Theore qu'il est ?

Dine , que j'ai nommée ailleurs sans la faire connoître , a\ oit été , un demi-siècle aujmrar vant, la nourrice de ma mère, et, du vivant de ma mère , elle ne l'avoit jamais quittée.

Depuis sa mort, elle étoit restée dans la famille , à titre de femme de charge et de gouvernante absolue.

J'aimois Dine tendrement.

— Je ne suis pas entrée ici par miracle , reprit Dine en grommelant; j'y suis entrée avec la double clef qui me sert à veiller à tons les soins de la maison , et à faire faire l'appartement de monsieur , dans son absence.

— Voilà qui est bien , ma bonne amie; mais on ne s'occupe guère de faire les appartements à deux heures du matin , et vous me

ET LA IFOUVELLB MARGUERITE. 151

permettez de dire, ajoatai-je en souriant , car cette péripétie m*avoit rendu un peu de con« fiance, qu'avec votre physionomie encore fraîche et votre air encore égrillard , l'instant est nngulièrement pris pour s'introduire chez un jeune homme qui a &it ses preuves de témérité.

— Il l&EaHoitbien, mauvais plaisant, puisque vous ne m'avez pas laissée dormir de la nuit! et quelle veille, sainte Vierge! un bruit d'imprécations à faire frémir ! plus de mots et de noms diaboliques qu'il n'y a de saints dans les litanies ! des lumières errantes qui se promènent, des esprits noirs et blancs qui tombent des nues dans le jardin , les esprits noirs qui s'en vont des deux côtés , les esprits blancs qui ouvrent vos croisées , comme pour prendre l'air, en fredonnant des romances de comédie, et le plus terrible de tous , qui vous emporte enfin sous mes yeux dans quelque purgatoire dont mes prières vous ont probablement tiré?

Maxime! qu'avez- vous fait?

— Tout cela s'explique à merveille , ma pauvre Dîne, et D. Galmet lui-même n'auroit

11§3 LE irOUTEÀU FAUST

cependant pas représenté ces hallucinations infernales avec plus d'énergie et de naïveté.

Mais puisque vous voilà réveillée, il faut que vous entendiez ma réponse, car vous êtes une femme pleine d'esprit, de jugement et d'expérience, et il n'y a que vous qui puissiez m'affranchir de mes scrupules.

Écoutez-moi donc avec attention , si vous ne dormez pas.

Je lui racontai là -dessus tout ce que je viens de raconter — et je suppose que vous ne seriez pas curieux de l'entendre raconter deux fois. —

— Je le lui racontai , dis-je, avec une componction si pénétrante et une inquiétude si sincère sur les résultats de ma faute, que le diable lui-même en auroit été touché s'il m'a- Yoit entendu.

Quand j'eus fini, j'attendis en tremblant la réponse de Dine , comme mon arrêt suprême.

Elle tarda si long-temps que je craignis que Dine ne se fût endormie pendant que je racontois.

Cela pouvoit arriver.

Enfin elle détacha solennellement ses lunettes qu'elle a voit mises préalablement pour suivre

ET LA TCOUVBliLE MARGUERITE. 153

le jeu de ma physionomie , à la clarté des bougies, renouvelées par ses soins depuis mon retour.

Elle en frotta un à un les verres à sa manche, les fit rentrer dans leur étui , et les remit dans sa poche — les dignes femmes de ménage qui se piquent de précaution et d'exactitude ne se séparent jamais de leurs poches. —

Ensuite elle se leva, et marcha en ligne droite au pliant où j'étois encore assis.

— Va te coucher, badin, me dit-elle en frappant doucement mes deux joues d'un petit coup de revers de sa main.

Va te coucher , Maxime , et dors tranquillement, mon enfant.

Non vraiment, tu n'es ^as encore damné cette fois ; mais ce n'est pas la faute du diable !

CHAPITRE I

zm KA&DOiroid.

Le kardoaou est, comme tout le monde lésait, le plus joli, le plus subtil et le plos aceort des lézards. Le kardouon est vêtu d'or comme un grand seigneur ; mais il est timide et modeste , et il vit seul et retiré; c'est ee qui Fa fait

156 LE SONGE d'or.

passer pour savant. Le kardouon n'a jamais fait de mal à personne , et il n'y a personne qui n'aime le kardouon. Les jeunes filles sont toutes fières quand il les regarde au passage avec des yeux d'amour et de joie , en redressant son cou bleu chatoyant' de

rubis entre les fentes d'une veille muraille, ou en faisant étinceler sous les feux du soleil les reflets innombrables du tissu merveillex dont il est habillé.

Elles se disent entre elles : • Ce n'est pas toi , c'est moi que le kardouon a regardée aujourd'hui » c'est moi qu'il trouve la plus belle , et qui serai son amoureuse. »

Le kardouon n'y pense pas. Le kardouon cherche ça et là de bonnes racines pour fé* toyer ses camarades et s'en goberger avec eux sur une pierre resplendissante, à la pleine chaleur, du midi.

Un jour le kardouon trouva dans le désert un trésor, tout composé de pièces à fleur de coin si jolies et si polies qu'on auroit cru qu'elles venoient de gémir et de sauter en bondissant sous le balancier. Un roi qui se sauvoit s'en étoit débarrassé là pour aller plus vite.

LE KARBOUON^ ' ÎÎ57

« Vertu de Dieu! dit le kardouon , vékî, » ou je me trompe fort^ quelque précieuse » denrée qui me vient à point pour mon hi- » ver ! Ce doivent être au pire des tranches de » cette carotte fraîche et sucrée qui réveille > toujours mes esprits quand la solitude m^ea- • nuie; seulement je n'en vis jamais d'aussi » appétissantes. »

Et le kardouon se glissa vers le trésor, non directement, parce que ce n'est pas sa manière , mais en traçant de prudents détours ; tantôt la tête levée , le museau à l'air, le corps tout d'une venue, la queue droite et verticale «omme un pieu ; tantôt arrêté , indécis , penchant tour à tour chacun de ses yeux vers le sol pour y

appliquer sa fine oreille de kardouon, et chacune de ses oreilles pour en relever son regard ; examinant la droite , la gauche, écoutant partout, voyant tout , se rassurant de plus en plus, filant un trait comme un hrave kardouon , se retirant sur lui-même en palpitant de terreur, comme un pauvre kardouon qui se sent poursuivi loin de son trou ; et puis , (out heureux et tout fier, relevant son dos en cintre , arrondissant ses épaules »

II

158 'LE soKGE »om«

tous les jeux de la lumière , roulant les plis de son riche caparaçon , hérissant les écailles dorées de sa cotte de mailles, yerdoyant, ondoyant» fuyant, lançant aux vents la poussière sous ses doigts, et la fouettant de sa queue. C'étoit sans contredit le plus beau des liardouons.

Quand il fut arrivé au trésor, il y plongea deux perçants regards, se roidit comme un bâton , se redressa sur ses deux pieds de devant, et tomba sur la première pièce d'or qui a'offrit à ses dents.

Il s'en cassa une,

Lekardouon silladédix pieds en arrière, retourna plus réfléchû, mordit plus modestement.

« Elles sont diablement sèches , dit-il. Oh ! » que les kardouons qui amassent ainsi des » tranches de carottes pour leur postérité » sont coupables de ne pas les tenir'dans un » endroit

humide où elles conservent leur » qualité nourrissante! Il faut convenir, » ajouta-t-il intérieurement , que Fespèce du « kardouon n'est guère avancée ! Quant à moi, » qui dinai l'autre jour, et qui ne suis pas, » grâce au ciel , pressé d'un méchant repas

LE KARDOUON. 159

« comme un kardouon du commun, je vais » transporter cette prOTcnde sous le grand » arbre du désert, parmi des herbes humec- » téés de la rosée du ciel et de la fraîcheur des » sources ; je m'endormirai à côté sur un sa- » ble doux et fin que la première aube yient » échaufier, et quand une maladroite d'abeille » qui se lève, tout étourdie, de la fleur où » elle a dormi, m'éveillera de ses bourdon- • nements, en tourbillonnant comme une » folle , je commencerai le plus beau déjeuner 9 de prince qu'ait jamais fait un kardouon. »

Le kardouon dont je parle étoit un kardouon d'exécution. Ce qu'il avoit dit, il le fit; c'est beaucoup. Dès le soir, tout le trésor transporté pièce à pièce rafraichissoit inutilement sur un beau tapis de mousses aux longues soies qui fléchissoient sous son poids.

Au-dessus, un arbre immense étendoit ses branches luxuriantes de verdure et de fleurs, comme pour inviter les passants à goûter un agréable sommeil sous son ombrage.

Et le kardouon fatigué s'endormit paisiblement en rêvant racines fraîches.

Ceci est l'histoire du kardouon.

CHAPITRE II

ZAILOU».

Le lendemain surTint dans le même endrpit le pauvre bûcheron Xaîloun , qui fut grande^ ment attiré par le mélodieux glouglou des eaur courantes, et par le frais et riant froufrou de la fouillée. Ce lieu de repos flatta tout d'abord la paresse naturelle de Xaîloun, qui étoit encore loin de la forêt , et qui , selon

16â LE SOflGB d'or.

son usage 9 ne se soucioit pas autrement d'y arriver.

Gomme il y a peu de personnes qui aient connu Xaîloun de son vivant , je vous dirai que c'étoit un de ces enfants disgraciés de la nature qu'elle semble n'avoir produits que pour vivre. Il étoit assez mal fait de sa personne, et fort empêché de son esprit; au demeurant, simple et bonne créature, incapable de faire le mal , incapable d'y penser » et même incapable de le comprendre ; de sorte que sa famille n'avoit vu en lui depuis l'enfance qu'un sujet de tristesse et d'embarras» Les rebuts humiliants auxquels Xaîloun étoit sans cesse exposé lui avoient inspiré de bonne heure le goût d'une vie solitaire, et c'étoii pour cela qu'on lui avoit donné la profession de bûcheron , à défaut de toutes celles que lui interdisoit l'infirmité de son intelligence; car on ne l'appeloit à la ville que l'imbécile Xaî* loun. — Les enfants le suivoient en effet dans les rues avec des rires malins, en criant :

« Place, place à l'honnête Xaîloun, à Xa^ loun , le plus aimable bûcheron qui ait jamaia manié la cognée , car voilà qu'il va causer de

seience aTec son cousin lekardouon dans les clairières du bois.
Oh! le digne Xaïloun! »

Et ses frères se retiroient de sou passage en rougissant d'une orgueilleuse pudeur.

Mais XaSloun ne faisoit pas semblant de les voir, et il rioit aux enfants.

Xaïloun s'étoit accoutumé à penser que la pauvreté de ses vêtements entroit pour beaucoup dans les motifs de ce dédain et de ces dérisions journalières, car aucun homme n'est porté à juger désavantageusement de son esprit. Il en avoit conclu que le kardouon, qui est beau entre tons les habitants de la terre quand il se pavane au soleil , étoit la plus favorisée des créatures de Dieu ; et il se promettoit en secret , s'il pénétrait un jour dans les intimes amitiés du kardouon , de se parer de quelque mise-bas de sa garde-robe de fête , pour entrer en se prélassant dans le pays , et fasciner les yeux des bonnes gens de toutes ces magnificences.

« D'ailleurs, ajoutoit-il , quand il avoit ré- » fléchi autant que le permettoit son jugement * de Xaïloun , le kardouon est , dit-on , mon » cousin , et je m'en aperçois à la sympathie

164 LE BONGB b'oR.

* qai iQ^en traîne vers cet honorable person- » nage. Puisque mes frères m'ont rebaté par » mépris, je n'ai point d'aussi proche parent » que le kardouon , et je veux vivre avec lui, ■ s'il me reçoit bien, quand je neseroisbon » qu'à lui faire tous les soirs nne large litière B de feuilles sèches pour son sommeil , qu'à » border

proprement son lit quand il fr'en- » dort , et qu'à chauffer sa chambre d'un feu

• clair et réjouissant, lorsque la saison devient » mauvaise. Le kardouon peut vieillir avant » moi, poursuivait Xaïloun ;. ear il étoit déjà » preste et beau que j'étois encore tout petit, » et que ma mère me le montrait en disant :

» Tienft , voilà le kardouon ! — Je sais , s'il plait » à Dieu, les soins qu'on peut rendre à un ma- » lade et les petites douceurs dont on l'amuse. » C'est dommage qu'il soit un peu fier \ •

A la vérité le kardouon répondoit mal aux avances ordinaires de Xaïloun. A son approche il disparoissoit comme un éclair dans le sable , et ne s'arrétoit que derrière une butte ou une pierre pour tourner sur lui de côté deux yeux étincelants qui auroient fait envie aux cscarboucles.

tAïi«ouif« 16S

Xaïloun le regardoit alors iVun air respectueux , en lui disant à mains jointes;

m Hélas^! mon cousin, pourquoi me fuyez- » TOUS , moi qui suis votre ami et votre com- » père ? Je ne demande qu'à vous suivre et à » vous servir, de préférence à mes frères, pour » lesquels je v<xudrois mourir, mais qui me » paroissent moias graci- qux et moins aimables • que vous. Ne rebutez pas comme eux votre

> fidèle Xaïloun ^ si vous avez besoin , par ba- M sard , d'un bon domestique. »

Mais le kardouon s'en alloit toujours , et Xaïloun rentroit en pleurant chez «a mère , parée que son cousin le kardouon n'avqit pas voulu lui parler.

Ce jour-là sa mère l'avoit cbassé en le frnjH pant de colère et en le poussant par lesopaules :

« Va-t-en, misérable ! lui avoit-elle dit, va » rejoindre ton cousin le kardouon, indigne 9 que tu e^ d'avoir d'autres parents ! »

Xaïloun avoit obéi à l'ordinaire , et il cherchoit son cousin le kardouon.

« Ob ! oh ! dit-il en arrivant sous Tarbre

> aux larges ramées , en voilà vraiment bien

> d'un autre... Mon cousin le kardouon qui

166 LB 809GB D^Oa.

» s'est endormi «ons ses ombrages, au oon- B fluent de toutes les sources, quoique cela ne » soit pas dans ses habitudes ! — Une belle oc- 9 casion , s'il en fut jamais, de causer d'affiirea » avec lui à l'heure de son réveil. — Mais que 9 diable garde*t-il là , et que prétend-il faire » de toutes ces petites drôleries de plomb » jaune, si ce n'est qu'il les ait préparées pour » rajeunir ses habits? C'est peut-être qu'il est » de nocés. Foi de Xaïloun 9 il y a des dupeurs » aussi au bazar des kardouons , car cette fer^ » raille est fort grossière à la voir , et il n'y a » pas une des pièces du vieux pourpoint de mon » cQusin qui ne vaille mille fois mieux. J'at-ten- » drai cependant qu'il m'en dise son avis , s'il » est d'une humeur plus parlante que de cou- » tume ; car je dormirai commo-

dément à cette » place , et comme j'ai le sommeil léger , je me » réveillerais aussitôt que lui. »

A l'instant où Xaïloun alloit se coucher , il fut soudainement frappé d'une idée.

« La nuit est fraîche, dit-il , et mon cousin » le kardouon n'est pas exercé comme moi à » coucher sur le bord des sources, et à l'abri des * forêts. L'air du matin n'est pas salubre. »

XAÏLOUN. 167

Xaïloun ôta son habit et retendit doucement flur le kardouon , en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas le réveiller. Le kardouon ne se réveilla point.

Quand il eut fait cela, Xaïloun s'endormit profondément en rêvant à Famitié du kardouon.

Ceci est Thistoire de Xaïloun.

CHAPITRE III

IB FAQUIB ABBOO.

Le lendemain , sunrint dans le même endroit le faquir Abhoc qui feignoit d'aller en pèlerinage , mais qui cherchoit dans le fait quelque bonne chape-chute de faquir. ,

Gomme il s'approchoit de la source pour se reposer , il aperçut le trésor , Tenveloppa du regard , et en supputa promptement la valeur sur ses doigts.

II. n

170 LE SOIfGB d'oB.

« Grâce inespérée , s'écria-t il , que le Diea

> très-puissant et très-miséricordieux accorde

> enfin à ma piété après tant d'années d'é- • preuves, et qu'il a daigné mettre, pour

> m'en rendre la conquête plus facile, sous la » simple garde d'un innocent lézard de mu- » railles et d'un pauvre garçon imbécile! »

Je dois vous dire que le faquir Abhoc connoissoit parfaitement de vue Xaïloun et le kardouon.

< Que le ciel soit loué en toutes choses, » ajouta-t-il en s'asseyant quelques pas plus

> loin. Adieu la robe de faqu^ir, les longs jeù- » nés et les rudes mortifications de corps. Je » vais changer de pays et de vie et acheter , au » premier royaume où je me trouverai bien, 9 quelque bonne province qui me rapporte t de gros revenus. Une fois établi dans mon » palais , je ne m'occupe désormais que de

> me réjouir au milieu de mes jolies esclaves, » parmi les fleurs et les parfums , et que de t bercer mollement mes esprits au son de leurs

> instruments de musique, en sablant des vins « exquis dans la plus large de mes coupes » d'or. Je me fais vieux , et le bon vin égaie

le cœur des vieillards. — Il me paroît seulement que ce trésor sera lourd à porter, et il siérait mal en tout cas à un grand seigneur terrien comme je suis, qui a une multitude de domestiques et une milice innombrable, de s'abaisser à un office de porte-faix, même quand je ne devrois pas être vu. Pour que le prince du peuple attire à soi le respect de ses sujets, il faut qu'il se soit accoutumé à se respecter lui-même. On croiroit d'ailleurs que ce manant n'a pas été envoyé ici à d'autre fin que de me servir, et comme il est plus robuste qu'un bœuf, il transportera aisément tout mon or jusqu'à la ville prochaine, où je lui ferai présent de ma défroque et de quelque basse monnaie à l'usage des petites gens. ■

Après cette belle allocution intérieure, le Caquir Abhoc, bien certain que son trésor n'avoit rien à redouter du kardouon ni du misérable Xaïloun, qui étoit aussi loin que le kardouon d'en connoître la valeur, se laissa entraîner sans résistance aux douceurs du sommeil, et il s'endormit fièrement en rêvant de sa province, de son harem peuplé

17S LE SONGE d'oB.

des plofl rares beautés de l'Orient, et de son vin de.Schîraz écumant dans des oonpes d'or.

Ceci est Thistoire du faquir ^hoc.

CHAPITRE IV

LB DOOTBUa ABHAO.

Le lendemain, survint dans le même endroit le docteur Abhac , qui étoit un homme trèsversé dans toutes les lois , et qui avoit perdu sa route en méditant sur un texte embrouillé, dont les juristes donnoient déjà cent trentedeux interprétations difïérentes. Il étoit sur le pomt de saisir la cent trente-troisième, quand

17i LE SONGE d'oB.

Taspect du trésor la lui fit oublier tout net , en transportant sa pensée sur le terrain scabreux de l'invention, de la propriété et du fisc. £]Je s'anéantit si bien dans sa mémoire qu'il ne Tauroit pas retrouvée en cent ans.

C'est une grande perte.

« Il appert, dit le docteur Abhac, que c'est le kardouon qui a découvert le trésor, et celui-ci n'excipera pas , j'en répons, de son droit d'invention pour réclamer sa part légale dans le partage. Ledit kardouon est donc évincé de fait. Quant au fisc et à la propriété, je tiens que le lieu est vague, commun, propre à chacun et à tous, de façon que l'état et le particulier n'y ont rien à voir, ce qui est d'une heureuse opportunité dans l'occurence actuelle , ce confluent d'eaux errantes, marquant, si je ne me trompe, une délimitation litigieuse entre deux peuples belliqueux, et des guerres longues et sanglantes ayant à surgir du conflit possible de deux juridictions. Je ferois donc un acte innocent , légitime , et même provide, en emportant le trésor de céans, si je pouvois m'en charger d'un voyage. — Quant

à ces deux aventuriers, dont l'un me paroît être un malotru de boquillon , et l'autre un méchant faquir, gens sans nom, sans aveu et sans poids, il est probable qu'ils ne se sont couchés ici que pour procéder demain à un partage amiable , parce qu'ils ne savent ni texte, ni commentateurs, et qu'ils se sont estimés d'égale force. — Mais ils ne s'en tireront pas sans procès, ou j'y perdrai ma réputation. Seulement, comme le sommeil me gagne , à cause de la grande contention d'esprit que cette affaire m'a donnée, je vais prendre acte de possession en mettant quelques-unes de ces pièces dans mon tur* bftn, pour qu'il conste ostensiblement et péremptoirement en la cour, si la cause y est évoquée, de l'antériorité de mon droit; celui qui possède la chose par appétence d'avoir, tradition d'avoir eu, et première occupation, étant présumé propriétaire, ainsi qu'il est écrit. »

Et le docteur Abhac munit son turban de tant de pièces de conviction qu'il passa une grande partie du jour à le traîner, le pauvre homme, jusqu'à l'endroit où mouroit, aux

176 LE SONGE d'or.

rayons du soleil horizontal , l'ombre des rameaux protecteurs. Encore y retourna-t-il à plusieurs reprises , bourrant toujours son turban de nouveaux témoins , tant qu'enfin il se décida bravement à en combler la forme , sauf à dormir la tête nue au serein.

« Je ne suis pas embarrassé de me réveiller,

> dit-il en appuyant son occiput, fraîchement

> rasé, sur le turban bouffi, qui lui servoit » d'oreiller. Ces gens-ci se disputeront dès le » point du jour^ et ils seront trop heureux

> d'avoir un docteur ès-lois sous la main pour

> les accommoder, ce qui m'assure part et • vacation. »

Après quoi le docteur Abhac s'endormit magistralement, en rêvant procédure et or.

Ceci est l'histoire du docteur Abhac.

CHAPITRE V

LB aOI DSS aABLBS.

Le lendemain, au déclin du jour, sarrini dans le même endroit un fameux bandit dont l'histoire ne conserve pas le nom, mais qui étoit dans toute la contrée la terreur des caravanes, auxquelles il imposoit d'énormes tributs, et qu'on appeloit, par cette raison, le Roi des Saslis, si les mémoires de cette époque re-

178 LE SONGE d'or.

culée sont fidèles. Jamais il n'étoit entré si avant dans le désert, parce que cette route n'étoit guère fréquentée des voyageurs, et l'aspect de cette source et de ces ombrages réjouit son cœur, ordinairement peu sensible aux beautés de la nature, de manière qu'il avisa de s'y arrêter un moment.

« Je n'ai pas été mal inspiré, vraiment,

> murmura-t-il entre ses dents, en apercevant

• le trésor. Le kardouon veille ici , suivant » l'usage immémorial des lézards et des dra- » gons , à la garde de cet amas d'or , dont il

> n'a que faire ; et ces trois insignes écorni-

> fleurs sont venus de compagnie pour se le » partager. Si je me charge de tout ce butin

> pendant qu'ils dorment, je ne manquerai

> pas de réveiller le kardouon , qui réveillera

• ces misérables, car il a toujours l'œil au » guet , et j'aurai affaire au lézard , au bûche-

> ron , au faquir et à l'homme de loi, qui sont

> gens âpres à la curée et capables de la dé- » fendre. La prudence m'enseigne qu'il vaut » mieux feindre de dormir à côté d'eux , tant » que les ténèbres ne sont pas tout-à-fait tombées , puisqu'il paroît qu'ils se sont proposé

LE ROI DES SABLES

» de passer ici la nuit , et je profiterai ensuite » de l'obscurité pour les tuer un à un d'un » bon coup de kangiar. Ce lieu est si infré- » quenté que je ne crains pas d'être empêché

> demain au transport de ces richesses , et je » me propose même de ne pas partir sans

> avoir déjeuné de ce kardouon, dont la chair

> est fort délicate , à ce que j'ai ouï dire à mon » père. ■

Et il s'endormit à son tour , en rêvant assassinats, pillage et kardouons cuits sur la braise.

Ceci est l'histoire du Boi des Sables, qui étoit un voleur , et qu'on nommoit ainsi pour le distinguer des autres.

II

]8â LE So9oB DOR.

Et Lockman marchoit d'un pas tardif , parce qu'il étoit affoibli par son grand sige, car il avoit atteint, le même jour, le trois centième anniversaire de sa naissance.

Lockman s'arrêta au spectacle qu'ofiroient alors les environs de l'arbre du désert, et il réfléchit un instant.

« Le tableau que votre divine bonté montre

> à mes regards , s'écria-t-il enfin , renferme ,

> ô sublime Créateur de toutes choses! d'inef- » fables enseignements, et mon ame est acca- » blée , en le contemplant , d'admiration pour

> les leçons qui résultent de vos œuvres , et de w compassion pour les insensés qui ne vous » connoissent point.

» Voilà un trésor , comme s'expriment les » hommes, qui a peut-être coûté bien des fois

> à son maître le repos de l'esprit et de l'ame. > Voilà le kardouon qui a trouvé ces pièces

- d'or , et qui , éclairé par le foible instinct

> dont vous avez pourvu son espèce, les a » prises pour des tranches de racines dessé-

> chées par le soleil.

- Voilà le pauvre Xailoun , dont l'éclat des

> vêtements du kardoun avoit ébloui les yeux,

LE SAGB LOGKHàn. Im

parce que son intelligence ne pouvoit pas percer, pour remonter jusqu'à vous, les ténèbres qui l'enveloppoient comme les langes d'un enfant au berceau , et adorer , dans ce magnifique appareil , la main toute-puissante qui en décore à son gré les plus viles de ses créatures.

» Yoilà le faquir Abhoc , qui s'est fié à la timidité naturelle du kardouon et à l'imbécillité de Xailoun, pour rester seul possesseur de tant.de biens , et se rendre opulent sur ses vieui^ jours.

» Yoilà le docteur Abhac » qui a compté sur le débat que devoit exciter ^ au réveil , le partage de ces trompeuses vanités de la fortune pour se faire médiateur entre les prétendants , et s'attribuer double part.

» Voilà le Roi dks Sabi,es,^ qui est venu le dernier, en roulant des idées fatales et des projets de mort, à la manière accoutumée

de ces hommes déplorables que votre grâce souveraine abandonne aux passions de la terre , et qui se promettoit peut-être d'égorger les premiers venus pendant la nuit ^ . autant que j'en peux juger par la violence désespérée

184 LE SOVGB d'os.

» avec laquelle sa main s'est fermée sur son » kangiar.

» Et tous cinq se sont endormis pour tou- » jours sous l'ombre empoisonnée de l'upas ,

- dont un souffle de votre colère a jeté ici les

- semences funestes du fond des forêts de a Java ! »

Quand il eut dit ce que je vien» de dire, Lockman se prosterna , et il adora Dieu.

Et quand Lockman se fut relevé , il passa ht main dans sa barbe et il continua :

« Le respect qui est dû aux morts, reprit- » il , nous défend de laisser leurs dépouilles en » proie aux bêtes du désert. Le vivant juge le » vivant, mais le mort appartient à Dieu. »

Et il détacha de la ceinture de Xaïoun la serpe du bûcheron pour creuser trois fosses.

Dan&la première fosse il mit le faquir Abhoc.

Dans la seconde fosse il mk le docteur Abhac.

Dans la troisième fosse il enterra li Roi dbS Sablis.

- Quant à toi, Xailoun, continua Lockman, » je t'emporterai hors de l'influence mortelle » de Tarbre-poison, pour que tes

ami»» s'il

LB SAGE LOGKHAir. f 85

> t'en reste sur la terre depuis la mort du kar- » douon, paissent venir te pleurer sans danger » à l'endroit où tu reposeras; et je le ferai » ainsi, mon frère, parce que tu as étendu » ton manteau sur le kardouon endormi pour

- le préserver du froid. »

Ensuite Lockman emporta Xailoun bien loin de là , et il lui creusa une fosse dans un petit ravin tout fleuri que les sources du désert baignoient souvent sans jamais l'inonder, sous des arbres dont les frondes flottantes au vent n'épandioient autour d'elles que de la fraidieure et de parfums.

Et quand cela fut fini , Lockman passa une seconde fois la main dans sa barbe ; et , après y avoir réfléchi^ Lockman alla chercher le kardouon , qui étoit mort sous l'arbre-poison de Java.

Après quoi Lockman creusa une cinquième fosse pour le kardouon au-dessous de celle de Xaïloun , sur un petit revers mieux exposé au soleil , dont les rayons naissants éveillent la gaieté des lézards.

« Dieu me préserve , dit Lockman , de sé-

- parer dans la mort ceux qui se sont aimés f »

186 LB 8oIC6E d'or.

Et quand il eut parlé ainsi , Lockman passa une troisième fois sa main dans sa barbe ; et , après y avoir réfléchi , Lockman retourna jusqu'au pied de Tarbre upas.

Après quoi il y creusa une fosse très-profonde, et il y enterra le trésor.

« Cette précaution , dit-il «n souriant dans » son ame, peut sauver la vie d'un homme ou » celle d'un kardouon. »

Après quoi Lockman reprit son chemin avec une grande fatigue^ pour venir se coucher près de la fosse de Xaïloun , et il se sentit défaillir avant d'y arriver, à cause de son grand âge.

Et quand Lockman fut arrivé à la fosse de Xaïloun , il défaillit tout-à-fait , se laissa tomber sur la terre, éleva son ame vers Dieu, et mourut.

Ceci est l'histoire du sage Lockman.

CHAPITJIE VII

vaanxT os dzbu.

Le lendemain , survînt dans l'air un de ces esprits de Dieu que vous n'avez jamais vus que dans vos songes, qui planoit, remontoit, sembloit se perdre parfois dans l'azur éternel , redescendoit encore , et se balançoit à des hauteurs que la pensée ne peut mesurer sur de larges ailes bleues; comme un papillon géant.

188 LE SONGB d'or.

A mesure qu'il se rapprochoii, on le voyoit déployer les anneaux d'une chevelure blonde comme l'or dans la fournaise, et il se laissoit aller au courant des airs qui le berçoient , en jetant ses bras d'ivoire et sa tête abandonnée à tous les petits nuages du ciel.

Puis il se posa , en bondissant du pied , sur les frêles rameaux , sans peser sur une feuille , sans faire flédir une fleur; et puis il vola , en la caressant du battement de ses ailes , autour de la fosse récente de Xaïloun.

« Eh F quoi, s'écria-t-il , Xaïloun est donc » mort , Xaïloun que le ciel attend , à cause de » son innocence et de sa simplicité!
»

Et de ses larges ailes bleues qui caressaient la fosse de Xaïloun , il laissa tomber au milieu de la terre qui le couvrait une petite plume \ qui soudainement y prit racine , y germa et s'y développa comme le plus beau panache qu'on { ait jamais vu couronner le cercueil des rois; \ ce qu'il fit pour mieux le retrouver.

Alors il aperçut le poète qui s'étoit endormi dans la mort comme dans un rêve joyeux, et ' dont tous les traits rioient de paix et de félicité.

• Mon Lockman aussi , dît l'esprit , a voulu ^

l'esprit de uieu. 189

» rajeunir pour se rapprocher de nous , quôit- » qu'il n'ait passé qu'un petit nombre de sai- » sons parmi les hommes , qui n'ont pas eu le » temps , hélas î de profiter de ses leçons. Viens » cependant, mon frère , ^ viens avec moi, ré- » veille-toi de la mort pour me suivre ; allons • au jour éternel , allons à Dieu t,, »

Au même instant il appliqua un baiser de résurrection sur le front de Lockman , le souleva légèrement de son lit de mousse , et le précipita dans un ciel si profond que Fœil des aigles se fatigua de les chercher , avant de s'être tout-à-fait ouvert à leur départ.

Ceci est l'histoire de Fange.

CHAPITRE VIII

LA rnr du soiraB o'Ob.

Ce que je viens de raconter s'est passé il y a des siècles infinis, et depuis ce temps-là le nom du sage Lockman n'est jamais sorti de la mémoire des hommes.

Et depuis ce temps-là Fupas étend toujours ses rameaux dont l'ombre donne la mort entre des sources qui coulent toujours.

Ceci est l'histoire du monde.

m DES CONTES EN PROSE.

€onteo en btxB.

LE TRÉSOR ET LES TROIS HOMMES

L^in de trois du repas va chercher les apprêts. Vour ces grens-ci . dit-il , la mort seroit certaine Si je voulais* Alors les dieOx savent combien Be Fan et Tautre lot j'augmenterois le mien ! Et je laisse échapper une pareille aubaine-!

On peut juger qu'il n'en fit rien.

Quiconque pense au crime est près de s'y résoildve.. Sur un plat du festin il mit certain» p«udre Qui doit envoyer nos trou-

veurs de trésors

Finir leur banquet chez les morts.

Pendant qu'en son esprit il supputoit la somme. Le couple de là bas lui brassoit même tour^ Et le même destin Fattendoit au retour.

Il vient, on Fembrasse, on Fassomme :

L'endroit qui cachoit For. tient le forfait caché ;.

En place on enterre notre homme.

On divisa sa part avant d'avoir touché

Aux mets apportés par le traître ; Mais Fefl'et du poison ne tarda pas beaucoup ; La mort fit cette fois trois conquêtes d'uo coup,

Et le trésor resta sans maître.

LE

œUÏOUER DE POTEKIN.

Il est un peuple vain, curieux, téméraire,

Qui sait le moindre point dans le moindre traité ,

Décide la paix et la guerre, Et s'occupe de tout par pure oisiveté.

Un courrier part, mes gens le suivent à la piste; Mieux que le cabinet ils jugent son emploi.

Aux princes du Levant on va donner la loi, Ou bien de ceux du Nord on va grossir la liste.

LE COURRIER

Nous verrons dans huit jours un peu de changement. Je le tiens de quelqu'un qui sait révéner, Et qui dans ses calculs se trompe rarement.

Le peuple que je dis, c'est la gent nouvelliste.

On conte là- dessus: Un noble aventurier, Qui fit trembler vingt rois, qui soumit une reine, Et qui fut courtisan, philosophe et guerrier (Talents que mon esprit n'accorde pas sans peine),

Potemkin avoit un courrier Monsieur Bayer trottoit du couchant à l'aurore , Hémistiche commun, mais commode et sonore.

Qui vient ici fort à mon gré; Monsieur Bayer partoît. Qu'a-t-on conjecturé ?

Un royaume dans le Bosphore,

L'empire grec régénéré.

Les îles, la Tauride , et puis , que sais-je encore ! La vérité du fait (mais pourquoi la cacher ?

C'est que monsieur Bayer étoit allé chercher

Des fourrures en Laponie,

De la boutargue en Albanie, De l'huile de baleine au fond du
Groenland, Des liqueurs k Zara, des castrats à Milan,

Des figues à Céphalonie.

Choyé des postillons, des marchands et des rois^ Baver alloit
roulant au temple de mémoire .

Quand une ornière, hélas! mit un terme à sa gtoire,

DE POTBHKI₅* 199

[£t Tarréta tout court pour la première fob :

I Ce grand homme d'état finit sei^ jours en route.

^ Que sa mort k TEurope ait rendu le repos « Comme elle le
fit aux chenaux, Plus d'un réyeur le crut sans doute.

\ Dès qu'il ne courut plus on le tint trépassé.

f Un itinéraire tracé

Par une main habile , orna son cénotaphe,

I Où Ion peut lire encor cette courte épitaphe :

Ci-gît Bâter sous ce rocher.

Fouette, Cocher.

FURIES ET LES GRACES

I^s hommes de tout temps ont eu certain travers. Qui m*étonne,
et pourtant j'en soupçonne la cause;

Un sexe régit Tunivers.

On Tadore, on le craint, on Tobsède, on en glose.

On en a dit du mal en prose,

On en a dit du mal en vers.

On en dira toujours sans troubler son empire : Les discours
n*y font rien. Il a tout pour séduire ,

LES FURIES

Les touchantes vertus, les grâces, la beauté, Et ce je ne sais quoi
qu'on ne sauroit décrire; Talisman qui de rhomme a vaincu la
fierté :

Nous vous en vengeons par médire.

C'est petit-être Fobjet d'un récit ancien Que ma muse en ces
vers assujettit sans peine Aux lois de la mesure : est-il mal, est-il
bien ? Mérite-t-il Taveu des belles ou leur haine?

On en décidera , mais il faut qu'on s'en prenne A son premier
auteur. Je n'y mets rien du mien.

L'Olympe un beau matin s'avisa de réforme.

Je le souiTrirois aux mortels, '

S'ils sa voient mieux s'y prendre. Un édit bien en forme De
maint dieu roturier supprima les autels.

L'irrévocable arrêt des puissances suprêmes Brouilla tout. On bannit de la céleste cour Les trois filles d'Enfer , et ces autres sœurs blêmes Qui filent nos destins au ténébreux séjour.

On Gt plus , on bannit les Grâces elles-mêmes. C'étoit punir les dieux , c'étoit bannir l'amour. Quel tort étoit le leur? c'est pour moi lettres closes. Les Grâces n'en ont point, si je suis consulté. Mais que l'on s'en rapporte k la malignité.

Elle y verra ceci , cela, mille autres choses. Tout le mal sera dit. tout le bien contesté.

ET LBS GRACES. 20^

Je crois me rappeler pourtant qu'en leurs manières ,

Les censeurs reprenoient certain air éventé

Qu'on trouvoit malséant à la divinité ;

Les grandeurs, selon eux, doivent être un peu fières.

Plus de grâces, partant^ car plus de liberté;

La privante me plait mieux qu'on ne sauroit dire.

C'est peut-être un défaut, mais ne l'a pas qui veut,

Et de tous nos défauts la grimace est le pire;

Il faut , pour être bien, être soi si l'on peut

Vénus eut du regret de voir Paphos déserte, Mais un point y mêloit quelque soulagement :

Mercure étoit chargé de réparer sa^perte; A de nouveaux objets sa cour seroit ouverte : Elle est femme, et c'étoit au moins du

changement « Va, dit-elle, il me faut des Grâces! »

Le dieu lui répondit : « A quoi bon en chercher? I) Un sourire, un regard, les fixe sur vos traces, • Et celles qu'on poursuit sont près de se cacher ! >

« Savant fils de Maïa, je connois ce mystère,

» Reprit -elle : autrement en décident les dieux.

» Les Grâces qu'on demande auront un œil austère,

» Une parole grave, un maintien sérieux,

» Une vertu sans tache, et pas d'amants heureux.

)) Faites d'une autre sorte , elles me plairoient mieux.

» Ce n'est pas mon avis , mais celui de mon père.

204 LES FURIES ET LES GRACES.

» Vole. » Il vole et revient. Avec rapidité De pareils messagers franchissent toutVespace.

Plus lentement brille et sVfPace

L*éclair. D^un visage attristé

11 rend compte de son message. « J^ai rencontré, dit-il, un trio rare et sage, D Tel que vous et les dieux vous Tavez souhaité , M Bien fier, bien ombrageux, bien rude, bien sauvage. » Parfait enfin, au gré de votre majesté:

» Mais, frappé des mêmes disgrâces, » Pluton k d'autres dieux devoit des successeurs. » Pour remplacer là bas Tisiphone et ses sœurs ,

)> Il venoit de choisir nos Crrâces ! »

BABOUK

OD

L'HOMME HEUREUX

On cBt (car d'après moi c'est rarement que j*ose Mettre en scène les gens ; riche de doux loisirs. De quelque vieil auteur je rhabiQe la prose.

Et ce travail fait mes plaisirs ;

Ma gloire, c'est une autre chose);

On dit y pour revenir au fait, II. 18

206 BABOUK.

Qu'un roi de Perse un jour fut atteint d'humeur noire. -^ Un roi ! vous vous moquez ! se peut-il? — En effiet , Je ne le croirois point, s'il n'étoit dans Thistoire. Le sort envers les rois est rempli de douceurs. Un proverbe le dit : la preuve est assez forte. Envers ce roi de Perse il agit d'autre sorte. Il envoya chez lui la tristesse , les pleurs , Des soucis dévorants la fêcheuse cohorte.

Une autre plus fêcheuse encore, k mon avis , Celle des médecins. Cétoit fait du monarque.

Si leurs conseils étoient suivis.

Plus sage, il n'en fit rien , et déjoua la Parque; Mais il ne guérit point. Alors , un vieux denris Habitoit ses états : seul, retiré du monde, De la nature même il savoit les secrets.

Tant qu'il eût de la mort réformé les décrets. On le disoit du moins. Sa piété profonde , Sa vertu, son savoir, firent bruit k la cour : Pour la première fois on y désire un sage.

Le conte est du vieux temps. A la clarté du jour On rend , bon gré mal gré , mon dévot personnage Et du palais des rois il aborde le seuil.

n entre ; il voit le prince accablé de souffrance , Pâle, défait , sans voix, et touchant au cercueil.

Son mal laissoit peu d'espérance.

Il le connut d'abord. G'étoit la vohipté , La grandeur, le pouvoir, la fortune et le reste :

BABOUK. 107

Mal réel toutef<Mft, mfttrmité ibneste,

Plus k finànàte aux mortels cpe n^est h pauvreté ;

Douloureuse langueur, morne satiété ,

Qui des iaux heureux de la terre

Mkie secrètement les jours.

Le (iront humilié, le sage solitaire

Mûrit quelque temps son discours.

11 cherchoit un biais pour cacher le mystère : Aux grands la vérité parvient peu sans détours. u Seigneur , dit-il enfin, à prolonger le cours n De Yos destins sacrés , j*emploierois ma science M Avec peu de succès. J^ai quelque expérience » De la machine humaine et des nombreux ressorts

» Qui soutiennent notre existence.

» Je guéris les peines du corps ; i> Mais celles de Tesprit sont hors de ma puissance : » Pour y remédier, il n'est que la constance; M Â moins que, sur la Î(À d'un bruit accrédité, » On n*accueille un secret bicarré , inusité , » Dont on maintient pourtant que la preuve est acquise. N D'un homme heureux en tout, que ce point soit noté» N 11 comprend paix du cœur et douce liberté, N Et la santé, sans quijiul plaisir ne se prise , w II faut pendant un jour revêtir la chemise. M Le moyen vous étonne, et je m'en suis douté ; » Mais il coûtera peu, s'il devient inutile.

» Tout prospère et lleurit sous, un roi généreux.

208 BAVOUK,

» Dans vos riche» états la nature fertile

» Des peHples enchantés surpasse tous les vœux.

D II n*est pas malaisé d y trouver un henreuz;

» Pour un seul^ votre règpie en enfanteroit mille.

« Cherchez. » Le roi surpris , qui n^entend plus sa voîx^

Kegarde; mais déjà le vieil anachorète

Regagnoit k pas lents sa tranquille retraite^

Content de retrouver ses rochers et ses bois,

Il livre en paix son ame à leur douceur secrète,

Et croit encor les voir pour la première fois

Son discours ag[^]té dans le conseil du prince, On conclut de trouver, dans un délai marqué,

L'homme qu'il avoit indiqué.

Ce fut en vain. Ija eour , la ville, la province , Les champs mêmes, le» champs, ne le pessédoient pasv Vingt messagers- divers y perdirent leufs pas. Les riches se plaignoient des soins de la fortune; Les lettrés, des soucis qui suivent le savoir;

Les grands, de la foule importune De ces valets dorés qu[^]at-tire le pouvoir , Que le faste éblouit , que le malheur rebute ; Qui, prompts a caresser et prompts à décevoir. De ndoledtt jour n'attendent que la chute.

Pour outrager Tautel qu'ils avoient encensé , Et vendre à d'autres dieux leur culte tntéressé 5 L'agrieiiltur, de» vents dont les chaudes haleines

BABOUK. 209

Dévorioient get jardins, ses vergers et ses plaines; lie rentier, d'un édit qui rognoii ses quartiers; Le marchand , de Taspect des trompeuses étoiles A qui, d'un fol espoir , il confia ses voiles : Gens de tous les pays et de tous les métiers S'accordoient en ce point de se plaindre sans cesse. Des frondeurs obstinés[^] la har- gneuse tristesse Brochoit sur tout. Les lois, la nature, les dieux. Rien ne peut agréer k ce peuple envieux, 11 s'en verroit encor

quelqu'un de cette espèce Dans là Perse. Chez nous on juge beaucoup mieux.

Enfin le jour prescrit termina l'ambassade.

On étoit convenu d'un endroit h l'écart Où se réuniroient tous ceux qu'un bon hasard Destinoit au, salut de l'auguste malade.

Les courriers vinrent seuls : on connoît leur succès. L'endroit, par aventure, étoit de libre accès : C'étoit un de ces lieux voués à la folie.

Où, dans les flots brillants d'un aimable poison. Le peuple vient noyer ses maux et sa raison ; Doucement oublieux des peines de la vie, Sans peur de l'avenir, sans regret du passé.

Heureux d'un beau moment dont le ciel le partage , Il y goûte k longs traits un bonheur plus sensé Que tout autre , et plus sûr, s'il duroit davantage : Mais une heure, un instant, voit son charme éclipsé.

mO BABo1XK«.

€e bonheur n'est rien par lai-roême,

Et le doux breuvage épuisé, Il s'envole aussitôt d'une vitesse extrême.

Sans cela ^ je Taurois volontiers proposé

Pour résoudre notre problème.

Or , un manant survint ; il s'assit auprès d enx^

£t, sans prendre garde k la troupe, D'un vin nouveau, mais pur , il inonda sa coupe^ Sa coupe ? Je m'abuse I il en dut rem-

plir deux ! Ce n'est pas en nous seuls que notre ame est contente i
Est-il un bien parfait dont le désir vous tente, L'amour et l'amitié
s'introduisent parmi.

Quant à moi , je craindrois le don d'une couronne^ A moins
d'associer (pielque sincère ami

A la pompe qui l'environne.

Plaisir non partagé n'est plaisir qu'à demi :

On le double quand on le donne.

Notre homme le savoit. D'un tendron, ses amours^ Sa main
avec réserve effleuroit les atours ç Il buvoit sans excès, il aimoit
sans délire; L'œil assuré, le front ouvert et radieux, U chantoit
des refrains peu dignes de la lyre.

Mais du moins libres et joyeux; Et puis il regardoit son verre
et sa maîtresse. Sa maltresse et son verre; et, brillant d'allégresse,
« Grands dieux , s'écrioit-il, que Babouk est heureux ! n

BÂBOUK. 311

Un dos gens du pala» , frappé d« et langage, Prit Baboukà ce
mot. « £h quoi I sans aucuns soins ? -^ M Aucuns. — £tsans^ou-
cis?^Pa8 un seul. — Sans besoins? N — Le travail y pourvoit, et
Ton a du courage. — n Mais non pas sans désirs , du moins ?-
*Pas davantage ! » De vos désirs jamais le but n'est arrêté ;

» Ce n'est qu'erreur et vanité I N Pourquoi de grands projets
tourmenter sa pensée?

IX Notre destin est le plus fort.

» Â-t-on vu de «on livre une ligne effacée ?

» Réforma-t-on jamais les caprices du sort ?

I) Encore si cet espoir, dont ton ame est bereée, » Réalisait un jour son rêve décevant I u Mais tâche de saisir cette image insensée \$

» Tu n'embrasseras que du vent.

» Le plus cbanceux de tous reste comme devant,

» Quand l'illusion est passée.

» Je voudrais être beau, bien fait, noble, savant ; » De mille serviteurs je voudrais être maître. • . . » Et tu n'en as que vingt, et voilà ton regret I » N'es-tu pas , mon ami , tout ee que tu dois être 7 » Et si tu ne l'étois, dis-moi qui le seroit ? » Je sais bien que pour moi, si j'avois à renaître, » Et que le sort voulût me traiter autrement, » 11 m'en Ûcheroit fort Prenons que je devinsse » Un bourgeois opulent , un grand seigneur , uo prince ; » Dans ce nouvel arrangement.

SIS BÂBOUK.

» Serois-je encor ce moi dont j'ai fait quelque étude , » Cet être à qui me lie une longue habitude, » Ce Babouk, en u<n mot, que j'aime tendrement ? » Non pas, me direz -vous. Restons donc qui nous sommes,)) Et voyons en pitié les sottises des hommes.

» Tous les jours ne sont pas sereins :

» La nature a raison, car il faut de la pluie, » Et pour nourrir la sève et pour enfler les grains » De ce fruit dont Sdhira» exprime Fambroisie. » Je regretterois, moi, jusques k mes chagrins ; n Tenez, quelques chagrins font très bien dans la yie. » Ainsi parla Babouk. Son discours fut goûté.

On le conduit soudain devant sa majesté ;

On lui dit le cas sans remise :

De joyeux qu'il étoit, il devient consterné.

On ordonne, il refuse ; on presse, il temporise ; Bref, il est mis k nu. Jugez de la surprise ! Cet homme sans désirs, ce mortel fortuné,

Babouk n'avoit point de chemise.

Il est certains esprits qu'on ne peut contenter. Quand la fin d'un récit laisse encore k conter. Us me demanderont si le temps dédommage Ce prince dont Babouk fit échouer l'espoir :

On ne m'en a rien dit, mais je peux y pourvoir. Le roi de sa raison apprit k faire usage , Par le fait qu'il venoit de voir ;

BABOtK. 213^

n se reiml en tête et lavis du vieux sage.

Et son seos véritable. Il jug^ea qu'il n'est rien Qui puisse nous charmer hors de Tindépendancef Que jouir de soi-même est le souverain bien ,. Et se point soucier ^ la suprême science.^

Il s'ennuya de la puissance, Et brisa sans eiTort son superbe lien.

De l'état à son fils abandoimant les rênes, 11 courut au désert où finirent ses peines ^ }}y coula long^temps des jours délicieux.

L'autre eut une chemise et devint soucieux.

L'auteur de mon récit dit aatrement^la chose; Sur son vieux canevas j'ai brodé cette glose

Qui convenoit à mon projet.

Le sens m'en a paru d'une justesse extrême, Et c'est ce que d'abord je prise en un sujet. Ce manant, par exemple , est bien l'homme que j'aime :: Sa raison me plaît mieux que tous les vains discours

Des philosophes de nos jours.

Elle est du moins sincère, ingénue et sans pompe^^ C'est la simple nature en sa naïveté. Cela vaut bien peut- être un jargon affecté

Qui nous ennuie et qui nous trompe.

Et l'antiquité même auroit-elle mieux dit ?

Je conviens avec vous qu'elle a plus de crédit ;.

Mais- ne peut- on se passer d'elle?

^Xk BABOUK.

Suive Platon qui veut , Babouk est mon modèle. Déjà la ressemblance est exacte en un point ; Anjourd'hui toutefois je n'en parlerai point

Huson d'ViM dt département de PAube, juillet 1803 *.

* On ne rapporte ici ces dates et ces localités, fort insignifiantes d'ailleurs, qu'autant qu'elles sont nécessaires pour expliquer certains traits de la composition, comme les deux Ters qui terminent ce conte. A l'exception du Ben^aU , tout le reste a été écrit au village.

RETIREZ-VOUS DE MON SOLEIL

J'ai loii||^.|emps fait la vaine élude Des appâts que le monde offre k ses favoris.

J'ai vu que ces plaisirs dont nous sommes épris

N'engendroient que solKcitude,

Et de leur vague inquiétude, Asses tôt pour jouir , j'ai distrait mes esprits. Le bonheur n'est qu'un nom hors de la solitude.

Que j'ai toujours chéri le murmure des eaux, Et la paix des grottes profondes !

216 RETIREZ- voua

Que j'aîme a suivre au loin les détours des ruisseaux,

Â marquer de mes pas les circuits inégaux,

Que tracent dans les champs leurs pentes vagabondes 1

Quel spectacle enchanteur, et touchant, et divers.

Que le tableau mouvant de ce vaste univers !

Et lorsque le vieillard qui mesure Tannée ,

D'une aile infatigable amène le printemps.

Quel plaisir d'épier une belle journée !

Dieu m*a fait ces loisirs. Des mortels mécontents

N^en savent pas goûter l'ivresse fortunée :

Je les plains; pour eux seuls la nature est bornée.

Elle garde k mon cœur des biens de tous les temps.

Alors, parmi les bois épiant les insectes.

J'observe leurs travaux, leurs mœurs et leur« amours.

Chasseurs ingénieux, innocents architectes.

Hôtes légers des fleurs, créés pour les beaux jours,

J'admire cette main qui soigna vos atours;

Avec quelle pompe elle étale Sur les brillants habits dont vous^ êtes parés. Et la nacre polie , et la changeante opale , Et des réseaux d'argent, et des disques dorés! Quel lustre éblouissant , quelles beautés parGeôtes

Elle fait briller h. mes yeux.

Dans ces panaches glorieux.

Dans ces éclatantes aigrettes.

Qui couvrent vos fronts radieux!

DE BLOlf SOLEIL, ^(7

Je vous quitte pourtant.... Horace ou La Fontaine ,

Montaig^ne ou Platon k la main^ Égarant k plaisir ma démarche incertaine, A travers le vallon je me fraie un chemin; Pour la centième fois heureux de les relire I Et toi, curé bouffon , dont le malin délire Fronda si plaisamment le pauvre genre humain; Toi qui «us de nos biens si sagement éhre Troûi points ; le nonchaloîr , le rien faire et le vin I

Montre-moi ces rians caprices Où tu Yainquis Pétrone,
Érasme ni Lucien.

Mais que dis-je? oubliant , -dans tes libres esquisses. Un
charme sans lequel le reste ne m'est rien, N'as-tu pas ignoré que
pleurer est un bien ? Torick inspire au moins d'agréables
idarmes, ' Et jusque sous le rire il va chercher des larmes ; Ton
livre eêt plus piquant, mais je relis le sien.

Un bonheur plus parfait m^attend dans ma retraite* Je ne le
peindrai point. Ta volupté secrète, • Lien délicieux des parents,
des époux.

Ne sauroit s'exprimer en termes assez doux.

Des travaux commencés j'entretiens la famille. J'ai vu, tout en
marchant, notre blé déjà mûr Du moissonneur tardif appeler la
faucille , La cerise éclater d'un incarnat plus pur, Ott le raisin
croissant se colorer d'azur.

II

âld RETIREZ-VOVS DB MOK SOLEIL.

Dans mes bras je presse ma fîBe :

Je souris à sa mère, assise k mon côté, Et mon cœur tient k
peine à sa félicité.

Qu'il fut sage une fois ce fon de Diogène,.

Lorsque de Darius le superbe vainqueur,

Étalant k ses yeux la pompe souveraine ,

Lui fit de la richesse entrevoir la douceur !

« Cherche S2^ns te troubler ce que tu peux attendre

» De la puissance d'Alexandre, »

Dit celui-ci : • Quels dons peuvent te rendre heureux? » Dio-
gène hésitoit : « Réponds , forme des vcbux , » Continua le roi ; n
d'un espoir chimérique

» Ne crains pas le fâcheux réveil 1 N Tu seras exaucé , j'en jure
le Granique. »

tf — Eh bien ! répondit le cynique,

u Retire-toi de mon soleil! »

Eh! que faut-il de plus au sage?

L^aspect de la nature avec la liberté,

C'est la son plus riche apanage.

Que si les immortels l'ont seulement doté

De quelque modeste héritage Où s'écoulent ses jours avec
tranquillité ,

Combien j'envierois son partage !

J'en. approche peut-être en ma simplicité, Au savoir près...
Mais quoi ! c'est un antre avantage*

DIOCLÉTIEN

Je suis parleur, dit on, mais qu'importe le temps.? Je tiens qu'en cet objet c'est la dernière clause , Pourvu que le lecteur prenne goût k la chose;

Et qui vous dit que je prétends A conter avec art?' II n'en est rien , je cause ! Au métier que je fais , c'est tout ce que j'entends. Ce n'est pas sans raison d'ailleurs que je m'étends Sur le ebarme si doux d'une innocente vie:

220 DIOGLÉTIEir.

J'en voudrois tellement travailler votre esprit

Que je parvinsse enfin à vous donner Tenvie

De goûter ce bonheur q'io ma muse décrit.

Vous voyez qu'il n'est pas malaisé de Fatteindre ;

Il ne faut que vouloir avec sincérité.

Peu semblable à ces biens dont rien ne peut éteindre

La funeste cupidité, il comble notre cœur dès qu'il est souhaitée La pompe des premiers éblouit, elle étonne f L'autre n'a pas-besoin. de leur faste emprunté ;- il brille de candeur et de simplicité.

Le monde nous les vend : la nature le donnât Un pénible retour dans leur maturité

Les orrompt et les-empoisonne.

11 conserve en tout temps la même pureté; Et si l'homme , af-
franchi par un nouveau mystère* De l'exil passager qu'il subit sur
la terre , Voit un jour de son sortie cour» illimité, Ce bonheur est
le lot de l'immortalité.

Un de ces demi-dieux que révère l'histoire En préfiéra le
charme au sceptre des Romain^.

Long-femps>, de l'éclat de sa gloire U avoit étonné les timides
humains; Cependant le» plaisirs de son enfance obscure Se Fc-
traçoient souvent à son cœur attendri ;. Du chaume paternel il re-
grettoit l'abcl ,

BIOGLÉTIBlf. 22*1

Et ces bois frais et doux, temples delà nature, Dan».lesque1s
son jeune âge avoit été nourri. Souvent dans le secret il répandoit
des larmes ; Et Constance et Galère en répandoient aussi; Mais
tributs du regret et non pas des alarmes. Les siennes provenoient
d^un plus tendre souci. Un jour, entre leurs main» remettant la
couronne : « Adieu, s^écia-t-il, j« retourne à Salone, I) Je vais
goûter de» champ» le repos fertuoé-. » Jouissez , 6 Césars , du-
bien que j'abandonne*: » Il ne yaut pas celui que les Dieux m*ont
donné! n

Rome bientôt après youlnt un nouveau mattre.

Il n'est pa» malaisé de trouver qui veut Fêtre.

Toutefois à Salone on députa vers lui.

« Le peuple,, lui dit-on, réclame votre appui f

» Venez au Capitole, et gouvernez le monde,

u Le monde impatient de reprendre vos fers ! —

» Ah! vous n'avez pas vu ces bosquet» toujours vert»;;

» Répondit-il... ces champs que ma sueur féconde,

» Ces bois que mille oiseaux charment de leurs concerts !

» Ce sont les seuls trésors auxquels mon cœur aspire.

» De Rome en leur faveur j'ai délaissé l'empire,

n Et ce modeste enclos est pour moi l'univers. »

O vous, à qui je dois des déités meilleure» , Fraîcheur obscure
de» foret»,

S22 moGLériBN.

Source placée, abris discrets, Délices , qui du pauvre enchan-
tez les demeures, Et qui dv^ riche même apaisez les regrets,

Pour soulager Tennui des heures Est-il taKsman qui vaille vos
secrets?

médiocrité bienfaisante et dorée , Et toi , lente paresse , où
s'endorment nos sens , Et toi, sommeil flatteur , cher aux cœurs
innocents. Ne me refusez pas votre faveur sacrée!

Ne me retirez pas ces trésors précieux

Dont vous avez comblé ma vie, Et ne redoutez point que ja-
mais asservie

En d'autres temps, en d'autres lieux, Aux plaisirs passagers
dont Terreur est suivie, Elle outrage vos dons par un choix
odieux.

Non, vous serez toujours et mes lois et mes dieux!

LE FOU DU PIRÊE

Lotie soit Dieu! puisque, dans ma misère, ■ De tous les biens
qu'il voulut m'enlever,

Il m'a laissé le bien que je préfère.

. • O mes amis ! quel plaisir de rêver , De se livrer au cours de
ses pensées, Par le hasard Tune a Fantre enlacées, Non par des-
sein : le dessân y nuirait.

L'heureux loisir qui délasse ma vie

Sa 4 LE FOU

Perd de son charme en perdant son secret; Il est volage, irrégulier, distrait ; Le nonchaloir ajoute à son attrait, Et sa douceur est dans sa fantaisie.

On se néglige, il semble qu'on s'oublie, Et cependant on se possède mieux; On doit alors à la bonté des dieux Deux attributs de leur grandeur suprême ; Car on existe, on est tout par soi-même, Et Ton embrasse et les temps et les lieux.

En fait de biens chacun a son système, Desquels le moindre a du prix k mon gré :

Si Fun pourtant doit être préféré.

Jouir est bon , mais c'est rêver que j'aime.

Un certain Grec avoit, dit-on, songé Que tout vaisseau qui tou-
choit au Pirée Lui devoit les trésors dont il étoit chargé.

L'espoir flatteur , l'illusion dorée , Chaque matin le ramenoit
au port; Gilculant a part soi la future opulence Qui devoit avant
peu combler son coffre-fort , Et du bien fantastique heureux en
espérance, Des moindres bâtiments il épioit Fabord.

Un savant maladroit, vainqueur de sa chimère ^ Lui rendit
l'avantage équivoque, éphémère, Qu'on appelle raison , et qui
peut-être bien

DU PIAÉB. Îâ5.

N^est qn^une autre espèce dé songpe.

Le riche dépouillé connut qu'il n*aYoit rien,

Et regretta son doux mensonge.

« Qu'a fait pour moi , dit-il , la main qui m'a guéri ? » ' D'une
faculté vaine elle me rend Fusage ; » Mais combien j'aimois
mieux le fortuné présage » Que mes esprits- troublés ont si long-
temps nourri!

» Je suis peut-être un peu plus sage,

» Mais comlHen je suis appauvri! »;

Ce mot me plaît pac sa simplesse :

Je n'approuve pas moins^ le sens du raisonneur. On parle
tous- les jours des palmes de l'bonheur , Des myrtes-de l'amour,
des dons^de la. richesse. £h! que valent ces- biens; auprès de l'al-
légresse Qui résulte souvent de la plus folle erreur, D'un écart de

l'esprit, d'un prestige du cœur? Le^ bonheur, à vrai dire, est toute la sagesse ,

Et révi^r est tout le bonheur.

LE POÈTE ET LE MENDIANT

Savoir se contenter sera toujours mon texte'^

J*y reviens an moindre prétexte.

J'ai dit que sans chemise on pou voit être heureux, J'en citois un exemple et j'en connoissois deux; Mais quand au lieu de deux j'en rapporterois mille,

J'aurois encore k raconter.

Ce mot de Gynéas : Il faut se contenter,

S'ils avoient daigné Técouté ,

ââ8 LE POÈTE

Âuroit sauvé Cy rus, Ânnibal, Paul Emile, Et quelque autre héros que je n^ose citer*.

Lockman va m'en fournir une nouvelle preiiye.

Si la matière n'est plus neuve, Assez d'autres objets prendront place en mes vers.

Que Ton invente ou qu'on imite , L'homme seul offre à l'homme un sujet sans limite; Son ccBur , suivant le sage, est un autre univers.

Ce maître de la poésie,

Ce La Fontaine de l'Asie,, Cet écrivain naïf , et profond, et divers, Il manquoit de souliers. La Fortune dorée Visite rarement les diseurs de idéaux mots :

Cette reine du monde a du goût peur les sots. Et leur fait tous les jours une riche curée D'or, de titres, d'honneurs. Elle plante un oison

Sur le plus haut point de sa roue , Et laisse le génie à pieds nus dans la boue.

Ne me dira-t-on pas quelle en est la raison?

Lockman entreprît ses voyages Sans souliers : c'est le point. U alloit k la fois Ecouter les leçons des sages Et fréquenter la cour des rois.

* Ce conte est de 1808.

BT LB HBNTOAIfT. 229

On n'ayoît pas encore distingué ces emplois. « Je suis pauvre , dit-il, mais j'en ai Thabitude ;

» Beaucoup de gens de bon maintien w Ont le cœur plus que moi navré d'inquiétude; n Je vis . exempt de trouble et de sollicitude,

I) Heureux de deux goûts pour tout bien, » Celui de la sagesse , «t celui de Fétude.

» Des souliers cependant ne me nuiroient en rien, » Car la marche est bien longue et le chemin bien rude.» Peut-on blâmer Lockman? messieurs, qu'en pensez-vous?

Il entre un peu de notre étoffe

Dans le harnois d'un philosophe, Et ces hommes divins sont
hommes comme nous.

Je ne le blâme point pourvu qu'il se contente. Au-devant de
ses pas un temple se présente.

« C'est le cas , reprend-il, de demander aux dieux

» Ce qui manque au bien que je goûte...

» Des souliers seulement ! pour ce qui leur en coûte , n Ils ne
trouveront pas LoclLman ambitieux , » Et plus commodément je
poursuivrai ma route. » Il n'étoit pas encor parvenu sous la
voûte,

Qu'un mendiant frappa ses yeux.

A la pitié publique exposé dans ces lieux, Cet homme étoit
sans pieds. Ce que l'histoire ajoute

N'a pas besoin d'être conté.

liockman sentit qu'en cette affair

n étoit assez bien traité ; II. 20

230 LB POBTB

Pouvoît-il sans témérité

Chercher d autres souhaits k faire Lorsque tant d'avantage
étoit de sen côté?

U bénit la divinité , £t reprit sans chagrin la route commencée.

De la part de Tautre homme. et j'en tombe d'accord, La
plainte de Lockman eût été plus sensée :

Cependant k la longue il auroit vu son tort

En fixant ailleurs sa pensée.

n étoit malheureux , mais Tétoit-il si fort?

fiien plus , croyez-yoos que sans peine Avec Lockman lui-même il eût changé de sort ? L'amour de soi régit toute la race humaine.

On s'aime encor bien mieux que l'on ne craint la mort ; Je m'en tiens Ik-dessus à l'avis de Mécène.

Je vois dans ce récit deux points k remarquer : Lepremier,j'ai-déjkpris soin de l'expliquer; L'autre est -il moins frappant? Loin de Cumes avare, Homère alla cacher sa détresse et ses vers ; Ovide fut jeté chez un peuple barbare , Épictète et Cervante ont vécu dans les fers.

Du Tasse et de Milton qui n'a su les revers ? Et vous , jeunes talents que l'on voyoit éclore De tant d'espérance entourés,

ET LE MBNDIATÏT. 291

Malfilâtre, Gilbert, ti près de votre aarore ,

Quelle mort vons a dévorés!

Ah! vos inalhears jamais ne seront trop pleurés!

Et e^est Ri dn talent Tutile renommée , Le but des longs espoirs de Forgtieil décevant, Le produit d'une vie éteinte et consumée Â cribler Fonde pure , k fixer la fumée,

A poursuivre Tombre et le vent !

Et c'est pour le bruit éphémère Qui doit suivre un vain nom
dans deï jours Incertains; Cest pour aller sùsir chez des peuples
lointains

Cette puérile chimère , Que vous livrez les ans filés par vos
destins Au travail, aux dégoûts, à la détresse amère. Que vous
bravez les sots , si forts sur la grammaire Et le noir libelliste aux
poignards clandestins !

Si j'avois pu fixer Saturne qui s'envole, Des trois fiitales sœurs
suspendre le ciseau. Et renouer le cours de ma trame frivole

Au fil de leur triple fuseau ; Si je connoissois Fart qu'apporta
deColchide

La fière amante de Jason ; «

Si ces jours, vain trésor qu'épuise un âge avide , Pouvoient se
dépouiller comme les jours d'Éson ; Si la vieillesse lente, et pe-
sante, et livide «

3^1 LB POBTB BT LB MBHDIAtlT.

Retournoit , ra^unie , k b belle saisoa,

Ce seroit vainemeDi que lesTivauz d'Aicée,

lyreft d*uoë ardeucînsen&ée.

Des par?» de Fétber iroient tenter le seuil, Et leur course de
flamme k TOlympe élancée

Ne séduiroit plus.mon orgueil !

Trop de serpents impurr, divine poésie.

Versent sur tes lauriers leurs, venins odieux , Trop d'absinthe
se mêle à la rose choisie

Qui pleut de ton char radieux , Et trop de fiel corrompt la cé-
leste ambrosie-

Au banquet de tes demi- dieux..

L'INSCRIPTION

I[^]s dieux avec sagesse ont varié nos goûts.

Le bien qui me sufEt ne peut suffire à tous ; Et moi j'envierois
peu ce que le monde envie. Uhomme heureux est celui qui désire
le moins , Se satisfait sans peine . et d'inutiles soins

Sait ne pas tourmenter sa vie.

L*espoir tient dans ses mains un prisme séduisant Qui pare
l'avenir aux dépens du présent.

2S4 l'iusgriptioic.

L'avenir n'est jamais, et le présent s'enyole; Profite des ins-
tants , sans qu'un appât frivole Egarâtes souhaits, follement en-
traînés Au-delk des destins que le ciel Va donnés.

Chez une peuplade idolâtre, Un voyageur anglois (ce peuple
est songe -creux) Découvrit k grands frais les débris d'un théâtre
: n lut tout à l'entour, sur des marbres poudreux , Certaine ins-
cription profondément tracée

Qui rend clairement ma pensée.

Voyez plus bas que vous, mortels, pour être heureux, £De étoit
près du comble , exposée k la vue.

Le roi venoit après , puis les grands , les états ,

Et puis les moindres potentats, Puis les gens du commun et la
tourbe menue.

Faux ou vrai, cet exemple est assez bien trouvé ,

Cest la naïve allégorie De ce monde, bizarre et vaste comédie,
Où chacun tient un rang plus ou moins élevé.

Je n'y vois qu'un trait k redire ;

C'est que le sens qu'on en retire , Pour les gens du parquet me
semble un peu fâcheux.

Que voy oient-ils au-dessous d'eux?...

Passe encor d'occuper l'avant-dernier étage; Mais le dernier de
tous est le plus fréquenté.

La nature fnt bien plus sage;

l'insgriptio!! 235

Déguisant avec soin cette inégalité ,

£lle en laissa le tort k la société.

Il n'est point dans son sein d'état si fayorable Qui vers un
autre état ne tende ses penchants. 11 n'est point dans son sein
d'état si déplorable Qui n'en puisse au- delà voir de plus
misérable.

J'ea ezcepterois un : c'est celui des méchants.

UN MOT DE CÉSAR

César a dû un jour qu'A aimeroît mieux être Le premier d'un hameau que le second chez lui.

n avoit le goût d'être maître ; Bon pour César; mais moi j'en aurois craint Fennui.. Mon hameau ne s'étend que cent pas k la ronde, Et cependant combien j'y vois sur moi de monde ! liO curé, le docteur , le notaire , Fagent, Quiconque a du pouvoir, du crédit, de l'argent;

288 vv MOT

Toutefois , pour le rang^ qu*envioit ce grand homme ,

Je ne donnerois pas le mien :

Plus beureni d'être ici le dernier citoyen

Qoe d'être le premier k Rome.

Cest le secret du sage , et j y suis parvenu ,

Chose qu*on aura peine à croire.

Ib ne comprennent pas, ces amants de la gloire.

Le bonheur de vivre inconnu, De passer dans ses jours sans laisser de mémoire , Sinon un doux penser dans un cœur ingénu

Qui n'en dira rien^Thistoire, Et de partir après comme Ton est venu.

Faut-il , pour enchanter le gîte solitaire Où des pâles mortels aboutissent les pas,

Faut-il pour goûter le trépas Y traîner Ses grandeurs le faste
héréditaire ? Encor si tant de soins augmentoient le repos, Et si
dans un linceul on dormoit plus dispos, Quand on a d'un long
bruit importuné la terre ,

J'y souscrirois; mais sur les os

Des potentats et des héros , Son poids est-il moins lourd,
moins glacé, moins austère? Faut-il qu'un orateur , courtisan
d'un vain deuil , De fleurs de rhétorique émaille mon cercueil?
D'un regret assidu j'aime mieux le mystère

DB césAR. 239

Que tout cet appareil dn Inxe et de Torgucil. L'ombre et Tou-
bli, voïlh ma dernière patrie.

£^ qae me fait k moi la yoîz du lendemain ?

Donnez-moi sealement au fond de la prûrie Un réduit bien ca-
ché qu'abrite un ^ieux jasmin , Protecteur du silence et de la rê-
verie , Qu'arrose un clair ruisseau dans sa pente fleurie , Et dont
quelques amis connoissent le chemin.

L'AMBRE

Un grain d*aknbc exhaloît de sauves ocleiirs^ U tomba par ha-
sard aux mains d'un solitaire : « D'où proviennent, dit il, ce» par-
fums séducteurs?

» Je ne voyoïs qu'un peu de terre ! »

L'ambre lui répondit : « ' Je suis un peu de terre , » Mais j'ai touché souvent et le miel et les fleurs. »

Mon père , Las-Casas d'un âge de misère , Et qui d'une autre époque eût été le Platon , Chantrans , qui réunit Âristot e et Newton , Pichegru, du Jura l'immortel fiélisairc, Droz, notre Tullîus, aimèrent mes essais.

La Harpe me comptoit au rang de ses élèves, n. 21

â4â l'ambae.

Genlis de mon orgueil encourageoit les rêves. Je fus aimé de Weiss ; c'est mon plus doux succès. Entraîné vers mon cœur^ le cœur de Millevoie Lui répondit un jour en palpitant de joie.

Oudet, dans notre exil , à ce cœur transporté Parloit de la patrie et de la liberté.

Yolney me soutenoit dans la pénible voie

Où je cberchois la vérité.

En un siècle nouveau débris d'un siècle antique , Les entre-tiens 4e Foy me rendoient le portique. Arnault onvroit les bras à mon adversité.

Debry , trop mal connu , mais que plaindra Thistoirc, Jetoit sur mes malheurs le manteau du prétoire. Etienne m'inspiroit de ses tendres leçons; Rouget me confioit ses hymnes de victoire, Lormian ses beaux vers , Désaugiers ses chansons; Ballanche, Dusillet, Roujoux , Gleizes, Dorange, Rivaux que j aurois craints, maîtres que j'ai chéris, D'une tendre amitié m'accordèrent l'échange.

Chateaubriand lui-même accueillit mes écrits D'un regard d'indulgence et d'un trait de louange. Mes efforts ne sont rien, et j'en obtiens ce prix !

Muse, de tant d'éclat ne soyez pas trop fière ! Je suis cet ambre, objet d'une faveur du ciel, Que les vents ont jeté, fugitive poussière, Au près de la rose et du mie).

C'est k TOUS , ma chaumière, à qui je veux parler ; Le yers n'est pas exact quoiqu'il soit d'un grand maître , Mais il est assez bon pour Tasile champêtre Où j'ai TU de mes jours les plus doux s'écouler. De ces raffinements dont on fait étalage, Au sommet du Jura l'on est peu soucieux.

Notre esprit moins brillant, mais plus judicieux , Sait ce qu'il faut savoir pour se plaire au village :

Notre goût sans culture est pur comme nos ciemu Je ne les verrai plus; de la patrie absente Je ne goûterai plus Tair suave et léger, Du zéphir matinal la fraîcheur caressante , Des fleurs de mon jardin le parfum passager.

Séduit par Tespoir mensonger , Je traîne dans Fexil une chaîne pesante,

Au milieu d'un monde étranger J'ai quelque temps encore a respirer la vie : Je la sens qui s'échappe, et ne puis la saisir. Chaque jour, trop rapide au gré de mon envie. Ne renaissait pour moi qu'escorté d'un désir, Et maintenant chaque heure ou donnée ou ravie J'Éclot sans espérance ou finit sans plaisir.

J'ai porté vainement ma vague inquiétude

Au-delà des monts et des mers ; Rempli du seul objet de ma sollicitude, Et poursuivi partout de regrets, plus amers , Je pleure dans les cours ma chère solitude ;

Je l'aurois pleurée aux déserts.

Qui me rendra Taspect des plantes familières , Mes antiques forêts aux coupoles altières , Des bouquets du printemps mon parterre épaissi^ Le houx aux lances meurtrières, L'ancolie au front obscurci Qui se penche sur les bruyères ,

IjC joDC qtii des étangs protège les lisières , Et la pâle anémone et Tèclatant souci , L*omie, géant des bois , que la foudre a noirci, Le sapin , le mélèze , ombres hospitalières , Erèbe que le jour n*a jamais éclairci^

Et de franges irrégulières L^humble toit décoré par les bras des vieux lierres ! Les arbres que j'aimob ne croissent point ici.

riant Quintigny , vallon rerapU de grâces.

Temple de mes amours , trône de mon printemps , Séjour que Tespérance offroit à mes yieuz ans, Tes sentiers mal frayés ont-ils gardé mes traces?

Le hasard a-t-il respecté Ce bocage û frais que mes mains ont planté , Mon tapis de pervenche , et la sombre avenue Où je plaignois Werther que j*aurois imité ;... Et les secrets abords de la cime âpre ei nue, Où mon cœur, pénétré d'une ardeur inconnue,

Respiroit avec liberté , Tandis que sous mes pas, conune un lac argenté , À son rivage altier venoit mourir la nue ?

De Feniance innocent trésor , Un jeune Bengali qui voloit mal encor Par les filles d'un roi fut surpris dans la mousse. Des oi-

seaux de Vénus la prison est moins douce.

Dans son vaste réseau la cage aux mailles cTor Devoit non captiver, mais borner son essor , Et de liane en fleurs une épaisse tenture En déguisoit aux yeux la frêle architecture.

De plumes où brilloient les couleurs de Tiris, Du blanc duvet d'un oygneà la voix renommée.

Et de molles toisons sa couche étoit formée.

Près de lui murmuroit, sous des gazons fleuris , Une eau toujours limpide et pourtant embaumée ; Avec un doux regard mêlé d'un doux souris , Dans l'auge de vermeil sa graine étoit semée Par déjeunes beautés dont la grâce animée

Egaloit celles des houris.

L'une d'elles , un jour : « Quelle tristesse amèro » T'empêche de payer mon amour et mes soins?

» D'un sénevè plus fin puis-je combler ton aire? » Vois que cette onde est pure, et dis -moi tes besoins. «

L'oiseau répondit : <(Et ma mère? »

Léopoldsmilie, 1811.

UÉLU ET LE DAMNÉ

Un patient mouroit sur la croix du supplice.

Quand un vieux solitaire, égaré dans ce Heu, S*arréta par hasard au champ du sacrifice Pour y reprendre haleine et pour y prier Dieu.

G'étoit un jour dVage, un de ces jours funèbres Où le front du soleil, pâlisant, incertain.

Ne soulève un instant les langes du matin Que pour se voiler de ténèbres.

248 l'élû

Le saiot , impatient de son fit de roseaux , Prioit Le ciel sourit. Éclaircie en réseaux , La nue au loin chassa les ténèbres errantes, Et son tissu mobile, aux mailles transparentes, Brilla de feux pareils à ceux que les ruisseaux En losanges dorés balancent sur les eaux.

« Eh quoi! dit le ikiourant, pas même un peu de pluie ! Ce fléau du Seigneur, il ne Ta pas donné Pour apaiser la soif, pour soutenir la yie

De son enfant abandonné !

L*orage me sauvait ! une goutte ravie

A ce torrent qui sort des deux Me rendoit de la mort Taccès déficients.

J'aurois prié ! . . j'ai soif. . . Cest la mort que j'envie . . . Hais de Peau... mais de Teau. — ^D'où vient donc cette voix? Dit le vieux cén<^ite. — Elle vient de la croix. — Quoi ! c'est toi, malheureux, dont la main sacrilège Dépouilla de trésors nos moutiers révés !

C'est toi qui violas le divin privilège Et du saint tabernacle , et des lieux consacrés ! Oh! que jamais , grand Dieu ! l'onde qui désaltère Ne puisse du maudit assoupir le tourment !

Que jamais un breuvage et frais et salutaire N'éteigne dans ses flancs le feu du châtement! Tu demandes de l'eau! que le feu te dévore!

Qu'il renaisse demain! qu'il renaisse toujours !

BT LE DA115K. 249

Et que Féternité renouvelle tes jours

Pour souffrir , pour mourir, et pour brûler encore !

Péris, souffrant et détesté!

Et périsse avec toi ta mémoire éphémère > Et périssent ton fils et ta postérité , Et jusques au salut des flancs qui t*ont porté !

— Grâce , dit le brigand , pour mon fils , pour ma mère ! . . Je subis tout le reste, et je Fai mérité. »

Le ciel avoit repris sa foudre et ses tempêtes. On entendit alors deux soupirs exhalés.

Deux mortels expiroient au Seigneur rappelés.

L'ange qui planoit sur leurs têtes , Du seul Juge infailible envoyé solennel.

Enleva le bandit au paradis des fêtes, Et plongea le vieux saint dans le gouffre éternel

Etemel ! éternel! pour le méchant lui-même La menace éternelle est un outrage k Dieu !

IKeu n'est ni d'un temps ni d'un lieu :

U est immense, il est suprême.

Ce que vous n'aimez pas, peut-être que Dieu Faime.

douce Charité, grâce des nouveaux temps , Sœur de la Foi qui croit, soumise et prosternée, Sœur de cette Espérance aux vœux purs et constants

Qui fixe dans le ciel sa sœur destinée.

Puisses-tu triompher et bientôt et long-temps, Vive émanation de la bonté céleste, Et de tous nos discords emporter ce qui reste ! Laisse-nous la Candeur, laisse-nous Taroitié. Des maffieurs qu'a légués à la terre attristée

La fiUe du faux Prométhaéc , Notre Justice humaine a fourni la moitié.

Quand verra-t-on les Mœurs reines d'un peuple austère,. Les vautours désertir Téchafaud solitaire, Et la Loi désarmée embrasser la Pitié !

douce Charité, eoHible-nous de tes grâces ! . .

Providence d'ici-bas.

Est-il un mal que tu n'effaces?

Les méchants , s'il en est^ sont ceux qui n'aiment pas.»

ÉPILOGUE

Ainsi, dans le désert où j'ai caché mes jours, Â jamais oublié des hommes que j'oublie, Des instants fugitifs je remplissois le cours Par innocent travers d'une douce folie.

Je riniois sans projet et non sans volupté.

Ce travail charme tout, jusqu'à l'oisiveté.

Heureux quand, d'un seul jet, la mesure élancée Â son rythme élégant a soumis ma pensée ;

â82 ÉPILOGUE.

Quand de ses pieds nombreux mes sentiments pressés S'enchaînent clairement sans blesser l'harmonie ! Ai je besoin d'ailleurs de l'inspiration du génie?

Ces vers , ces foibles vers sont si tôt effacés! A peine mon esprit les livre à ma mémoire y

Qu'elle dédaigne d'en jouir.

C'est tout pour mes plaisirs, ce n'est rien pour ma gloire;

Ma muse n'a point d'avenir.

TABLE

Coiv. II. Xaïloun 161

— III. Le faquir Abhoc 169

— IV. Le docteur Abhac 173

^- V. Le roi des Sables . 177

— VI. Le sage Lockman 181

-- VII. L'esprit de Dieu 187

— VIII. La fin du Songe d'or 191

CONTES EN VEB8.

Le Trésor ou les trois Hommes. 195

Le Courrier de Potemkin. • • 197

Les Furies et les Grâces 201

Babouk ou THomme heureux 205

Retirez-\ous de mon soleil 215

Dioclétien 219

LeFouduPirée .^ . . 223

Le Poète et le Mendiant .227

Llinscription 233

Un Mot de CéêW 237

L'Ambre c 241

Le Bengali 243

L'Élu et le Damné 247

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/contesenproseetoonodigoo>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.